



Contes et légendes d'Espagne

Soupey,M.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

M. SOUPEY

CONTES ET LÉGENDES D'ESPAGNE



FERNAND NATHAN

Collection des contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES D'ESPAGNE

Par
M. Soupey

Illustrations de
Daniel Dupuy

Éditions : NATHAN

AVIS AU LECTEUR

Les Espagnols nous reprochent volontiers de les mal connaître : « Une légende ridicule nous a donné, disent-ils, les traits, l'allure et le caractère des personnages du Romancero. Vous avez adopté cette légende, et, du type assez particulier d'Espagnol qu'elle présente, vous avez fait le type espagnol.

« Pour vous, gueux ou gentilhomme, être Espagnol c'est avoir en main la navaja ou l'épée tolédane, parler pompeusement de gloire et d'honneur, être perpétuellement amoureux et jaloux, et n'avoir d'autre soin sur terre que de se battre en duel ou de racler de la guitare sous les balcons.

« Sans doute devons-nous encore nous estimer heureux que vous ayez pris notre portrait dans le Romancero plutôt que dans les œuvres de Ruiz de Hita ; cependant il eût été plus sage et plus juste de le chercher, non dans un seul livre, mais dans plusieurs. Chacun de nos écrivains a saisi et fixé quelque trait de notre caractère et, à toutes les époques de notre histoire, c'est dans notre littérature que s'est le mieux et le plus fidèlement reflétée notre âme.

« Hardie, brutale, façonnée de bonne heure à l'héroïsme, elle s'est peinte dans nos premiers Poèmes et nos anciens Romances ; amoureuse de chimères, elle a imaginé les merveilleux romans de chevalerie ; sage et réfléchie, elle s'est édifiée aux contes moraux et aux écrits philosophiques ; sceptique, elle a raillé son inguérissable folie et satisfait son constant besoin de réalisme dans les satires et les romans de mœurs. Le Cid, les Infants de Lara, les compagnons de Lazarillo, les amis de don Quichotte, et lui-même et Sancho, voilà les types vraiment espagnols chez lesquels vous pouvez retrouver les traits de notre race et notre vrai caractère. Et, si vous voulez nous connaître mieux encore, écoutez les récits populaires, les contes qui s'échangent dans le corral de vecinos ou ceux que disent les nineras à nos petits enfants. De concert avec notre littérature, notre folklore vous instruira. Nous vous apparaîtrons alors dépouillés de l'attrait romantique, mais vous connaîtrez du moins notre vrai visage. »

Nous songions à ces reproches en rassemblant la matière de ce livre destiné à présenter à des lecteurs français quelques récits et quelques personnages populaires en Espagne.

Aux anciens Poèmes et aux Romances nous avons demandé l'histoire légendaire des héros nationaux comme le Cid et les Infants de Lara. Les vieux conteurs comme Juan Manuel nous ont fourni quelques récits dont l'écho persiste aujourd'hui encore dans la tradition orale ; nous avons pris dans le théâtre de Rojas et les romans de Quevedo, les scènes de la vie des étudiants à Salamanque ; enfin pour mieux présenter au lecteur les populaires silhouettes du prêtre, de l'hidalgo, du mendiant, nous avons simplement traduit quelques chapitres du Lazarillo de Tormès. Nous avons procédé de même pour don Quichotte, mais, comme nous ne pouvions le suivre dans toutes ses aventures, nous l'avons accompagné dans sa dernière sortie et ramené à la maison où, vaincu, il revenait mourir en sage.

Au folklore espagnol si riche en légendes, contes, chansons, nous avons pris ce qui nous semblait le mieux peindre les habitudes, les mœurs, les superstitions populaires. Ces contes offrent naturellement des analogies avec les nôtres, car ils appartiennent au même fonds de légendes européennes ; mais sur cette trame, les Espagnols ont brodé des détails et des personnages originaux ; ils sont remplis de détails réalistes, mais conduits par une imagination hantée de souvenirs païens et chrétiens tout ensemble.

Le Christ, la Vierge, tous les saints du Paradis, avec saint Jacques de Compostelle en tête, remplissent de leur intervention miraculeuse l'histoire légendaire de l'Espagne ; le Diable et ses sorcières, avec les esprits et les génies, interviennent dans la vie du peuple et la troublent de leurs exploits. À l'usage des petits enfants, il y a le Coco et le Bu, sortes de loups-garous ; à l'usage des grandes personnes, sont les génies ou follets qui varient selon les provinces ; les Asturiens possèdent le Burlon qui se plaît à mystifier les bergers et les voyageurs attardés sur les routes. Le Duende, petit frère du Burlon, est le diabolotin malicieux, mais inoffensif, qui habite, en Andalousie, les champs déserts, les maisons abandonnées ou les bois d'oliviers ; en Castille, le Duende, plus familier, habite les maisons ; et, comme il a la taille d'un concombre, il se cache aisément sous les meubles ou dans les tiroirs d'où il sort pour faire mille taquineries à ses hôtes. Il y a peu de fées, mais les Asturies ont les Xanas ; ce sont, dit-on, des filles de rois qui vivent enchantées dans les fontaines ; un fil d'or qui brille sur les cailloux, au fond des eaux claires, décèle leur présence, et celui qui pourrait saisir et dérouler ce fil sans le casser verrait apparaître la belle fée.

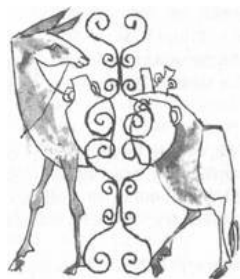
À côté des récits où interviennent ces personnages fantastiques, beaucoup de contes ont, au contraire, l'allure de nos fabliaux. Le prêtre, le cordonnier, le marchand, le soldat y figurent chacun avec ses défauts et ses ridicules professionnels ; c'est la peinture satirique et malicieuse de la vie et des gens. Aussi à l'exemple des vieux moralistes, ne les dédaignons pas trop : « Ce sont là bagatelles, disait Ruiz de Hita, mais, de même que beaux deniers se cachent en pauvre bourse de cuir, ainsi œuvre légère peut recéler beau savoir... C'est d'un humble roseau que sort le sucre blanc, c'est sur

une branche épineuse que fleurit la rose. »

M. S.

La main noire

(Conte populaire castillan)



Il était une fois un pauvre homme qui n'avait pour tout bien qu'un âne gris et trois belles filles ; il gagnait sa vie et la leur en allant chaque jour chercher, à la montagne voisine, de l'eau qu'il revendait ensuite, mais tous, à ce régime, jeûnaient et faisaient carême plus souvent qu'il n'est prescrit dans le calendrier.

Un matin que l'âne trottnait vers la montagne, suivant les mêmes traces que ses pas avaient marquées depuis des jours et des jours à travers la campagne pierreuse, il s'arrêta net et l'homme qui sommeillait sur sa croupe derrière les jarres vides, lui allongea un bon coup de talon.

— Hue, paresseux !

Mais ce qu'il vit lui fit ouvrir des yeux tout ronds de convoitise : devant l'âne, au beau milieu du chemin s'étalait un chou, un chou magnifique, si énorme et si majestueux que dans cette campagne râpée il paraissait un arbre géant. Il était haut de tige, durement pommé au milieu, tandis qu'alentour ses larges feuilles rigides et boursouflées reluisaient au soleil.

L'homme sauta à terre et écarta le baudet qui reniflait déjà de gourmandise.

— Ôte ton nez de là ; ce chou royal n'est pas fait pour les ânes, mais bien plutôt pour le fils de ma mère. Aussi vrai que l'on m'appelle Tio Pepe, je n'ai jamais vu rien de pareil ; il y a là dedans au moins dix jours de nourriture ! Tiens-toi tranquille, bourricot de mon cœur, je te donnerai le tronc et quelques épluchures ! »

Et il empoigna la tige de la plante pour la déraciner.

Une voix furieuse se fit entendre.

— Qui me tire la barbe ? »

L'homme s'arrêta, interloqué, regarda autour de lui, et ne vit personne. Il crut que ses oreilles avaient bourdonné et il s'apprêta à recommencer.

— Qui me tire la barbe ? »

Cette fois, Tio Pepe fit un bond en arrière. Qui donc pouvait se moquer ainsi de lui ? La campagne, à deux lieues à la ronde, s'étendait toute plate et peuplée seulement de cailloux ; il était bien seul avec son âne et celui-ci n'avait pas coutume de parler chrétien.

Il fallait en finir. De toutes ses forces il tira sur le chou et retomba sur son derrière : devant lui sortait de terre un géant effroyable, haut de cent coudées, la figure noire comme poix, les yeux rouges comme braise ardente, la bouche plus large que la gueule d'un four. Le géant fit une affreuse grimace et cria pour la troisième fois :

— Qui me tire la barbe ? »

Et sa voix était si formidable que le pauvre Pepe sentit ses entrailles s'émouvoir douloureusement, tandis que l'âne épouvanté se sauvait comme s'il eût entendu un essaim de guêpes à ses oreilles.

— Ainsi c'est toi, vermisseau du diable, qui oses me déranger quand il me plaît de me récréer et de m'épanouir au soleil sous la forme d'un chou pommé ?

— Seigneur, je ne savais pas !...

— Eh bien, je vais t'apprendre à me manquer de respect. Fais ta prière et quand tu diras « amen » je t'écraserai sous ma semelle. J'attends. Est-ce fait ?

— Seigneur, ne vous fâchez pas, je ne voulais pas vous offenser ! J'ai un âne et trois filles à nourrir, sans compter le malheureux qui vous baise les pieds ; nous avons toujours le ventre vide et vous étiez un si beau chou !

— Quel âge ont tes filles ?

— L'aînée, la Paquita, vient d'avoir dix-neuf ans, la Lolita en a dix-huit et la Rosarita dix-sept. Ce sont trois bonnes filles bien gaies ; laissez-moi, s'il vous plaît, retourner auprès d'elles !

— Tu y retourneras peut-être. Cela dépend de toi. Écoute-moi bien : j'habite sous terre un palais magnifique où je vis seul ; j'ai besoin qu'une femme prenne soin de mon ménage et me tienne compagnie. Donne-moi ta fille aînée. Si tu acceptes, tu auras la vie sauve et tu seras assuré à l'avenir d'avoir le ventre toujours plein. Si tu refuses, je t'aplatirai sous mon talon. Choisis.

— La Paquita sera votre femme, répondit Pepe tout tremblant.

— À demain donc. Tu me trouveras ici à l'heure de la sieste, sous ma forme de chou ; amène-moi ta fille ; tu tireras tout doucement – je

dis tout doucement – l'une de mes feuilles pour me réveiller. Je t'apparaîtrai aussitôt. Prends ceci. »

Et le géant disparut en lui jetant une bourse pleine d'or.

Tio Pepe se releva et se frotta les yeux ; quand il vit par terre la bourse d'or et à l'horizon l'âne qui, réduit à la grosseur d'une mouche, galopait éperdument, il comprit qu'il n'avait pas rêvé.

« Hélas, me voilà bien ! pensait-il en se grattant la tête. Si j'accepte, je perds ma fille aînée ; si je refuse, je suis mort, et alors je les perds toutes les trois ! Sainte-Vierge, que faire ? Et cet effronté d'âne qui me laisse en un pareil moment ! Jamais je ne pourrai marcher jusqu'au village ; j'ai les jambes coupées et je sens ma cervelle fondre ! Hélas ! Pauvre Tio Pepe ! »

Il pleurait de désespoir, son estomac creux le torturait ; l'air surchauffé faisait tout danser devant ses yeux ; il se mit en marche traînant les pieds et répétant machinalement :

*« Si je vis, je perds une fille !
Si je meurs, je perds les trois ! »*

Et chacun de ses pas lui semblait mesurer l'éternité.

Lorsque Tio Pepe, enfin assis à l'ombre de sa maison, eut avalé la moitié d'un *botijo*⁽¹⁾ d'eau fraîche, il put expliquer à ses filles les causes de son retour et de son désespoir. Elles se montrèrent fort intriguées, mais non chagrines ; les deux aînées l'accablèrent de questions, tandis que la troisième, puisant dans la bourse d'or, courait acheter de quoi dîner.

Paquita, émerveillée à la perspective d'être dame et maîtresse dans un palais, disait à son père que le plaisir de voir toute la famille à l'abri du besoin valait bien que l'on risquât l'aventure. Lolita déclarait que si sa sœur refusait d'épouser ce géant, elle-même y consentirait, rien que par curiosité. Toutes deux jasèrent si bien que leur père étourdi par leurs babillages et leurs projets d'avenir, se rasséra. Lorsqu'il eut bien déjeuné, il commença à voir tout en rose.

« Les femmes sont si malignes, pensait le bon Pepe, qu'elles ont mille moyens de se tirer d'affaire. Celle-ci pourrait bien, comme tant d'autres, mener son redoutable époux par le bout du nez. Du reste, ce géant n'a pas l'air si mauvais, puisqu'il nous a donné de l'or et que nous venons de faire, grâce à lui, un déjeuner sans pareil. »

Le lendemain, Paquita ayant mis sa robe rapiécée et noué sur sa tête son mouchoir des dimanches, s'en fut, montée sur l'âne et suivie de son père, à la recherche du chou. Elle riait, Tio Pepe pleurait. Lorsqu'ils virent au soleil le chou, plus beau encore que la veille, la

jeune fille sauta légèrement à terre et Tio Pepe s'approcha peureusement de lui.

— Tu ne regrettes rien, petite ? dit-il à Paquita avant de toucher la plante.

— Non, père. Tu peux tirer la feuille ! »

Tio Pepe tira doucement et le géant apparut. Il prit Paquita par la main et dit à Pepe :

— C'est bien, tu peux partir... Quand tu voudras me voir, tu reviendras ici comme aujourd'hui ! »

Et il lui donna une autre bourse d'or.

Tio Pepe remonta sur son âne et s'en fut, tandis que le sol s'entrouvrait et que le géant conduisait Paquita à sa demeure souterraine.

C'était un palais immense, dont les salles, soutenues par des colonnes de marbre, étaient sculptées, peintes ou dorées du haut en bas. Mille lumières en faisaient étinceler les couleurs vives ; dans les *patios*(2) fleuris, des oiseaux chantaient au bruit des eaux qui ruisselaient des vasques ou jaillissaient pour retomber en fine pluie dans les bassins d'albâtre. Paquita, étonnée de tant de splendeurs, n'osait ni remuer ni parler.

— Cette maison est la tienne, Paquita, lui dit le géant. Tu y vivras heureuse si tu veux seulement m'obéir : tu peux aller partout, disposer de tout, faire tout à ta guise, mais n'ouvre jamais cette porte d'or que tu vois au fond de cette salle, car il t'arriverait malheur. Je vais m'absenter jusqu'à ce soir. Si tu désires une chose, quelle qu'elle soit, demande-la à voix haute, et tu seras immédiatement servie. Ne t'étonne de rien ; nul ici ne te fera de mal, si ce n'est toi-même en me désobéissant. »

Le géant parti, le jeune fille s'empressa de visiter le palais. Elle entra dans une chambre où un grand miroir d'argent poli lui renvoya son image ; elle y vit ses espadrilles de corde, sa pauvre robe effilochée :

— Comme je voudrais être bien habillée ! dit-elle avec un soupir.

Aussitôt une main noire apporta devant elle des robes de toutes les couleurs ; il y en avait en soie lamée, en or tissé, en argent broché, et la main noire s'empressait à les étaler devant Paquita émerveillée. La jeune fille s'étonnait bien un peu de ne pas voir le corps auquel cette main pouvait appartenir, mais, décidée à ne s'effrayer de rien, elle ne s'occupa bientôt plus que de choisir son costume et de s'attifer. Elle mit une somptueuse robe rouge, se coiffa d'un diadème de brillants, entassa colliers et bracelets autour de son cou et de ses bras, et quand elle se regarda dans le miroir d'argent, elle fut satisfaite de sa nouvelle figure :

— Me voilà mieux parée que la Vierge, dit-elle en riant, mes sœurs ne me reconnaîtraient pas. »

La pensée de n'avoir personne pour l'admirer gâtait un peu son plaisir ; au bout de deux heures, elle s'ennuya. Alors elle se souvint de la porte d'or. Que pouvait-il y avoir là derrière ? À plusieurs reprises la jeune fille s'en approcha, sa curiosité grandissait ; à la fin, n'y tenant plus :

— Bah ! se dit-elle, nul ne le saura ; je vais seulement entr'ouvrir la porte ! »

Mais elle poussa un cri de terreur. À peine avait-elle ouvert qu'une main noire l'attirait dans la chambre défendue et lui coupait la tête.

Le lendemain, Tio Pepe vint respectueusement tirer le chou par une de ses feuilles.

Le géant parut.

— Que me veux-tu ?

— Je viens savoir comment va ma fille.

— Elle s'ennuie d'être seule et réclame sa sœur. Amène Lolita demain ; elles vivront plus heureuses ensemble. »

Et il lui donna une bourse d'or.

Lolita, dévorée de curiosité, fut enchantée de penser qu'elle allait à son tour pénétrer dans le palais souterrain.

— Prends garde, lui dit sa petite sœur, sois bien prudente. J'ai peur pour toi, comme j'ai eu peur de voir partir Paquita.

— Tu es une sotte, Rosarita, notre sœur vit comme une princesse, et moi je vais en faire autant, voilà tout ! »

Lorsqu'elle fut dans le palais, elle demanda Paquita.

— Ne demande pas ta sœur, dit le géant, car tu ne peux pas la voir maintenant. Fais tout ce qui te plaira dans cette demeure, tu seras servie selon tous tes désirs, mais n'ouvre pas la porte d'or que tu vois au fond de la salle, car il t'arriverait malheur. »

Et il partit.

Lolita s'empessa de parcourir tout le palais ; elle ne songea pas à se vêtir de belles robes ; elle voulait savoir où sa sœur pouvait bien se cacher ; elle ouvrit toutes les portes et lorsqu'il ne resta plus que la porte d'or, elle ne put résister à la tentation de l'ouvrir à son tour.

Aussitôt la main noire lui trancha la tête.

Le lendemain, Tio Pepe vint aux nouvelles ; il toucha délicatement le chou :

— Je voudrais savoir ce que font mes deux filles ?

— Elles s'amuse beaucoup, répondit le géant. Elles sont si heureuses qu'elles te demandent d'amener demain leur jeune sœur afin de se réjouir avec elle !... »

Et il lui donna une bourse d'or.

Tio Pepe amena Rosarita en pleurant : c'était sa préférée et c'était la dernière.

— Tu seras plus heureuse là-bas qu'auprès de moi, lui dit-il. Va et ne

t'ennuie pas ! »

La jeune fille avait du chagrin, mais elle obéit. Lorsqu'elle fut installée dans le palais, le géant lui parla avec beaucoup de douceur et la pria de ne pas chercher ses sœurs et de ne pas ouvrir la porte d'or.

— Je vous obéirai, dit la jeune fille, quoique j'aie de la peine à la pensée que je ne verrai pas mes sœurs.

— Tu les reverras un jour, je te le promets, lui dit le géant, mais en attendant, obéis-moi aveuglément, si tu ne veux pas qu'il t'arrive malheur. Adieu, je te laisse seule jusqu'au soir ! »

Rosarita était sage et prudente ; elle se promit d'attendre docilement ; comme ses sœurs, elle visita le palais, mais sans même penser à ouvrir la porte défendue ; quand elle eut faim, la main noire lui servit un repas délicieux ; devant les belles robes, elle se dit qu'elle ferait bien de se parer un peu afin d'être plus digne de cette splendide demeure. Elle choisit une simple robe de soie blanche qu'elle attacha avec une ceinture d'argent, s'amusa à se chausser de petits souliers blancs, mit un œillet dans ses cheveux et dit : « Je voudrais bien travailler maintenant, en attendant le maître ! »

Aussitôt la main noire lui apporta une corbeille de soies et d'étoffes variées, des ciseaux d'acier et un dé en or ; et la jeune fille commença à coudre.

Le géant sembla tout heureux de la revoir et la complimenta sur sa parure ; il se montra si doux et si empressé que, sauf l'absence de son père et de ses sœurs, Rosarita ne regretta rien et s'accoutuma bien vite à sa nouvelle vie.

Les jours passèrent. En l'absence de son époux, Rosarita s'occupait de la maison, chantait et travaillait. Quand il rentrait, elle se montrait attentive à lui plaire ; elle ne le trouvait plus aussi laid, car elle s'habitua à sa figure, et elle l'aimait tendrement.

Un soir, à l'heure où le géant avait coutume de rentrer au palais, Rosarita vit venir à elle un jeune homme aussi beau que l'archange saint Michel. Elle eut bien peur.

— Ne crains rien, Rosarita, lui dit l'inconnu, je suis ton époux, le vilain géant que tu as consenti à aimer. Mon maître, le roi des génies, à qui j'avais désobéi, m'avait condamné à vivre sous cette figure et dans ce palais souterrain jusqu'à ce que je puisse trouver une femme capable de se montrer durant deux mois obéissante et discrète. J'ai cherché cent ans cette femme, et je t'ai enfin rencontrée. Aujourd'hui j'ai repris ma première apparence ; demain nous pourrions retourner sur la terre où nous vivrons heureux. Toutes celles qui vinrent ici avant toi ont été punies de leur désobéissance. Toi seule m'as sauvé en échappant à un châtement certain. À partir d'aujourd'hui, la main noire qui te servait et te surveillait est partie, nous aurons des serviteurs plus réjouissants à voir. Je retourne auprès de mon maître,

mais je reviendrai demain et nous sortirons d'ici ensemble. Prends cette bague ; la pierre en est transparente comme l'eau ; si tu désobéissais, elle rougirait comme le rubis. Si tu m'aimes, souviens-toi de la porte d'or et de ta promesse ! »

Rosarita n'osa pas se réjouir : elle sentait qu'elle aimait bien mieux son mari sous cette forme nouvelle, mais elle le redoutait. N'avait-il pas dit que toutes celles qui étaient venues dans le palais avant elle-même avaient été punies ? Où étaient-elles à présent ? Peut-être pleuraient-elles enfermées derrière la porte d'or ? Peut-être même étaient-elles mortes ? Le géant lui avait dit qu'elle reverrait ses sœurs, mais elle doutait maintenant de sa parole.

Et son inquiétude lui fit ouvrir cette porte que ses sœurs avaient ouverte par curiosité.

Elle vit au milieu d'une grande salle, étendues côte à côte et décapitées, Paquita et Lolita.

— Mon mari n'est qu'un monstre ! » gémit-elle en se sauvant terrifiée.

Elle s'aperçut alors que la pierre de sa bague était couleur de sang !

Le jeune homme en rentrant le lendemain n'eut pas de peine à deviner ce qui s'était passé.

— Tu as douté de moi, Rosarita, et par ta désobéissance tu nous as perdus tous les deux. Ce soir, tu le sais, finissait l'enchantement. Tu as ouvert la porte d'or ; je ne peux plus remonter sur la terre. Pour l'amour de toi, je rendrai la vie à tes sœurs, et tu partiras avec elles. Ne pleure pas. Il faut me quitter. Si tu m'avais aimé plus que tout au monde, tu aurais eu confiance en moi et tu m'aurais aveuglément obéi ! »

Le jeune homme rendit la vie aux deux sœurs, il prit par la main Rosarita qui pleurait et les conduisit toutes les trois à la porte du palais.

Il embrassa Rosarita.

— Adieu, dit-il, sois heureuse !

Tout disparut, et les jeunes filles se retrouvèrent au milieu des champs arides, sous le soleil de juin...

Tio Pepe vit revenir ses filles avec joie. Les deux aînées se marièrent bientôt, car leur père était devenu riche et l'histoire ne dit pas qu'elles aient gagné à leur aventure plus de prudence ou de discrétion. Mais Rosarita restait inconsolable ; dans la campagne, là où elle avait vu surgir le géant, les printemps, les étés passèrent, verdissant la terre et la desséchant tour à tour, sans que jamais apparût la plante merveilleuse. Rosarita ne devait plus revoir celui qu'elle avait aimé.

La massue de Piquillo

(Conte populaire andalou)



Le joyeux Piquillo avait autant d'enfants qu'il y a de pépins dans une grenade ; il avait aussi une femme acariâtre, mais il y était accoutumé.

Piquillo était savetier, et savetier andalou ; aussi avait-il coutume d'utiliser la semaine selon le vieil adage :

*Lundi, Jetai saint Crépin,
Mardi, n'était guère en train,
Mercredi chômaït pour cause d'orage,
Jeudi, chômaït pour cause de vent,
Et vendredi se reposait pour cause de tempête.
Restait le samedi ? À quoi bon se mettre en train ?*

Piquillo vivait gaiement sans penser au lendemain et ne rentrait au logis que s'il ne pouvait s'en dispenser ; il évitait ainsi les deux seules choses capables de le rendre mélancolique : les querelles domestiques et le travail.

Un jour vint cependant où il fut bien obligé de s'apercevoir qu'il ne possédait plus rien et qu'il lui fallait, pour le moment du moins, retourner au logis.

Il y fut accueilli comme un puceron dans une fourmilière ; sa femme le battit, ses enfants l'injurièrent et tous ensemble le poussèrent dehors à coups de pied et à coups de poing. Un voisin compatissant lui dit : « Travaille un peu ; tu verras, Piquillo, que tout ira bien ! »

« Travailler, pensa Piquillo, plutôt mourir ! »

Et il résolut d'aller se pendre. Il emprunta une bonne corde à son compatissant voisin et courut à la recherche d'un arbre propice. Enfin, au milieu des champs, il avisa un olivier dont une branche basse lui parut assez solide pour y attacher sa corde. Comme il faisait le nœud coulant, une voix cria, du haut de l'arbre :

« — Que vas-tu faire ? »

Piquillo, le nez en l'air et les yeux ronds de surprise, aperçut parmi les branches un petit homme habillé de rouge et reconnut un *duende*(3).

« — Tu le vois bien, dit-il au follet, je vais me suspendre à cette branche comme un oignon à une poutre.

— Et pourquoi faire ?

— Pour me délivrer des criailleries d'une femme en colère et d'enfants affamés : si tu savais ce que c'est !...

— Je le devine, dit en riant le *duende* ; aussi vais-je t'aider ; tends tes deux mains, attrape cette bourse ; grâce à elle, tu seras partout accueilli comme un prince, car elle ne se vide jamais. Détache ta corde et va déjeuner chez toi ! »

Piquillo remercia le petit homme et partit plus joyeux qu'un rayon de soleil. Mais Piquillo arriva bientôt devant une petite auberge isolée sur la route, et cette vue lui donna faim et soif. Il y entra.

« — Holà, cria-t-il en frappant des mains pour appeler l'aubergiste ; que l'on m'apporte vivement tout ce qu'il y a de meilleur ici, à manger et à boire ! »

L'aubergiste hésitait, car Piquillo ne payait pas de mine.

— Tiens, lui dit Piquillo, voici pour te dégourdir les jambes, et voici pour t'ouvrir l'entendement, et voici pour te payer ta marchandise ! » Et, ce disant, le joyeux savetier sortait de sa bourse et faisait sonner sur la table un douro, puis deux, puis trois !

L'hôtelier se précipita pour le servir.

— Quelle merveille ! pensait Piquillo en admirant sa bourse, comme je vais être heureux ! »

Et il se mit à manger comme quatre affamés.

— Seigneur, une aumône pour l'amour de Dieu, piailla une petite voix sur le seuil de l'auberge ; ma mère est malade, mon père est au lit avec la fièvre...

— Tiens, attrape, petit frère ! »

Et le généreux Piquillo lança au jeune mendiant une belle pièce

d'argent. L'enfant la saisit au vol et demeura muet de surprise, puis il cria : « Dieu vous le rende » et de toute la vitesse de ses jambes nues il décala sans regarder derrière lui.

Piquillo mangea tant et but si bien qu'il roula sous la table où il s'endormit à poings fermés. Alors l'aubergiste appela sa femme, et, bien doucement, ils sortirent de la ceinture de Piquillo la bourse merveilleuse :

— Dépêche-toi, dit le malin hôtelier à son épouse, de tailler et de coudre une bourse toute semblable à celle-ci ; nous en ferons l'échange sans que cet imbécile s'en aperçoive ! »

Ainsi fut fait, et deux heures après, quand le dormeur s'éveilla, il partit content, car il avait tâté sa ceinture et senti la bourse qui s'y cachait.

Ce fut en chantant à plein gosier qu'il arriva devant son logis. Sa femme l'entendit et sortit sur le seuil.

— D'où viens-tu, dévergondé, maudit chien ! Tu oses chanter et revenir ici ! Attends un peu !

— Taisez-vous, ma gracieuse épouse ! Je vous apporte quelque chose qui vous fera chanter avec moi ! Vous ne le méritez guère, mais je suis bon apôtre. Regardez bien cette petite bourse : elle ressemble à votre bouche, femme bavarde, car il en sort toujours quelque chose, et, lorsqu'on la croit vide, on s'aperçoit qu'elle est toujours pleine. Alignez-vous, la marmaille ! Tendez la main, je veux donner à chacun de vous un douro d'argent ! »

Piquillo fouilla dans la bourse : elle était vide. Il attendit un instant, rien ne vint ; il la secoua, la retourna. Les enfants trépignèrent de joie et la femme lança une gifle à son époux.

— As-tu fini de te moquer de moi ? dit-elle, furieuse.

— Je t'assure, gémissait Piquillo tout en secouant et retournant la bourse, je t'assure qu'elle se remplissait toute seule de bel argent, puisque j'en ai tiré un, deux et trois douros pour payer mon déjeuner, puis un autre pour donner...

— Quatre douros, tu as dépensé quatre douros, scélérat ! Tandis qu'ici nous n'avons pas même un noyau d'olive à sucer. Tiens, voleur ! Tiens, pendard ! »

Et la femme, aidée par tous les enfants ensemble, lui administra une correction deux fois plus vive que la première. Après quoi Piquillo fut mis à la porte à grands coups de pied et de poing.

Il reprit la corde et retourna se pendre. Il allait passer sa tête dans le nœud coulant lorsqu'une voix cria :

— Que vas-tu faire ?

— Me rependre, car tu m'as trompé : la bourse a été vide tout de suite et ma femme et mes enfants m'ont battu !

— Piquillo ! Tu n'es qu'un sot, mais j'ai pitié de toi. Tiens, prends

cette nappe. Il te suffira de l'étendre par terre pour qu'elle se couvre aussitôt de tous les mets que tu pourras désirer. Va, et cette fois, prends garde aux voleurs ! »

Piquillo remercia, prit la nappe et se sauva en courant.

Tout à coup, il eut une idée et s'arrêta net. « La nappe est-elle vraiment ce que m'a dit le petit homme ? Voyons cela avant de réparaître devant ma femme ! »

Il étendit la nappe : aussitôt elle fut recouverte d'un repas qui eût contenté la cuisinière d'un roi. Piquillo, émerveillé, craignit de ne pouvoir tout absorber ; il y réussit pourtant et ne garda qu'un saucisson qu'il mit à tout hasard dans sa poche.

Il enroula ensuite la nappe autour de lui, en guise de ceinture, afin que nul ne pût la lui dérober, et, lentement, car il se sentait un peu lourd, il s'achemina vers son village.

En passant devant l'auberge, il fut saisi d'une invincible envie de dormir et il entra.

— Tiens, dit-il à l'aubergiste en lui offrant le saucisson, donne-moi, en échange de ceci, un coin tranquille pour dormir un instant ! »

L'aubergiste y consentit volontiers, car il avait reconnu Piquillo et flairait une nouvelle aubaine. Il remarqua l'étrange ceinture du dormeur et dit à sa femme :

— Dépêche-toi de tailler et de coudre une nappe semblable à celle que cet homme porte enroulée autour de lui ! »

La femme obéit et, quand ce fut fait, l'hôtelier changea la nappe, comme il avait changé la bourse, le plus subtilement du monde et sans que le dormeur y sentît rien.

Deux heures après, Piquillo faisait une rentrée solennelle au logis.

— Femme, dit-il en ouvrant la porte, je vous apporte le moyen d'être plus riche qu'une reine et mieux nourrie qu'un archevêque ! Regardez, et vous, enfants, quand cette nappe sera couverte de plats, tâchez de manger proprement et non comme de sauvages gloutons que vous êtes ! »

Pompeusement, devant la femme et les enfants ébahis, Piquillo étendit la nappe sur le sol. Rien n'apparut. Il la secoua, la plia, la déplia, la replia... en vain ! Alors ce fut une tempête de cris, de rires, de hurlements – et de coups sur le dos du pauvre homme.

— Je vous assure, protestait Piquillo, que la nappe était couverte tout à l'heure de poulets et de viandes rôties !

— Malheur à moi, cria la femme, mon mari est devenu fou ! »

Et elle le jeta dehors.

Furieux et désespéré, Piquillo reprit sa corde et retourna se pendre.

Le petit homme rouge était toujours dans son arbre. Au moment où Piquillo passait la tête dans le nœud coulant, il cria :

— Arrête, Piquillo ! Pourquoi es-tu revenu ?

— Parce que ta nappe ne valait pas plus que ta bourse et que j'ai été, grâce à toi, battu une fois de plus !

— Imbécile ! J'ai pitié de toi une dernière fois. Prends cette petite massue, et si l'on te menace, tu n'as qu'à lui dire :

« Frappe ! » Je te promets que, grâce à elle, tu vivras tranquille désormais. Et maintenant, adieu, Piquillo. Ne reviens jamais ici, car tu ne m'y trouverais plus et, si tu te fais voler cette fois, personne alors ne t'empêchera de te pendre ! »

Piquillo remercia le petit homme, et, portant sa massue comme l'alcade son bâton, il s'achemina tout pensif vers le village.

« Si l'on m'a vraiment dérobé la bourse et la nappe, ce ne peut être que cet hôtelier de malheur, songeait-il. Je vais m'en assurer, et, si c'est lui, j'essaierai sur sa tête l'effet de la petite massue ! »

Il entra dans l'auberge où il fut reçu à bras ouverts.

— Peux-tu me dire, hôtelier, si je n'ai pas perdu chez toi ma bourse et ma ceinture ?

— Sûrement non, Seigneur ! répondit le rusé aubergiste, car vous n'aviez pas ces objets quand vous êtes venu les deux dernières fois.

— Vraiment ? alors, frappe, massue ! »

Et vlan, la massue abattit l'hôtelier ; sa femme accourut, et, vlan, la massue abattit la femme. Piquillo arrêta l'arme avant qu'elle ne frappât la servante. Il chercha sa bourse qu'il retrouva et qu'il fourra dans sa poche, sa nappe qu'il enroula autour de lui, puis il revint à la maison.

Les enfants jouaient au taureau devant la porte. Ils accueillirent leur père avec des sifflets et des huées ; quelques-uns lui jetèrent des cailloux.

— Frappe, massue, frappe ! dit Piquillo, mais doucement ! »

La massue administra une bonne correction à l'impertinente marmaille ; elle y mit tant d'ardeur que Piquillo, craignant de voir endommager sa progéniture, l'arrêta bientôt. Mais la femme accourait aux hurlements des enfants ; elle se précipita, les ongles en avant sur son mari.

— Frappe, massue, frappe, mais doucement ! » dit Piquillo.

Et la massue rendit en une fois à la femme les coups reçus en détail par le mari depuis des années ; la mégère, saisie d'étonnement et de rage, cessa de crier et s'évanouit.

Les voisins coururent chez l'alcade, et l'alcade vint avec deux alguazils pour arrêter Piquillo.

— Comment, dit celui-ci, un honnête savetier n'est-il plus le maître dans sa maison, et ne lui est-il plus permis de corriger sa femme ? Frappe, massue, frappe ! »

L'alcade fut aplati sur le sol et ses deux alguazils avec lui.

Les voisins s'enfuirent, et le roi envoya un régiment de grenadiers

pour prendre Piquillo.

— Frappe, frappe, massue ! et dépêche-toi ! » dit Piquillo.

La petite massue abattit, un, deux, trois grenadiers ; elle en abattit vingt, cinquante, cent, deux cents. Quand il n'en resta plus un :

« Reposons-nous, dit Piquillo. Sainte Vierge, comme c'est fatigant d'aimer la tranquillité et de vouloir l'obtenir en ce monde ! »

Dans la plus belle maison de la ville désertée, Piquillo choisit le lit le plus moelleux et s'y installa pour dormir, non sans avoir auparavant, pris un bon repas sur sa petite nappe et caché sous sa veste la précieuse massue.

Pendant qu'il dormait, les dragons du roi arrivèrent sans bruit et fouillèrent toutes les maisons. Ils finirent par trouver Piquillo si profondément endormi qu'ils purent le ficeler et l'emporter sans qu'il s'en doutât.

Quand il s'éveilla, il se vit en prison ; ses mains liées l'empêchaient de se servir de la massue ; mais l'arme précieuse était toujours cachée sous son vêtement. Piquillo fut jugé, et condamné à mort. Au moment d'être pendu, il demanda en grâce d'avoir les mains déliées pour dire sa prière ; le bourreau défit la corde ; aussitôt le condamné saisit sa petite massue en criant : « Frappe, frappe, et frappe fort ! »

Et le bourreau, les aides, le chapelain, les gardes et les soldats et tous les gens accourus pour le voir périr furent assommés en un clin d'œil. Un seul ne fut qu'étourdi, car il était d'une race au crâne solide ; c'était un *Gallego*(4). Il courut se réfugier sous le trône du roi et, encore tout étourdi par le coup de massue, il raconta au souverain les exploits de Piquillo.

« Cet homme va tuer tous mes sujets ; comment pourrais-je me débarrasser de lui ? » se demandait le roi.

Après avoir bien réfléchi, il envoya une ambassade vers Piquillo pour le prier de venir au palais. Piquillo daigna venir. Il se présenta fort civilement devant le roi qui lui dit :

— J'ai besoin d'un illustre et vaillant capitaine pour exterminer mes ennemis d'Amérique. Veux-tu partir, seigneur Piquillo ? Je te donne des vaisseaux et une armée, et ce que tu pourra conquérir là-bas sera pour toi ; tu peux emmener ta femme, s'il te plaît.

— Je suis un bon serviteur de Sa Majesté, répondit Piquillo, et je partirai pour lui rendre service ; mais, en mon absence, Sa Majesté voudra bien s'occuper de ma femme, je ne l'emmènerai pas ! »

Le joyeux Piquillo s'embarqua pour l'Amérique avec sa petite massue, et ce fut lui qui massacra tous les habitants de ce pays, depuis Cuba jusqu'aux Philippines, en passant par le Mexique. Il n'est, heureusement, jamais revenu.



Les trois oranges

(Conte populaire andalou)



Il était une fois un fils de roi qui refusait de se marier parce qu'il ne trouvait aucune jeune fille qui lui plaît. À la trois cent sixième qu'on lui présenta et qu'il ne voulut pas même regarder, son père se fâcha et lui dit :

— Sors de mon royaume et va toi-même à la recherche de la merveille que tu veux me donner pour bru ; mais si, dans deux ans, tu n'es pas de retour avec elle, je te déshérite et donne mon royaume à l'un de mes parents ! »

Le jeune prince alla trouver une vieille sorcière et lui dit :

— Mon père veut que je me marie, dites-moi où je pourrai trouver la plus belle fille du monde !

— Elle habite avec ses sœurs le Château des trois oranges, répondit la sorcière ; mais c'est bien loin d'ici !

— J'irai, dit le prince.

— Suivez donc le chemin que vous voyez devant vous ; marchez sans vous arrêter ; lorsque vous serez arrivé au château, vous entrerez dans les jardins et vous y chercherez un oranger qui porte seulement trois fruits sur la même branche ; cueillez les trois oranges d'un seul coup et sans monter sur l'arbre ; vous tiendrez alors dans vos mains la merveille que vous cherchez et il arrivera ensuite ce qui doit arriver. »

Le jeune homme partit ; après avoir marché des jours et des jours, il arriva dans un pays sans verdure et sans eau, aride et fauve, et tout crevassé par la sécheresse ; il vit un grand palais étincelant de blancheur et il entra pour demander si ce n'était pas là le Château des

trois oranges.

— Ce n'est pas ici, lui répondit une jeune fille plus brune que le bronze, mais mon père le Soleil rentrera bientôt et il saura peut-être vous renseigner. »

Un instant après, le palais commença à resplendir, la chaleur devint de plus en plus forte, puis la lumière se fit éblouissante et le Soleil entra.

— Ça sent la chair fraîche, dit-il, est-ce là le rôti que tu vas me faire pour mon déjeuner, petite fille ?

— Ah ! mon père, ce n'est pas un rôti ! C'est un pauvre garçon qui cherche le Château des trois oranges et je lui ai promis que vous le renseigneriez !

— Si ce garçon n'est pas bon à rôtir, qu'il s'en aille ! Je ne sais pas où est le château qu'il cherche, mais ma sœur la Lune, qui est une vieille curieuse, pourra sans doute le renseigner. »

Le prince, tout heureux de sortir de ce voisinage aveuglant où sa peau commençait à rissoler, marcha pendant longtemps à la recherche du palais de la Lune. Il arriva enfin dans un pays de bois et de prés sombres et vit au bord d'une rivière argentée un palais de marbre bleu.

« — Puis-je savoir où est le Château des trois oranges ? demanda-t-il en rentrant.

— Je ne sais pas où est ce château, répondit une jeune fille blanche comme la fleur du jasmin ; asseyez-vous un instant ; ma mère la Lune ne tardera pas à rentrer, elle vous renseignera. »

Bientôt le jeune homme entendit chanter un rossignol ; le palais commença à s'éclairer doucement ; c'était la Lune qui arrivait.

« — Ça sent la chair fraîche ! Est-ce là le rôti que tu vas faire cuire pour mon dîner ? demanda-t-elle à sa fille.

— Hélas ! ma mère, ce n'est pas un rôti pour vous ! C'est un pauvre garçon qui vient de la part de mon oncle le Soleil vous demander où se trouve le Château des trois oranges.

— Si ce garçon n'est pas bon à rôtir, qu'il s'en aille ! Je ne sais pas où est le Château des trois oranges, mais mon frère le Vent, qui est fort subtil et qui se fourre partout, le saura sûrement ! »

Le jeune homme partit et marcha pendant longtemps à la recherche du palais du Vent. Il arriva dans un pays où tous les arbres cassés, tordus, déracinés, semblaient avoir été tirés par les cheveux ; et il vit un palais de pierres grises n'ayant qu'une porte et pas de fenêtres. Il y entra et demanda le château qu'il cherchait.

« — Ce n'est pas ici, répondit une jeune fille ébouriffée, mais mon père le Vent le sait peut-être, attendez un instant, le voici qui revient. »

On entendait au loin des sifflements ; on vit les arbres s'incliner,

puis la maison trembla comme si elle allait s'envoler et le Vent entra en tourbillonnant.

« — Ça sent la chair fraîche ! Est-ce là le rôti que tu m'as préparé ? dit-il à sa fille.

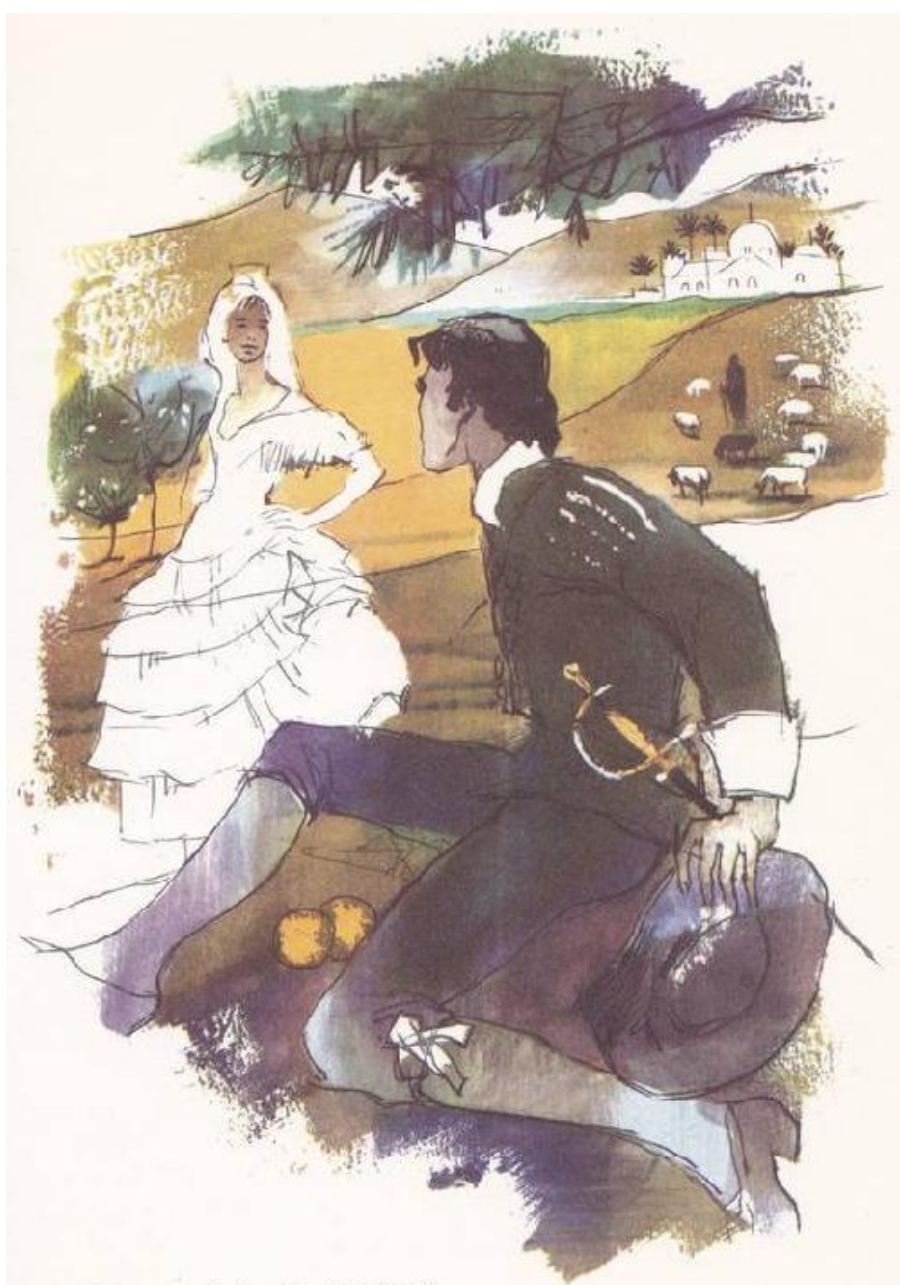
— Hélas ! mon père, ce n'est pas un rôti ! C'est un pauvre garçon qui vient de la part de ma tante la Lune, pour que vous lui disiez où se trouve le Château des trois oranges.

— S'il n'est pas bon à rôtir, qu'il s'en aille. Le Château des trois oranges est à quatre lieues d'ici, derrière la montagne des Azalées ! »

Le jeune homme traversa la montagne des Azalées et vit un palais plus splendide que ce qu'il avait jamais pu rêver ; il franchit un grand portique, traversa une cour pavée de marbre et se trouva dans un jardin rempli d'arbres magnifiques ; le jardin comme la maison étaient déserts. Il parcourut toutes les allées, examina tous les bosquets et finit par découvrir au milieu de mille autres un oranger tout en fleurs, mais qui portait à l'une de ses branches trois oranges solitaires. Le prince fit un saut, atteignit la branche, la cassa et se sauva en courant de toute la vitesse de ses jambes, en emportant les trois fruits merveilleux.

Le jeune prince devait maintenant refaire en sens inverse le chemin qu'il venait de parcourir. Or, il avait grand'faim et ne voyait aucune habitation dans la campagne. Les trois oranges embaumaient ; pris du désir d'en manger une, il choisit la plus petite et l'ouvrit.

Il poussa un cri de surprise.



— Donne-moi du pain, lui dit-elle.

De l'orange entr'ouverte une jeune fille sortait, et elle était si belle que le prince affamé demeurait tout ébloui à la contempler :

— Donne-moi du pain, lui dit-elle.

— Je n'en ai pas, répondit le prince.

— Alors je rentre dans ma petite orange et je retourne à mon arbre. »

L'orange se referma et disparut.

Le prince n'osa pas se risquer à ouvrir une autre orange avant d'avoir trouvé du pain. Des bergers qu'il rencontra enfin lui en donnèrent un morceau ; il en mangea avidement la moitié, puis, allant s'asseoir à l'écart, il ouvrit la deuxième orange.

Une jeune fille en sortit, plus belle que la première et qui lui dit :

— Donne-moi du pain !

— Voici, lui répondit le prince en lui offrant le morceau qu'il avait gardé.

— Donne-moi de l'eau, reprit la jeune fille.

— Je n'en ai pas !

— Alors je rentre dans ma petite orange et je retourne à mon arbre. »

Et l'orange, se refermant, disparut.

Le prince qui tenait toujours son morceau de pain à la main, se remit en marche et chercha longtemps une source. Quand il l'eut enfin trouvée, il remplit d'eau une coquille de nacre qu'il portait toujours sur lui ; il disposa le pain et l'eau sur une pierre plate, et il ouvrit la troisième orange.

Une troisième jeune fille en sortit plus resplendissante encore que les deux autres.

— Donne-moi du pain, dit-elle.

Le prince qui n'avait jamais vu beauté si parfaite et qui demeurait en extase devant elle, lui tendit le morceau de pain. Elle sourit.

— Donne-moi de l'eau ! »

Il lui tendit la coquille de nacre. Il osait à peine respirer, tant il avait peur de la voir disparaître comme les autres.

— C'est bien, lui dit la jeune fille, en souriant de nouveau. Tu es brave, puisque tu m'as cherchée si loin ; tu es avisé, puisque tu as su trouver de quoi satisfaire mon désir. Je serai ta femme, mais à la condition toutefois que tu ne retourneras pas tout de suite au palais de ton père et que nous resterons une année entière dans le beau jardin où tu cueillis les trois oranges. »

Le prince y consentit avec joie.



Un an tout entier, ils vécurent, dans le beau jardin solitaire, des

jours de bonheur et des nuits de félicité ; au bout de ce temps, un fils leur naquit, et il était plus beau que le soleil. Lorsque l'enfant eut dix mois, le prince se souvint que son père l'attendait et qu'il lui fallait regagner son royaume afin de n'être pas déshérité. Il prit sur son cheval sa femme et son fils, et partit. Arrivé à quelques lieues de la ville, dans une forêt très touffue, il dit à la princesse :

— Demeure ici avec notre fils, je vais me présenter seul au palais de mon père et je t'apporterai ici tout ce qu'il te faut pour que tu puisses paraître devant lui dans un équipage digne de ta beauté. »

La jeune femme y consentit sans peine, et, afin qu'elle demeurât bien cachée en son absence, le prince aménagea pour elle et pour l'enfant une retraite sûre : c'était, sur un gros arbre, à l'endroit où les maîtresses branches se séparent du tronc, une chambre spacieuse, dissimulée dans la verdure. Des guirlandes de roses grimpantes s'entrelaçaient aux rameaux, tandis qu'au pied de l'arbre, un bassin de marbre blanc recueillait l'eau d'une source voisine qui s'écoulait ensuite par un petit ruisseau.

Le prince recommanda à sa femme de ne se montrer à personne et de ne sortir, sous aucun prétexte, de sa retraite, en attendant qu'il revînt ; puis il partit.

Quelques jours passèrent sans que rien vînt troubler la tranquillité de la jeune femme ; elle jouait tout le jour avec son fils et le soir chantait pour lui les chansons qui endorment les petits Andalous :

*« La rose va dormir
Dans le rosier,
Mon enfant s'endort.
Car il est tard...
Dors, petite étoile du matin. »*

Et la « *petite étoile du matin* » s'endormait toujours sans pleurer, bien avant la fin de la longue chanson que la mère achevait en un murmure :

*« La, la, la, la
Mon enfant dort
Les yeux ouverts
Comme les lièvres. »*

Les branches de l'arbre s'étendaient au-dessus de la source, et bien souvent la princesse, passant sa tête entre les feuilles, s'amusait à voir son visage encadré de verdure se refléter dans l'eau. Un matin, elle vit s'avancer une jeune négresse qui portait sur la hanche une cruche qu'elle venait remplir à la fontaine. La princesse, curieuse, se pencha pour la mieux regarder.

« Comme je suis belle ce matin, s'écria la négresse en apercevant tout à coup dans le miroir de la fontaine le visage de la jeune femme qu'elle prit pour le sien. Autrefois j'étais un peu brune, mais je suis aujourd'hui plus blanche que le jasmin fleuri. Vraiment je suis trop jolie pour porter de l'eau. Rentrons à la maison ! »

Elle prit sa cruche, la cassa avec force sur le rebord du bassin, la cassa en mille morceaux et partit en chantant. Le lendemain, elle revint avec une cruche neuve, et vit encore en se penchant sur l'eau, la figure de la jeune femme.

— Qui oserait, dit-elle, me traiter de moricaude ? J'ai les joues roses, le front blanc, mes cheveux sont une lumière d'or ! Je suis vraiment trop jolie pour porter de l'eau ! Rentrons à la maison ! »

Elle frappa la cruche neuve sur le rebord du bassin, la cassa en mille morceaux et partit en chantant.

Le troisième jour, elle revint encore, mais elle avait une cruche de cuivre ; en se penchant pour la remplir, elle vit encore le visage de la princesse et dit :

— Quelle merveille ! Je ressemble à la lune à son quatorzième jour. Si le roi me voyait, il me ferait reine. Je suis vraiment trop jolie pour porter de l'eau. Allons à la cour du roi ! »

Et, comme les autres fois, elle voulut briser sa cruche, mais, plus elle cognait sur le marbre, et plus la cruche de cuivre se déformait en mille bosses. La jeune femme qui la regardait à travers les branches ne put retenir un éclat de rire.

La négresse l'entendit, leva la tête, aperçut le visage qu'elle avait pris pour le sien. Elle se pencha de nouveau sur la fontaine, le nez touchant l'eau : elle vit sa peau noire comme goudron, ses lèvres énormes, ses gros yeux blancs, tout ronds de surprise. Elle en conçut un tel dépit qu'elle voulut se venger à l'instant même.

— Madame, dit-elle hypocritement à la jeune femme, ne vous moquez pas trop de moi, il est si triste d'être laide ! Puisque ce joli visage ne sera jamais le mien, laissez-moi le regarder de plus près afin que mes yeux en soient réjouis !

— Je ne voulais pas vous faire de peine, excusez-moi, répondit la princesse touchée, mais je ne peux pas descendre !

— Pourquoi ?

— Parce que j'attends ici le prince qui doit venir me chercher.

— Comme c'est dommage ! J'aurais coiffé vos beaux cheveux que le

vent a dérangés et comme je suis très habile, votre mari à son retour vous eût trouvée cent fois plus belle.

— Si j'étais seule, dit la jeune femme hésitante, je me risquerais à descendre, mais j'ai un fils qui dort et qui pourrait se réveiller.

— Un fils ! Vous avez un fils ! Quelle joie ! Il doit être, comme sa mère, fait de pétales de roses pétris dans du lait. Montrez-moi ce bel enfant et je partirai contente !

— Soit, je descendrai, dit la jeune femme, vous verrez mon fils, vous tresserez mes cheveux à votre gré, et vous me pardonnerez de vous avoir fait de la peine ! »

Elle descendit et posa sur l'herbe l'enfant endormi ; la négresse admira l'enfant, admira la mère, puis, tout en peignant les beaux cheveux dorés, elle questionna la jeune femme qui lui raconta sans défiance toute son histoire.

Lorsque la négresse eut appris ce qu'elle voulait savoir, elle prit trois épingles d'acier, prononça trois mots magiques, et enfonça les trois épingles dans la tête de la princesse.

Aussitôt celle-ci devint une tourterelle blanche qui s'envola dans l'arbre et roucoula si tristement que le petit enfant, réveillé, se mit à pleurer.

La négresse voulut le consoler, mais à la vue de cette laide figure noire, il se fâcha tout à fait, cria plus fort et la repoussa de ses deux petits poings. Alors elle le souleva dans ses bras et le regarda en roulant ses gros yeux :

— Si tu ne veux pas te taire, j'appelle le Bu ! »⁽⁵⁾

L'enfant était trop petit pour connaître la bête fantastique, mais il eut si peur de la méchante femme, qu'il cessa de crier. La négresse remonta avec lui dans le grand arbre.

Le soir de ce même jour, le prince revenait chercher sa femme et son fils. Laisant toute son escorte à la lisière du bois, il s'avança vers l'arbre ; la négresse l'entendit venir et cria sans se montrer :

— Est-ce vous, mon cher mari ?

— C'est moi, descends vite, avec notre fils, lui répondit le prince.

Lorsqu'elle parut avec l'enfant dans les bras, le prince recula de surprise.

— Où est la princesse, dit-il, et comment a-t-elle pris servante si noire ?

— Il n'y a pas ici de servante, il n'y a pas ici d'autre princesse que moi. »

Le prince ne pouvait croire à un pareil changement ; il chercha dans l'arbre ; il interrogea la négresse : elle lui répondit si exactement qu'il dut avouer que seule sa femme pouvait lui répondre ainsi.

— Comment es-tu devenue si noire ? lui demanda-t-il.

— Vous le savez, Seigneur, *le soleil et le grand air rendent les figures*

noires. Je suis hâlée, mais cela passera quand je vivrai au palais ! »

Le prince, désolé, l'emmena donc avec son fils, mais, quand il la présenta à son père, le vieux roi se fâcha :

— Voilà donc la merveille que tu m'as annoncée ; ce n'était vraiment pas la peine d'aller chercher si loin cette figure de poix quand nous avons ici tant de jolies filles. Si tu as voulu te moquer de moi, tu as fort bien réussi ! »

Il ne se calma un peu que lorsqu'il vit son petit-fils ; mais il fut si humilié d'avoir une négresse pour bru, qu'il mourut quelques semaines plus tard. Le prince en fut bien attristé, mais la négresse contenait à peine sa joie, car elle était reine désormais.

Quelques jours après la mort du vieux roi, le jardinier vit dans les allées du parc une tourterelle qui semblait le suivre à distance. Il s'arrêta et la tourterelle, à la fois craintive et familière, s'approcha de lui et se mit à roucouler doucement :

— Jardinier du roi, comment va le roi ?

— Le roi se porte bien !

— Qu'il soit heureux. Et la Reine noire ?

— Elle va bien.

— Qu'elle soit maudite ! Que fait l'enfant ?

— Comme tous ses pareils, parfois il rit, parfois il pleure, mais c'est un beau petit roi.

— Que Dieu le garde ! Merci, jardinier du roi ! »

Et la tourterelle s'envola.

Le lendemain, le jardinier taillait les myrtes des allées : la tourterelle vint se poser près de lui.

— Jardinier du roi, comment va le roi ?

— Bien.

— Que son sommeil soit doux. Et la Reine noire ?

— Elle va bien !

— Que son sommeil soit sans réveil ! Et l'enfant ?

— Ce matin il chantait quand j'ai porté des fleurs au palais.

— Hélas, et moi je pleure. »

À ce moment la reine noire apparut au détour de l'allée et l'oiseau s'envola.

— Je ne veux pas voir de tourterelle dans ce jardin, gronda la reine, ce sont des oiseaux de malheur. Prenez-les toutes et portez-les à mon cuisinier qui les plumera et les fera cuire. Si dans huit jours il en reste encore une seule, je vous fais couper la tête. »

Le jardinier fut bien forcé d'obéir ; il tendit des pièges avec de la glu et le lendemain la tourterelle blanche était prise avec les autres ; il en fut bien fâché, car il aimait déjà cet oiseau étrange ; il essaya de la dégager doucement sans abîmer ses plumes.

Cependant elle disait :

— Jardinier du roi, comment va le roi ?

— Bien.

— Et la reine ?

— Bien.

— Et l'enfant ?

— Il pleurait ce matin en appelant sa mère.

— Hélas, et moi je vais mourir ! »

Le roi vint à passer et vit la tourterelle prisonnière.

— Porte cet oiseau à la gouvernante de mon fils, dit-il, et dis-lui d'en prendre soin ; le petit prince aura plaisir à jouer avec elle. »

Le jardinier exécuta l'ordre et la tourterelle fut mise dans une belle cage dorée, avec de l'eau, des grains de maïs et du chènevis.

Pendant le repas du soir, le roi se souvint de l'oiseau et pour le montrer à son fils il ordonna qu'on le lui apportât sur la table.

— D'où sort cette bête ? dit la Reine noire furieuse : je ferai couper la tête au jardinier !

— Comme tu deviens méchante ! lui dit le roi.

Et il soupira en se rappelant la douce jeune fille qu'il avait aimée parmi les fleurs du jardin merveilleux.

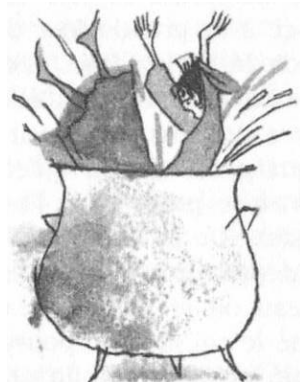
La reine affecta de détourner la tête et de ne plus regarder la tourterelle. Celle-ci, à la grande joie du petit prince, faisait gravement le tour de la table ; ainsi que font ses semblables, elle saluait en roucoulant les objets qu'elle trouvait à son goût. Sans paraître effrayée des cris de plaisir de l'enfant, elle prit dans son assiette un grain de riz qu'elle mangea ; elle alla prendre ensuite un autre grain dans l'assiette du roi et s'approcha enfin de l'assiette de la reine ; elle n'y prit pas un grain de riz, mais elle y déposa une petite chose innommable.

— Enlevez cet oiseau ou je meurs ! cria la reine au comble de la rage, et comme le roi, qui ne pouvait s'empêcher de rire de l'aventure, prenait la tourterelle, la reine noire fit mine de s'évanouir.

Cependant le roi caressa doucement l'oiseau ; il fut bien surpris de sentir sur sa tête, parmi les plumes lisses, trois petits grains durs ; il écarta un peu les plumes et vit une tête d'épingle, puis une autre, puis une troisième ; il les retira successivement et, lorsqu'il eut enlevé la dernière, sa femme, la belle princesse, était entre ses bras.

La jeune femme, riant et pleurant, lui dit comment la négresse l'avait trompée. Il voulut punir la sorcière, mais elle avait depuis longtemps retrouvé ses esprits pour s'enfuir. Tandis qu'on la cherchait, elle s'élança dans un couloir obscur et ne vit pas une trappe ouverte au-dessus des cuisines, si bien qu'elle tomba dans une grande marmite pleine d'huile bouillante où elle fut frite en un instant.

Le roi et la reine vécurent des jours heureux dans leur beau palais, avec le prince à qui, pour compagnons de jeux, ils donnèrent beaucoup de frères et de sœurs.



La belle-mère du Diable(6)

(Conte d'Andalousie et de Castille.)



Il était une fois une vieille femme très laide surnommée la mère Barrabas. Elle était plus ridée qu'un pois chiche et plus acide qu'un citron moisi. Chacun redoutait sa malice, et dès qu'elle mettait le nez à sa fenêtre tous les gamins du pays s'enfuyaient épouvantés.

La mère Barrabas avait une fille, Isabelle, jolie créature paisible, coquette et paresseuse, qui ne savait que rire et danser quand elle ne dormait pas.

Le soleil en se levant trouvait la mère Barrabas le balai à la main, occupée à morigéner Isabelle et à nettoyer sa maison.

— Te lèveras-tu, paresseuse ? criait la vieille, tandis que le balai raclant vigoureusement le sol faisait :

— Tchiss, tchiss, tchiss !

— De mon temps, les filles se levaient avant leurs mères !

— Tchiss !

— Elles ne restaient pas deux heures à s'attifer !

— Tchiss, tchiss !

— Isabelle, si tu n'es pas debout dans cinq minutes, je te frotte les côtes avec le manche de ce balai !

— Tchiss, tchiss, tchiss ! grondait le balai menaçant.

Isabelle recevait ces reproches comme la gouttière reçoit l'averse, et ne s'en émouvait guère ; elle pleurait seulement un peu lorsqu'elle recevait une gifle trop forte.

Un matin que sa mère était occupée au fond de la maison, la jeune

filles entendit dans la rue une voix qui chantait un refrain de jota(7).

*« Une vieille sorcière mourut
Dans les murs de Grenade
Et le diable l'emporta
Pour faire des cordes à sa guitare. »*

« C'est Grégorio ! s'écria-t-elle, je vais lui dire bonjour pendant que maman n'est pas là. »

Elle ouvrit la porte et se pencha, mais une main la retira en arrière et la mère Barrabas, jetant à tout hasard son balai dans la rue, surgit elle-même sur le seuil où l'apparition de sa laide figure mit en fuite un novio matinal.

— Petite misérable, je t'y prends encore ! Je t'avais pourtant bien défendu de parler à ce Grégorio de malheur.

— Mais maman, c'est mon novio(8) !

— Je te défends d'avoir un novio !

— Il faudra pourtant bien me marier !

— Te marier, Sainte Mère de Dieu ! te marier ! Et pourquoi faire ? Ta grand-mère et moi nous l'avons été, mariées, ça suffit bien ! Viens plutôt m'aider à la cuisine et tâche de ne pas te traîner comme une mouche sur de la poix ! »

Isabelle fit mine de suivre sa mère, mais elle revint rapidement vers la fenêtre dans l'espoir de rappeler le novio déconfit et de le consoler par un petit signe d'amitié.

À la cuisine, la lessive bouillait si fort que, sans attendre plus, la mère Barrabas voulut décrocher seule la marmite et la retirer du feu. Mais la vieille femme trébucha, le linge et l'eau bouillante se répandirent dans l'âtre, un nuage de cendres envolées et de vapeurs entoura la mère Barrabas qui se mit à jurer par tous les diables en maudissant toutes les filles :

— Par les mille millions de diables de l'enfer, criait-elle en trépignant de rage, je jure de me débarrasser de ma scélérate de fille au profit du premier qui me la demandera, fût-il Belzébuth en personne ! »

Or, c'est grande imprudence de nommer le diable tout haut.

Quelques jours plus tard, un étranger s'installait au pays. Comme il était jeune et beau cavalier, comme il dépensait sans compter et portait des habits magnifiques, toutes les filles souhaitèrent bientôt de l'avoir pour mari. Isabelle, dont la tête tournait plus vite que ne tournent les ailes des moulins sous le vent du Guadarrama, oublia Grégorio pour ne penser qu'au bel inconnu. Le jeune homme, de son

côté, avait remarqué Isabelle et la recherchait visiblement à la promenade et à la danse ; cependant il ne l'accompagnait jamais à la messe ; la mère Barrabas, au grand étonnement de sa fille, ne disait rien et faisait semblant de ne pas voir tout ce manège ; mais lorsqu'elle était seule, elle riait à perdre haleine.

Quelques semaines plus tard, le jeune homme franchit le seuil de la mère Barrabas et lui demanda la permission de venir désormais chez elle comme fiancé d'Isabelle.

La mère Barrabas le regarda de travers, mais ne le mit pas à la porte ; elle grogna une réponse où il était question de filles capables de se jeter à la tête de n'importe qui, et de garçons bien étourdis pour leur âge... mais elle ne refusa pas son consentement.

— Tout va bien, se dit-elle quand elle fut rentrée dans sa chambre ; j'avais promis ma sotte de fille au diable lui-même, je tiens ma promesse. Seulement, mon gendre, qui se dit malin, pourrait bien se mordre les doigts de m'avoir choisie pour belle-mère ! »

Durant les jours de fiançailles, la mère Barrabas fut plongée dans des réflexions si profondes qu'elle en oublia de gronder sa fille et de manier son balai. Isabelle en profita pour flâner et pour essayer mille façons nouvelles de se parer ; elle chantait toute la journée ; un soir même sa mère la vit danser toute seule ; légère et vive, elle imitait le claquement des castagnettes ; et sur le mur blanc son ombre noire sautait, sautait !

« — Ah ! ah ! ah ! dit la vieille en ricanant, *qui danse avec son ombre danse avec le diable*. Ah ! ah ! ah ! »

Isabelle, effrayée, s'arrêta et se souvint trop tard du mauvais présage que sa mère lui rappelait.

La veille du mariage, il y eut un grand repas et le fiancé sortit avec les invités pour les reconduire :

« — Écoute, Isabelle, dit la mère Barrabas, avant que ton fiancé revienne, je veux te dire quelque chose de très grave. Tu parais fort heureuse d'avoir trouvé un mari. As-tu pensé que ces oiseaux-là sont volages et qu'il est bon de connaître un moyen de les rendre fidèles époux ? »

Isabelle avoua qu'elle n'y avait pas pensé.

« — Naturellement ! Eh bien, moi j'y ai pensé pour toi. Ce moyen, je te l'indiquerai si tu me jures de m'obéir. »

Isabelle jura d'obéir.

« — Prends ce petit pot rempli d'eau bénite et ce brin de buis des Rameaux. Quand ton fiancé rentrera, je te laisserai seule avec lui, car le charme ne peut réussir qu'à cette condition. Ferme bien solidement la porte à clef et la fenêtre au crochet ; et quand ce sera fait, sans prévenir ton fiancé, asperge-le d'eau bénite. Plus tu en jetteras, meilleur sera le charme : tu seras bien sûre d'avoir éloigné pour

toujours le malin de ton ménage ! »

Obéissante et zélée pour la première fois de sa vie, Isabelle fit tout ce que lui avait ordonné sa mère.

À la première goutte d'eau qu'elle jeta sur son fiancé, il se mit à crier comme un brûlé et à courir autour de la chambre, cherchant partout une issue pour s'échapper. Mais porte et fenêtre étaient closes. Isabelle, épouvantée, laissa choir le petit pot, et l'eau bénite se répandit ; alors ce fut bien pis ; le diable, car c'était lui, se mit à faire des bonds prodigieux. Enfin il aperçut le trou de la serrure : et comme il n'est si petite ouverture où le malin ne puisse se faufiler, il s'engagea dans celle-ci.

Mais au dehors la mère Barrabas veillait ; elle appliqua sur la serrure la petite marmite où chaque matin cuisaient les quinze pois chiches de son déjeuner ; et le diable, qui croyait sauter dans la rue, sauta dans le petit pot. La vieille ne lui laissa pas le temps de se remettre de sa surprise, elle posa le couvercle sur la marmite et ficela le tout solidement. Alors, riant de toutes ses dents moisies, elle se laissa choir par terre et donna libre cours à sa gaîté. Le petit pot était devant elle, et une voix en sortait :

« — Ouvrez, ouvrez, honorée belle-mère ! Je vous donnerai tout ce que vous voudrez !

— Je n'ai besoin de rien, mon gendre, sinon d'être débarrassée de vous !

— Alors, ouvrez-moi et je partirai si loin que vous ne me reverrez plus jamais !

— Il faut d'abord que je vous fasse mûrir un peu ! Vous êtes trop jeune encore et encore trop inexpérimenté puisque vous vous laissez ficeler par une pauvre innocente comme moi. Quelques années de réflexion vous feront grand bien !

— Vieille chouette, tu me le paieras ! Je jure par ma queue...

— Taisez-vous, mon gendre ! Je n'aime à entendre parler que lorsque c'est moi qui remue la langue !

— Sorcière, crapaud volant, vermine !

— Puisque vous continuez à me manquer de respect, je sais le moyen de vous faire taire ! »

La vieille se releva ; elle prit la marmite et la posa au beau milieu du feu. Une terrible odeur de soufre en sortit, qui la fit éternuer quinze fois, et le diable se mit à hurler.

« — Peste ! mon gendre, vous sentez moins bon qu'une amande grillée. Me promettez-vous de vous taire ?

— Je le promets ! » rugit le diable.

La mère Barrabas ôta la marmite du feu et la posa sur le rayon de sa cuisine ; le diable était prisonnier.

Il y resta dix années qui furent dix années de paix et de bonheur ; les

enfants étaient obéissants, les femmes ne cherchaient plus de mauvaises querelles à leurs maris, les maris étaient doux pour leurs femmes ; les juges chômaient, car il n'y avait plus de voleurs ni de meurtriers ; et les rois licencièrent leurs armées, car il n'y avait plus de guerre.

Isabelle, devenue raisonnable, avait oublié sa mésaventure en épousant Grégorio, son ancien fiancé. La mère Barrabas, depuis qu'elle avait le secret orgueil de tenir entre ses mains le maître de l'enfer, était d'excellente humeur. C'était au diable, maintenant, qu'elle réservait les taquineries et les sarcasmes, mais celui-ci, muet de terreur dans son petit pot, essayait en vain de se faire oublier de sa redoutable belle-mère. Celle-ci, de temps à autre, pour s'assurer qu'elle le tenait toujours, posait sur le feu la petite marmite... et le diable hurlait jusqu'à ce que la vieille remît le petit pot dans sa cachette.

Un jour, le neveu de la mère Barrabas, Juan Soldado(9), revint au pays, car le régiment où il servait avait été licencié comme les autres. Il demanda l'hospitalité à sa tante qui le reçut sans trop bougonner.

« — Garde ma maison, lui dit-elle un matin, voilà bientôt dix ans que je ne suis pas sortie de chez moi ; je vais aller voir comment ma sotte de fille gouverne son ménage. Ne touche à rien ici, je rentrerai dans une heure ! »

À peine avait-elle franchi le seuil que le soldat entendit une voix étouffée qui l'appelait :

« — Juan, ouvre-moi !

— Qui es-tu, où es-tu ? répondit Juan qui regardait de tous côtés sans voir personne.

— Je suis le diable, et je loge dans la petite marmite enfermée dans le placard.

— Alors, mon pauvre vieux, tu dois être un peu à l'étroit ! Si je te délivre, que feras-tu pour moi ?

— Tout ce que tu voudras, mais ouvre vite ! »

Juan atteignit le pot et le trouva plus pesant qu'un lingot de plomb ; il le posa par terre et coupa la ficelle ; le diable, flétri comme une pomme en février, sortit aussitôt. Il se secoua, se gonfla, et bondit vers la porte. Juan n'eut que le temps de se cramponner à sa queue.

« — Lâche-moi ! dit le diable.

— Paye-moi d'abord !

— Soit, mais sortons d'ici, j'ai besoin d'air et je crains de revoir cette exécration vieille... »

Ils partirent, le diable allant devant à grandes enjambées, le soldat le suivant, cramponné à la queue et se faisant un peu tirer quand l'autre allait trop vite.

« — Où allons-nous de ce train ? demanda à la fin le soldat.

— En enfer ! mais tu peux me lâcher, il en est temps encore !
— Te lâcher ? dit Juan en donnant à la queue une forte secousse, et ma récompense ?

— Tu l'auras en enfer ! te dis-je, ricana le diable.

— C'est ce que nous verrons ! » répliqua Juan. Et d'un coup de son grand couteau, il trancha net un long morceau de la queue du diable et le fourra dans sa poche.

Brusquement allégé de l'homme qu'il traînait, le diable alla donner de la tête contre un arbre ; il en fut tout étourdi et, quand il se retourna pour saisir le soldat, celui-ci était déjà perché sur le piédestal d'une croix élevée au bord du chemin.

Le diable ne pouvait l'approcher !

« — Rends-moi ma queue, voleur, sauvage, traître !

— Traître toi-même ! Je te la rendrai contre deux mille ducats d'or.

— Jamais ! dit le diable furieux.

— Alors je jure par saint Jacques de porter cette queue à la mère Barrabas qui la mettra dans l'huile comme un fromage de conserve et la montrera ensuite à qui voudra la voir !

— Ne prononce jamais le nom de cette vieille sorcière !

— Accepte donc ce que je te propose ; je t'attendrai ce soir à l'auberge ; apporte les deux mille ducats, je te rendrai ta queue ! »

Le diable réfléchit un instant : comment pourrait-il se montrer désormais en enfer avec sa queue raccourcie !

— Ace soir ! dit-il enfin. Mais tu me le paieras ! »

Juan avait entendu la menace. Il chercha tout le jour le moyen de se débarrasser d'un si dangereux adversaire et le soir il avait trouvé.

Quand la nuit fut tombée, un voyageur enveloppé d'une vaste cape noire à revers rouges vint trouver Juan Soldado à l'auberge. C'était le diable qui apportait les ducats promis. Juan prit le sac, compta les pièces : le compte y était.

« — Voici ta queue, dit-il au diable. Et maintenant que tu es au complet, je vais te présenter à ta belle-mère ; elle vient d'arriver ici et te réclame à grands cris... »

C'était un mensonge, mais le diable y crut.

« — La mère Barrabas ! » dit-il, épouvanté.

Aussitôt, renversant les piles d'or, la table, les chaises, il sortit comme un ouragan par la fenêtre.

« — Ma tante peut se vanter d'être un fier épouvantail ! dit le soldat. Ramassons notre or et retournons auprès d'elle ! »

À quelques pas de la demeure de sa tante, Juan s'arrêta tout surpris : il entendait des hurlements, des cris furieux, un tapage effroyable dans la petite maison.

C'était le mère Barrabas déchaînée en tempête qui cherchait son prisonnier envolé. Ses voisines terrifiées n'osaient l'approcher, elle

était ainsi depuis qu'elle avait trouvé à son retour sa maison déserte et la marmite vide. Juan et ses ducats d'or ne purent apaiser sa fureur. Le soir seulement elle cessa d'injurier tout le monde, car elle mourut de rage.

La mère Barrabas s'en fut droit en enfer ; la porte était fermée.

« — Ouvrez, ouvrez, mon gendre, criait-elle en frappant à furieux coups de poing. Ouvrez ! c'est votre belle-mère, ouvrez, c'est la mère Barrabas ! »

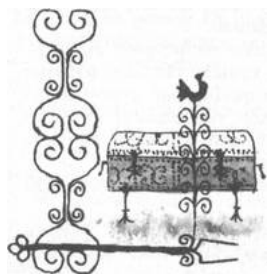
Le diable était occupé à recoller sa queue avec un onguent de sa composition. Il sauta en l'air en entendant cette voix trop connue :

« — Malédiction ! c'est ma belle-mère ! Fermez les portes, fermez les fenêtres, bouchez les cheminées, bouchez les soupiraux ! Que cette mégère n'entre pas ici ! Je suis encore malade de l'avoir subie dix années. Sa malice bouleverserait mon royaume ! Chassez-la qu'elle aille se faire rôtir ailleurs ! »

On entendit un grand bruit de portes claquées, de verrous et de chaînes : l'enfer était clos. Cette musique adoucit l'humeur furieuse de la mère Barrabas : fière d'inspirer tant de terreur au diable, elle s'en fut, toute guillerette, au purgatoire où elle est encore aujourd'hui.

Rose-Reine

(Conte populaire andalou)



Un roi avait un fils de quatorze ans, courageux et hardi, nommé Tomasito. Un jour qu'ils se promenaient ensemble dans les immenses jardins du palais, ils suivirent une belle avenue de platanes et arrivèrent devant une fontaine à demi cachée par des amandiers et des lauriers-roses.

Un silence extraordinaire régnait en ce lieu de fraîcheur. Les feuilles ne bruissaient pas sous le vent, nul oiseau ne chantait dans les arbres, et l'eau qui gouttait sans bruit dans le large bassin allait se perdre ensuite doucement dans les sables ; un oranger penchait au-dessus de l'eau claire ses branches alourdies par les fruits mûrs et, à quelques pas plus loin, un rosier prêt à fleurir portait trois énormes boutons blancs et roses.

« Je ne connaissais pas cette fontaine, dit le roi, elle est très belle et bien ombragée, nous y reviendrons demain et si les roses sont fleuries nous les cueillerons pour ta mère ! »

Le lendemain, quand ils revinrent, l'un des boutons s'épanouissait en une fleur magnifique : ses pétales blancs comme neige étaient légèrement rosés sur les bords, et elle était, à elle seule, plus odorante qu'un jardin fleuri.

Le roi cueillit la fleur, tandis que Tomasito, penché sur la fontaine, s'écriait :

« — Père, je vois briller au fond de l'eau le fil d'or des Xanas⁽¹⁰⁾.

— Ne raconte pas d'enfantillage, Tomasito. Viens ici et ne t'amuse pas à troubler cette fontaine ».

Tomasito obéit à regret. Tout en marchant près de son père, il se souvenait de ce que lui racontait une vieille servante asturienne : « Dans les fontaines de mon pays, mon fils, quand un fil d'or brille sur le sable, il faut saisir le fil et le dévider, car une fée y est attachée. »

« — J'aurais bien voulu voir s'il y avait une Xana dans la fontaine », pensait Tomasito.

Le roi offrit la fleur à la reine, qui l'admira beaucoup et la mit dans un vase d'eau fraîche, sur une table auprès de laquelle ses demoiselles d'honneur étaient occupées à broder. Au bout d'un instant les jeunes filles commencèrent à s'agiter ; les unes, laissant là leur ouvrage, rêvaient et soupiraient ; les autres avaient grand-peine à se retenir de chanter ; d'autres remuaient leurs petits pieds comme si elles eussent entendu quelque endiablée *sevillana*(11). La duègne qui les surveillait fit les gros yeux, toussa, grogna, en vain. La reine, qui souriait, leur dit :

« — Je crois, mes filles, que vous seriez heureuses de vous promener un peu. Allez au jardin, vous reviendrez dans une demi-heure et vous n'en travaillerez que mieux ! »

Mais la vieille duègne hochait la tête :

« — Je croirais volontiers, madame la Reine, dit-elle, que c'est l'odeur de cette rose qui les trouble ainsi. Je n'ai jamais respiré parfum plus diabolique, et moi-même, si je ne me retenais pas, je me mettrais à rire et à chanter comme ces petites filles : je me sens rajeunie d'au moins soixante ans. Avec votre permission, je vais jeter cette fleur qui ne me dit rien qui vaille : une rose qui sent si bon n'est certainement pas une honnête rose !

— Le roi me l'a donnée, répondit la reine, et je veux la garder pour l'amour de lui. Portez-la dans ma chambre et mettez-la dans le coffre d'or où je mets mes bijoux ; elle s'y desséchera et perdra sans doute un peu de cette pénétrante odeur.

— Ce ne sera jamais une odeur chrétienne », dit la vieille.

Elle prit la rose d'un air dégoûté, la posa sans ménagement dans le coffret d'or et après avoir rudement fermé le couvercle, elle donna trois tours de clé afin de bien enfermer la fleur.

« — Nous voilà délivrées, dit-elle en revenant ; je peux rappeler nos filles ! »

Les jeunes brodeuses se remirent au travail et de toute la soirée ne s'attirèrent plus aucune remontrance.

La nuit suivante, le roi, qui dormait profondément, fut éveillé en sursaut par une voix qui disait :

« Ouvrez-moi, Seigneur ! »

Il crut que la reine l'appelait, mais la reine était endormie.

« — Ouvrez-moi, Seigneur ! » reprit la voix.

Le roi, bien éveillé cette fois, se leva.

« — Ouvrez-moi, Seigneur ! » répétait la voix impatiente, et cette voix semblait venir du coffret d'or.

Le roi ouvrit le coffret ; il en vit sortir une jeune fille plus belle que toutes les filles d'Andalousie ; se joues étaient blanches comme la neige et légèrement rosés ; elle était à elle seule plus odorante qu'un jardin fleuri.

« — Je suis la Rose-Reine, dit-elle. Épouse-moi !

— Comment pourrais-je t'épouser ? lui répondit le roi. Je suis marié !

— Assez longtemps la reine a été ton épouse, vois comme je suis jeune, vois comme je suis belle ! Épouse-moi !

— Tu es la beauté, tu es la jeunesse, tu es toute-puissante, Rose-Reine, mais je ne puis t'épouser tant que la reine sera dans ce palais !

— Alors, laisse-moi faire, répondit Rose-Reine. Viens. »

La jeune fille conduisit le roi à la salle du trône et lui demanda de faire venir le chef des gardes pour lui ordonner d'obéir à tous les ordres de Rose-Reine. Le roi fit ce qu'elle désirait.

« — Prenez la reine endormie, ordonna la jeune fille ; portez-la dans un cachot souterrain dont vous ferez murer la porte. Désormais c'est moi qui suis la souveraine ici. Obéissez ! »

Le lendemain matin, Tomasito vint, comme il le faisait chaque jour, saluer ses parents. Il fut bien étonné de ne pas voir sa mère et de trouver Rose-Reine à sa place.

« — Où est la reine, ma mère ? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit Rose-Reine.

— Vous n'êtes pas ma mère.

— Je suis celle à qui tu dois obéir désormais !

— Je vous obéirai si mon père l'ordonne, mais il ne pourra pas m'ordonner de vous appeler ma mère... »

En disant ces mots, Tomasito avait regardé son père, mais le roi détournait la tête et l'enfant sortit sans baiser la main de Rose-Reine.

Durant deux jours, Tomasito chercha sa mère par tout le palais ; il descendit dans les souterrains, écouta à toutes les portes des cachots, appela, mais en vain. Il n'y avait personne. Il remonta, fit le tour des murailles, à l'extérieur, et tout à coup s'arrêta devant une espèce de soupirail qui s'ouvrait au niveau du sol. Il avait entendu appeler, et la voix semblait sortir de terre.

Tomasito s'agenouilla devant le soupirail : « Maman, est-ce vous qui pleurez ? Votre petit Tomasito est là ! »

C'était la reine, en effet ; elle dit à Tomasito comment la porte du cachot avait été murée et comment, privée de nourriture, elle allait mourir de faim et de soif.

Tomasito courut à l'office, prit quelques provisions qu'il glissa par l'ouverture du soupirail, et rentra au château, non sans avoir juré à sa

mère qu'il la délivrerait.

Il n'y trouva pas son père qui était parti pour plusieurs jours à la chasse, mais Rose-Reine le fit appeler :

« — Je te défends, Tomasito, de sortir du palais jusqu'au retour de ton père. »

L'enfant ne répondit rien, mais le soir il retournait au soupirail avec des vivres.

« Il faut absolument que je me débarrasse de cet insolent petit garçon », pensait Rose-Reine. Et elle s'en alla, seule, à la fontaine des Sables. Tout y était paisible comme autrefois, mais les deux boutons de rose qu'avait laissés le roi n'étaient plus sur le rosier.

Rose-Reine s'approcha de la fontaine et se pencha sur l'eau ; un fil d'or brillait au fond ; elle le prit et se mit à le dévider.

Elle dévida longtemps ; et quand le fil d'or eut formé une pelote grosse comme le poing, l'eau se mit à bouillonner et une jeune femme toute semblable à Rose-Reine en sortit.

« — Il faut ma sœur, que vous m'aidiez à faire disparaître Tomasito, commanda Rose-Reine. Je l'enverrai ici demain ; retenez-le par vos enchantements et gardez-le dans notre palais où vous le ferez périr sans que son père n'en sache rien. »

Le lendemain, Rose-Reine faisait appeler Tomasito.

« — Va me chercher une cruche d'eau à la fontaine des Sables », lui dit-elle.

L'enfant partit à cheval en emportant une cruche de grès. Avant d'atteindre la fontaine, il rencontra un vieux mendiant qui lui tendit la main ; Tomasito était charitable, il arrêta son cheval et donna au pauvre une pièce d'argent.

— Que Dieu t'aide, mon frère ! lui dit-il.

— Qu'il te le rende ! répondit le vieux. Où vas-tu, fils de roi ?

— Je vais puiser de l'eau à la fontaine des Sables.

— Alors, écoute-moi, car tu es en danger. La fontaine est habitée par deux Xanas, sœurs de Rose-Reine. Elles essaieront de te retenir ; ne les regarde pas, ne les écoute pas ! Puisse l'eau rapidement et sans descendre de ton cheval ! »

Tomasito remercia le mendiant et suivit son conseil. Quand il fut près de la fontaine, il mit son cheval au galop ; les pieds bien appuyés sur les étriers, la main gauche cramponnée à la selle, il se pencha de telle sorte que la cruche qu'il tenait de la main droite se remplit d'un seul coup. Il aperçut deux jeunes femmes qui l'appelaient et le suppliaient de descendre, mais il ne les écouta pas et revint d'une traite au palais.

« — Porte cette cruche à ta maîtresse, dit-il à une servante, et dis-lui que Tomasito est revenu de la fontaine des Sables ! »

À cette nouvelle, Rose-Reine faillit suffoquer de surprise.

Quelques jours après, elle fit appeler Tomasito.

« — Va me chercher trois oranges à la fontaine des Sables » lui dit-elle.

Tomasito partit à cheval ; dans l'allée des platanes, il rencontra le vieux mendiant.

« — Où vas-tu, fils de roi ?

— Je vais cueillir trois oranges à la fontaine des Sables !

— Alors prends garde à toi ! Ne mets pied à terre sous aucun prétexte, ne te retourne pas, et cueille les trois oranges à la course ! »

Arrivé près de la fontaine, Tomasito vit deux femmes qui l'attendaient ; l'une d'elles lui jeta une corde, mais il ne s'arrêta pas : dressé sur ses étriers et lâchant les rênes, il leva les deux bras et cueillit les trois oranges.

De retour au palais, il dit à une servante :

« — Porte ces oranges à Rose-Reine et dis-lui que je suis revenu de la fontaine des Sables ! »

Cette fois, Rose-Reine maudit ses sœurs maladroites et décida de se venger elle-même de l'orgueilleux Tomasito.

Elle le fit venir :

« — Je te chasse du palais, lui dit-elle. Si tu vas voir ta mère une seule fois, je lui ferai immédiatement couper la tête. »

Tomasito s'en fut. Le vieux mendiant était assis sur le chemin :

« — Où vas-tu, fils de roi ?

— Je ne sais où je vais ! Rose-Reine me chasse et mon père nous a abandonnés.

— Écoute, je vais te donner, si tu es courageux, le moyen de sauver ta mère. Je sais le chemin qui mène au château des Xanas ; je t'y conduirai. Tâche de t'y introduire. Là, dans une chambre retirée, trois cierges sont allumés : ce sont leurs vies et celle de Rose-Reine. Un souffle suffirait à les éteindre et ce souffle éteindrait du même coup les vies des trois Xanas. Viens, si tu ne crains pas leurs enchantements.

— Allons, » dit simplement Tomasito.

Il se défit de ses riches habits, mit une souquenille pleine de trous que lui prêta le mendiant, se noircit les mains et le visage et se laissa conduire au palais des Xanas où il entra seul.

Une Xana était là, Tomasito lui dit :

« — Rose-Reine vous attend à la fontaine des Sables.

— Qui te l'a dit ?

— Elle-même qui m'envoie.

— Qui es-tu ?

— Le chevrier du palais.

— Pourquoi n'a-t-elle pas appelé comme d'habitude ?

— Elle a dit, — mais je n'ai pas compris, — qu'elle n'avait pu atteindre le fil d'or.

— C'est bien, nous allons partir, mais nous t'enfermerons ici jusqu'à notre retour et si tu as menti, nous te ferons périr ! »

Tomasito resta seul dans une petite pièce qui n'avait d'autre ouverture qu'une porte grillagée. Il réussit pourtant à s'échapper, et se mit à parcourir le palais. Après avoir visité toutes les salles, ouvert et refermé des centaines de portes, il se trouva enfin dans un couloir obscur et se heurta, au bout de quelques pas, à une lourde porte verrouillée qu'il eut grand'peine à ouvrir. Tomasito vit alors, dans une chambre sans fenêtres, trois cierges qui, placés dans trois chandeliers d'or, brûlaient d'une flamme égale. L'un d'eux, plus beau que les deux autres, était orné d'une guirlande de roses.

« Celui-ci, sans doute, est la vie de Rose-Reine », pensa Tomasito qui le mit à l'écart. Après quoi l'enfant, se haussant sur ses pieds, souffla de toutes ses forces sur les deux autres flammes qui s'éteignirent.

Emportant le cierge dont il abritait d'une main la flamme vacillante, Tomasito reprit le chemin du palais. Quand il fut arrivé, il déposa le cierge à la porte de la salle où se tenait Rose-Reine, puis il entra.

Rose-Reine était seule ; elle était pâle et toute chancelante comme la flamme de sa vie que le vent faisait vaciller.

« — Madame, lui dit l'enfant, je viens vous demander de quitter ce palais et de délivrer ma mère.

« — Je ne partirai pas, et ta mère sera morte ce soir.

— Alors, Rose-Reine, vous mourrez avant elle et c'est vous qui l'aurez voulu. »

Tomasito sortit de la salle et s'approcha du cierge qui brûlait toujours. Déjà son souffle allait l'éteindre, lorsque le roi apparut tout à coup. L'enfant se précipita vers lui.

« — Père, s'écria-t-il en l'embrassant, dites-moi qui vous aimez le mieux de ma mère ou de Rose-Reine ?

— C'est ta mère, mon fils, répondit le roi tout bouleversé de remords.

— Alors, éteignez ce cierge ! »

Le roi, sans comprendre, souffla sur la flamme que lui présentait son fils. Aussitôt on entendit de grands cris dans le palais : Rose-Reine venait de mourir.

« — Qu'y a-t-il ? demanda le roi.

— Rose-Reine est morte, mon père, et ma mère attend au fond du souterrain, où elle est murée, que vous alliez la délivrer. »

Le roi, libéré de l'enchantement où le tenait Rose-Reine, fit abattre les pierres du cachot et se jeta aux pieds de sa femme qui lui pardonna.

Tous les serviteurs que la Xana avait terrorisés se réjouirent du retour de leur maîtresse :

— Vous voyez, madame la Reine, lui dit la vieille duègne en lui

baisant la main, vous voyez que j'aurais mieux fait d'écraser cette maudite rose !

— Ne parlons plus jamais d'elle, répondit la reine ; j'ai pardonné, il faut maintenant que j'oublie. »



La petite fourmi(12)

(Conte populaire andalou)



NE petite fourmi, soigneuse et bonne ménagère, balayait un matin le seuil de sa maison lorsqu'elle trouva un maravédis. Elle courut aussitôt chez ses voisines et leur demanda :

— N'avez-vous rien perdu ? J'ai trouvé quelque chose...

Car la fourmi était honnête et n'aurait pas gardé l'argent d'autrui.

— Nous n'avons rien perdu, répondirent les voisines.

— Que vais-je faire de cet argent ? se dit la petite fourmi. J'achèterais bien du sucre, mais j'en ai tant mangé hier que je risquerais de me faire mal au ventre. Achèterais-je une mantille neuve ? Mais la mienne est bonne... Ah ! j'ai une idée... »

Et la petite fourmi s'en alla chez le parfumeur, elle acheta un peu de poudre de riz et une petite houpette. Puis, comme c'était jour de fête, elle mit ses plus fins souliers, sa plus jolie robe, se coiffa, se poudra les joues, et s'assit à sa fenêtre à l'ombre de son pot d'œillets, pour regarder passer les gens.

Or, elle était si bien poudrée, si jolie et si avenante que tous ceux qui la voyaient souhaitaient de l'avoir pour fiancée.

Le premier qui osa lui parler fut le taureau :

« — Petite fourmi, veux-tu m'épouser ?

— Comment ferais-tu pour me plaire ? » dit la fourmi en riant.

Le taureau se mit bien d'aplomb sur ses quatre pieds, fouetta l'air avec sa queue et, renversant la tête en arrière, se mit à rugir si formidablement que la maison de la fourmi, et la fenêtre de la maison, et le pot d'œillets sur la fenêtre, et la fourmi près du pot d'œillets en

furent ébranlés.

« — Passe ton chemin, Taureau ! Tu m'épouvantes ! Si tu parles encore, je crois que je deviendrai tout à fait sourde ! Sainte Vierge ! Envoyez-moi un époux moins terrible ! »

Vinrent ensuite un chien jaune qui aboya, un cochon noir qui grogna, un coq vert qui chanta, un chat blanc qui miaula ; mais aucun d'eux ne sut plaire à la fourmi.

Enfin, s'avança un grillon timide et noir, tout dépaysé de se voir hors de son trou. Et il commença à chanter :

« Cricri, veux-tu m'épouser, fourmi ? »

Puis il se tut, car l'émotion lui serrait le gosier.

« — Grillon, tu me plais, lui dit la fourmi ; tu es noir comme moi, tu es un peu plus grand que moi, ainsi qu'il sied à un mari. Je te donne ma main. Tu aimes l'ombre : tu garderas la maison l'été quand j'irai aux provisions. Tu aimes le coin du feu : nous nous chaufferons ensemble l'hiver, ensemble nous mangerons ce que j'aurai amassé, et, pour nous divertir, je te conterai mes courses dans le monde et tu me chanteras des chansons que tu auras faites en mon absence. Marions-nous, grillon, et tâchons d'être heureux ! »

Ainsi fut fait. Ils furent heureux tout un été ; mais un jour, à l'automne, le grillon s'enrhuma en aidant la fourmi à rentrer, par une pluie battante, une figue sèche qu'il fallait ne pas laisser pourrir. La fourmi le soigna, et lui fit boire de la tisane. Le dimanche suivant, il était presque guéri, mais la fourmi prudente lui dit :

« — Je vais seule à la messe ; il est plus sage que tu restes encore au logis. Aie bien soin, tout en te chauffant, de surveiller la soupe que j'ai mise devant le feu ; mais si tu dois la remuer, sers-toi de la grande cuiller et non de la petite, afin de ne pas te brûler ! »

Et la petite fourmi ayant noué son mouchoir sur sa tête et pris son chapelet, s'en fut à l'église. Hélas, le grillon distrait et maladroit oublia les recommandations de sa femme. Il prit la petite cuiller, mais elle était si petite qu'il dut, pour remuer la soupe, se pencher de tout son corps sur la marmite.

Tout à coup il perdit l'équilibre et bascula, la tête en avant, dans le bouillon où il fut aussitôt suffoqué, noyé et brûlé.

Pauvre grillon !

Quand la petite fourmi revint de la messe, elle vit la marmite qui chantait tranquillement devant le feu, mais de grillon nulle trace ! Elle se pencha en se haussant sur la pointe des pieds et vit, hélas, le pauvre grillon noyé qui flottait en tournoyant avec l'écume.

À cette vue, elle se mit à sangloter si fort que le petit oiseau qui passait lui dit :

« — Pourquoi pleures-tu, petite fourmi ?

— Hélas, le grillon s'est noyé dans la marmite, et moi, la petite

fourmi, je souffre et je pleure !

— Et moi, le petit oiseau, je me coupe la queue ! »

Ainsi fut fait, et le petit oiseau s'envola sur le rosier fleuri.

« — Oiseau, petit oiseau, qu'as-tu fait de ta queue ?

— Hélas, le grillon s'est noyé dans la marmite et la petite fourmi souffre et pleure. Et moi, le petit oiseau, je me suis coupé la queue.

— Et moi, le rosier fleuri, j'effeuillerai mes roses ! »

Le rosier se secoua et toutes les roses tombèrent effeuillées sur le sol.

À l'heure de la sieste, le chat gris vint pour dormir à l'ombre du rosier fleuri.

— Rosier, rosier fleuri, qu'as-tu fait de tes roses ?

— Hélas, le grillon s'est noyé dans la marmite et la petite fourmi souffre et pleure ; alors le petit oiseau s'est coupé la queue, et moi, le rosier fleuri, j'ai effeuillé mes roses !

— Et moi, le chat gris, je raserai mes poils ! »

Le chat gris ne fit pas la sieste ce jour-là, car il eut beaucoup d'ouvrage pour se raser tous les poils. Quand ce fut fait, il s'en alla boire à la fontaine claire.

— Chat gris, pauvre chat gris, où est ta belle fourrure ?

— Hélas, le grillon s'est noyé dans la marmite et la petite fourmi souffre et pleure. Alors le petit oiseau s'est coupé la queue, le rosier fleuri a effeuillé ses roses, et moi, le chat gris, j'ai rasé ma fourrure !

— Et moi, la fontaine claire, je me mets à pleurer. »

Et l'eau, qui auparavant chantait, se mit à pleurer en tombant du rocher.

La fille du roi, avec sa cruche sur la hanche, vint puiser de l'eau à la fontaine claire.

— Pourquoi pleures-tu, fontaine claire ?

— Hélas, le grillon s'est noyé dans la marmite et la petite fourmi souffre et pleure ; alors le petit oiseau s'est coupé la queue, le rosier fleuri a effeuillé ses roses, le chat gris a rasé sa fourrure, et moi, la fontaine claire, j'ai pleuré goutte à goutte.

— Et moi, la fille du roi, je brise ma belle cruche ! »

Et moi, c'est en pleurant que je finis mon conte, car le grillon s'est noyé dans la marmite et la petite fourmi souffre et pleure !

Les souliers de fer

(Conte populaire en Andalousie, en Estramadure et en Catalogne)



Un jeune homme de Cordoue, nommé don Luis, rencontra un soir, dans une hôtellerie, un gentilhomme inconnu qui se faisait appeler le Marquis du Soleil. Ils se mirent tous deux à jouer aux cartes et l'étranger gagnait sans discontinuer, tandis que don Luis, obstiné à prendre sa revanche, perdait peu à peu tout son bien. Il joua son argent et le perdit et quand il eut perdu son argent il joua son cheval ; quand il eut perdu son cheval, il joua son épée, et quand il eut perdu son épée, il s'écria :

« — Je n'ai plus rien que mon âme ! Eh bien ! je joue mon âme ! »

Et il perdit encore.

L'étranger se leva pour partir, et le jeune homme fut subitement réveillé de sa folie :

« — Seigneur, dit-il à son partenaire, vous avez gagné mon épée et mon cheval et ma fortune : ils sont à vous, gardez-les, mais rendez-moi mon âme.

— Je vous la rendrai, répondit l'autre, le jour où vous aurez usé cette paire de souliers. »

Le Marquis du Soleil remit à don Luis une paire de souliers tout en fer et partit en emportant son âme.

À partir de ce jour, don Luis se sentit étrangement désespéré ; il n'était jamais ni joyeux, ni triste, il était indifférent à tout. Il résolut de chausser les souliers de fer et d'aller à la recherche de son âme. Un

ami lui prêta quelque argent et il partit.

Mais don Luis ne savait rien du Marquis du Soleil sauf son nom.

Il marcha des jours et des semaines, il marcha des mois et des années sans rencontrer personne qui pût lui dire où habitait ce seigneur. Il parcourut toute l'Espagne, de Cordoue à Barcelone et du Murcie à Santiago : cependant les souliers de fer s'usaient peu à peu.

Comme il arrivait un soir dans une ville inconnue, il vit des gens qui criaient et gesticulaient devant une petite auberge ; il voulut savoir ce qui s'était passé :

« — Hélas, lui dit l'aubergiste, un voyageur qui me devait plus de huit journées vient de mourir subitement chez moi. Comme il avait fait quelques dettes en ville, ses créanciers sont là qui se disputent, car son bagage ne vaut pas trois réaux. Que vais-je faire de son corps ? Je ne suis pas assez riche pour payer un cercueil et une bénédiction à un étranger qui eût été mieux avisé d'aller mourir ailleurs ! »

Don Luis donna sa bourse à l'aubergiste :

« — Payez les dettes de ce malheureux, dit-il, et que le reste serve à le faire enterrer, afin que son âme puisse dormir en paix !

— Dieu vous le rendra, seigneur, dit l'aubergiste : soyez assuré que tout sera fait pour le mieux ! »

Don Luis ne dîna pas ce soir-là, car il venait de dépenser ses dernières ressources. Il continua sa route et s'aperçut bientôt que l'un de ses souliers de fer venait de se briser ; la nuit venue, un cavalier monté sur un cheval noir et tout enveloppé d'un long manteau apparut au voyageur.

« — Don Luis, lui dit le cavalier, je suis l'âme de cet étranger dont tu as payé aujourd'hui les dettes et la sépulture. Tu as délivré mon âme, je veux t'aider à mon tour. Marche jusqu'à ce que tu rencontres une rivière, glisse-toi dans les lauriers qui la bordent et guette : trois grands oiseaux viendront qui laisseront tomber leurs manteaux de plumes, trois jeunes filles t'apparaîtront ; empare-toi du manteau de l'une d'elles et ne consens à le rendre qu'en échange de ce que tu désires savoir. »

Le cavalier disparut dans la nuit. Don Luis n'avait pas voulu adresser la parole à cette âme errante, mais il suivit son conseil. Il marcha tant et tant qu'il arriva bien avant l'aube au bord de la rivière. À ce moment, le second soulier de fer se rompit à son tour, mais don Luis, accablé de faim et de fatigue, ne pensa même pas à s'en réjouir ; il se glissa dans les lauriers-roses et s'endormit profondément.

Lorsqu'il se réveilla, le soleil levant empourprait la rivière et dans le ciel rose trois grands oiseaux blancs volaient à larges coups d'ailes. Ils s'approchèrent de la rive où don Luis était caché et vinrent se poser si près de lui qu'il sentit le vent de leurs ailes. Presque aussitôt, les trois beaux oiseaux laissèrent tomber leurs parures blanches et devinrent

trois jeunes filles merveilleusement belles qui entrèrent dans l'eau avec des cris et des rires joyeux et s'éloignèrent à la nage.

Le jeune homme fit quelques pas hors de sa cachette et prit l'un des manteaux. À ce moment, les trois nageuses l'aperçurent et revinrent en hâte au rivage d'où don Luis s'était déjà écarté, deux d'entre elles, revêtant précipitamment leurs vêtements de plumes, s'envolèrent le plus vite qu'elles purent.

Mais la troisième était restée sur la grève et pleurait.

« — Seigneur, disait-elle à don Luis, rendez-moi ce manteau que vous tenez à la main ; sans lui je ne pourrais pas retourner au château de mon père !

— Je vous le rendrai si vous voulez me dire où je peux rencontrer le Marquis du Soleil.

— Votre chance vous préserve de le rencontrer jamais, Seigneur. Pour moi, je ne dois pas révéler sa demeure.

— Alors, je ne vous rendrai pas votre manteau !

— Seigneur, le Marquis du Soleil est mon père, il nous a fait jurer de ne pas le trahir !

— Eh bien, reprit don Luis, permettez-moi seulement de vous suivre et je vous rendrai ce manteau : de la sorte, vous n'aurez rien dit et je risquerai seul l'aventure ! »

La jeune fille y consentit, et lorsque don Luis lui eut rendu le manteau de plumes, elle redevint un grand oiseau blanc qui se mit à voler si lentement que le jeune homme put aisément le suivre.

Ils mirent une journée pour atteindre un château dont les formidables murailles s'élevaient au pied d'une montagne énorme. À ce moment, l'oiseau blanc disparut et don Luis se trouva seul devant l'entrée de la forteresse. Il y pénétra et comme, arrivé au milieu d'une grande cour, il hésitait sur ce qu'il devait faire, il vit venir à lui son partenaire d'autrefois :

« — Comment avez-vous pu arriver jusqu'ici ? demanda le Marquis du Soleil.

— J'ai marché devant moi, j'ai usé les souliers de fer, je viens vous demander mon âme !

— Je vous la donnerai demain, répliqua le sorcier. Ce soir reposez-vous du voyage ! »

Le lendemain, don Luis rappela à son hôte la promesse qu'il avait faite.

« — Je ne peux vous donner votre âme, lui dit le Marquis du Soleil, avant que vous n'ayez aplani cette montagne qui me cache la lumière du jour ! »

Don Luis sortit du château : la montagne était si haute que mille hommes en mille années auraient travaillé nuit et jour sans pouvoir la niveler. Le jeune homme, découragé, se laissa tomber sous un chêne et

cache sa tête dans ses mains pour pleurer. Une petite fourmi grimpa sur lui et lui piqua le poignet. Don Luis allait l'écraser, mais elle lui dit :

« — Ne me tue pas, je suis celle qui t'aide et t'a conduit jusqu'ici. Mon nom est Blancaflor. Ne bouge pas ; ne dis rien, je t'aiderai. Dors seulement ; je te promets qu'à ton réveil ce que tu crois impossible sera accompli. »

Don Luis s'endormit ; quand il rouvrit les yeux il n'y avait plus ni montagne ni trace de montagne, le sol était uni comme la main !

Il courut au palais et dit au sorcier :

« — J'ai usé les souliers de fer et aplani la montagne. Me rendrez-vous mon âme ?

— Pas aujourd'hui, répondit l'autre, allez vous reposer : vous aurez de l'ouvrage demain. »

Le lendemain le sorcier lui donna un grand panier plein de graines d'arbres.

« — Semez ces graines, dit-il à don Luis, et rapportez pour notre déjeuner les fruits qu'elles auront produits. »

Don Luis prit le panier et s'en alla dans le champ où s'élevait autrefois la montagne.

« Jamais je ne saurais faire croître des arbres et mûrir des fruits en trois heures ! » pensait-il avec découragement.

Mais un petit oiseau se mit à chanter sur un buisson :

« — Je suis celle qui t'aide, confie-moi ce panier et dors ! » Lorsqu'il se réveilla, le panier vide était à côté de lui, et sur des arbres nouvellement poussés, des fruits magnifiques achevaient de mûrir.

Don Luis cueillit des dattes et des pêches, des oranges et des grenades, des raisins et des figues, puis il porta le panier au Marquis du Soleil :

« — J'ai usé les souliers de fer, aplani la montagne et fait mûrir ces fruits ; me rendrez-vous enfin mon âme ?

— Je vous la donnerai si vous me rapportez mon anneau d'or qui est au fond de la rivière ! »

Don Luis alla s'asseoir au bord de la rivière et s'écria :

« — Comment pourrai-je trouver un anneau d'or au fond de cette eau jaunâtre ? »

Mais, à la surface, apparut un petit poisson argenté :

« — Je suis celle qui t'aide, lui dit le petit poisson. Prends-moi, coupe-moi en autant de morceaux que tu pourras et garde-les avec soin, mais jette mon sang dans la rivière. Tu verras alors l'anneau flotter sur l'écume et il te sera facile de le prendre. Tu recolleras ensuite bien exactement à leur place tous les morceaux de mon corps en prenant garde de n'en oublier aucun ! »

Le jeune homme prit son couteau et fit quarante-trois morceaux du

petit poisson ; il jeta le sang dans l'eau qui s'agita, bouillonna et apporta l'anneau d'or sur la rive. Don Luis prit l'anneau et se dépêcha de remettre les uns à côté des autres les quarante-trois morceaux du petit poisson. Il avait si peur de mal faire que dans sa hâte il laissa tomber l'un des morceaux.

« — Tu es bien maladroit, lui dit le petit poisson revenu à la vie. Par ta faute, ton amie Blancaflor aura l'extrémité de son petit doigt gauche quelque peu raccourcie ! »

Le poisson disparut dans la rivière tandis que don Luis portait la bague au Marquis du Soleil :

« — J'ai usé les souliers de fer, aplani la montagne, fait mûrir les fruits et retrouvé l'anneau, lui dit-il. Me rendrez-vous enfin mon âme ?

— Je te la rendrai tout à l'heure, répondit le sorcier, et je veux même te donner l'un de mes meilleurs chevaux. Tu le trouveras dans la grande cour tout harnaché et prêt à te conduire jusqu'à Cordoue lorsque tu le désireras ! »

Don Luis, resté seul, vit s'approcher une petite souris grise.

« — Je suis celle qui t'aide, lui dit la souris. Mon père veut ta mort, don Luis, car ce cheval que tu dois monter, c'est lui-même ; il essaiera de te jeter à terre et de te piétiner. Prends les éperons et la cravache que tu vois pendus au mur et ne crains pas de t'en servir jusqu'à ce que le cheval, dompté, te demande grâce. »

Don Luis obéit. Lorsqu'il arriva dans la cour, il y vit un splendide cheval noir qui se tenait immobile. Le jeune homme le saisit par la crinière et sauta sur son dos. La bête rua, galopa, et fit des bonds formidables, mais elle avait affaire à bon cavalier. Don Luis ne se laissait pas démonter : il frappait la bête de toutes ses forces tandis qu'il lui enfonçait ses éperons dans les flancs, où bientôt le sang ruissela.

« — Arrête, arrête, cria enfin le cheval. Je suis le Marquis du Soleil.

— Donne-moi mon âme, traître, ou je te fais périr sous les coups !

— Tu l'auras, lâche-moi ! »

Don Luis descendit de cheval ; aussitôt le Marquis, reprenant sa forme première, le conduisit dans une chambre sans fenêtres où brillaient, comme autant de petites lumières enfermées dans des flacons de verre, les âmes de ses victimes. Il rendit la sienne à don Luis.

À ce moment, le jeune homme éprouva une telle joie qu'il désira ardemment la partager avec quelqu'un. Descendu au jardin, il trouva le ciel plus bleu, les fleurs plus odorantes et plus colorées, il souhaita de revoir Blancaflor telle qu'elle lui était apparue au bord de la rivière et voulut la remercier de l'avoir sauvé des pièges du sorcier. À l'impatience qu'il éprouvait de se retrouver en présence de la jeune fille, don Luis comprit enfin qu'en retrouvant son âme il était devenu

amoureux.

Il se pencha pour cueillir une rose :

« — Laquelle des trois sœurs épouseras-tu ? demanda la rose.

— J'épouserai celle qui m'a conduit ici et qui m'a aidé depuis le premier jour.

— Eh bien, écoute-moi : afin que mes sœurs ne soient pas jalouses et que mon père ne soupçonne rien, demande à faire ton choix sans nous voir.

— Comment reconnaître celle que j'aime et que je veux ?

— Souviens-toi que par ta faute Blancaflor a perdu le bout de son petit doigt ! »

Don Luis réfléchit un moment, puis il se présenta devant le Marquis du Soleil.

— Je vais partir, lui dit-il, mais je sollicite une faveur : je voudrais prendre pour femme une de vos trois filles.

— Laquelle ? demanda le Marquis devenu soupçonneux.

— N'importe laquelle, je ne les connais pas. Cependant, pour n'en offenser aucune par mon choix, je vous propose de nous en remettre au hasard. Faites ranger les jeunes filles derrière un rideau ; chacune d'elles percera l'étoffe d'un trou et passera, au travers, le bout de son petit doigt ; je choisirai ainsi ma fiancée sans avoir vu son visage. »

Le sorcier y consentit. Les trois jeunes filles que l'on entendait chuchoter et rire derrière le rideau, firent trois petits trous dans l'étoffe et y passèrent leurs trois petits doigts.

Don Luis reconnut sans peine le doigt de Blancaflor, raccourci par sa faute ; il put ainsi choisir celle qu'il aimait.



Les filles du sorcier, jalouses de leur sœur cadette, s'en furent conter à leur père comment Blancaflor avait un jour perdu son manteau de plumes et comment, depuis, elle avait prêté à don Luis l'aide de ses enchantements.

Blancaflor les entendit ; elle résolut de s'enfuir.

« — Sauvons-nous sans tarder, dit-elle à son fiancé. Mon père va me punir et se venger de toi. Cours à l'écurie, prends le vieux cheval blanc que tu y verras attaché et viens me rejoindre à la porte extérieure du château. »

Don Luis courut à l'écurie, y vit un vieux cheval blanc, borgne et efflanqué ; il se dit que cette monture était par trop piteuse et, comme il y avait là d'autres chevaux, il détaché celui qui lui parut le plus vigoureux et sortit en hâte du château maudit. Sa fiancée l'attendait ; elle avait préparé deux petits sacs qu'elle suspendit à la selle : dans l'un il y avait de l'or, dans l'autre son manteau de plumes blanches.

« — Malheureux ! dit-elle en voyant le cheval. Tu ne m'as pas écoutée, nous sommes perdus, le cheval blanc est une bête enchantée qui court plus vite que la lumière. Partons cependant, nous avons devant nous quelques heures, car j'ai laissé dans ma chambre une de mes robes qui répondra à ma place, si mon père s'avise de me chercher. »

Ils partirent au galop, tandis que Blancaflor racontait à don Luis comment il fallait atteindre au plus vite la rivière lointaine où finissait le pouvoir du magicien. Là seulement les fugitifs seraient hors de péril.

Le Marquis du Soleil avait entendu le galop du cheval noir, il crut que don Luis fuyait seul. Mais pour s'assurer que Blancaflor était bien au château, il monta jusqu'à sa chambre.

La porte en était fermée.

« — Blancaflor, es-tu là ? cria le sorcier.

— Je suis là, mon père » répondit la robe enchantée.

Le sorcier Hit rassuré. Mais ses filles vinrent à leur tour appeler Blancaflor.

« — Blancaflor, es-tu là ? crièrent leurs voix aiguës.

— Je suis là, mes sœurs, dit la robe enchantée.

— Ouvre ta porte ! »

On ne répondit pas. Les jeunes filles allèrent prendre un gros paquet de clés et réussirent à ouvrir la porte : Blancaflor n'était pas là, mais, sur son lit, la robe magique était étalée.

« — Blancaflor ! Blancaflor ! appelèrent les jeunes filles.

— Je suis là, mes sœurs » dit la robe.

Furieuses d'avoir été jouées, les filles du sorcier coururent dire à leur père que Blancaflor était partie avec don Luis.

« — Que l'on selle mon cheval blanc ! rugit le sorcier ; j'aurai vite rattrapé ces deux misérables. »

Par les champs incultes et les bois d'oliviers, don Luis et Blancaflor, montés sur leur cheval, fuyaient éperdument. La jeune fille inquiète, tournait souvent la tête. Bientôt elle aperçut au loin un nuage de poussière.

« — Voici mon père, dit-elle. Vite, don Luis, plus vite encore ! »

Mais le cheval ne pouvait accélérer son allure, tandis que le cheval blanc du sorcier faisait des bonds énormes. Lorsque ce dernier fut à quelques pas des fugitifs, Blancaflor prit le peigne qui attachait ses cheveux et le jeta derrière elle :

« — Sois montagne ! » dit-elle.

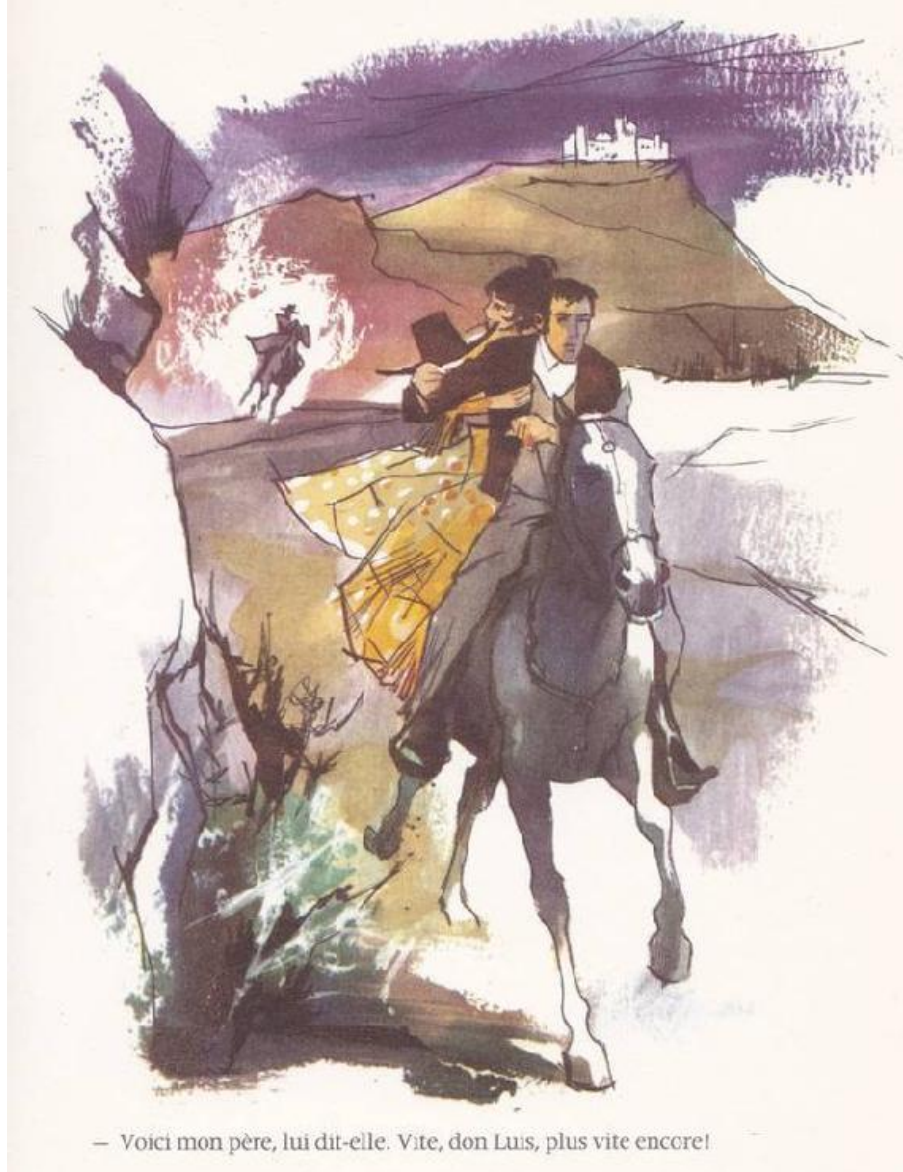
Le peigne devint à l'instant une montagne si haute qu'elle cachait le soleil.

Don Luis, plein d'espérance à ce prodige, laissa un instant reposer son cheval essoufflé. Mais Blancaflor veillait :

« — Hâtons-nous, voici mon père, je l'entends ! » lui dit-elle.

Le Marquis du Soleil avait franchi la montagne ; son cheval blanc gagnait du terrain. La jeune fille jeta son voile gris derrière elle en disant :

« — Deviens nuage et cache-nous ! »



— Voici mon père, lui dit-elle. Vite, don Luis, plus vite encore!

Aussitôt un épais nuage déroba les jeunes gens à la vue du sorcier, mais bientôt le vent dispersa le nuage et la poursuite continua. La rivière était loin encore. En traversant un bois, le cheval noir buta et tomba. Don Luis et Blancaflor avaient sauté à terre, mais quand ils eurent relevé le cheval, celui-ci tremblait si fort sur ses jambes qu'il ne pouvait courir.

La jeune fille murmura quelques paroles ; aussitôt le cheval devint un noyer et les deux fugitifs, deux noix dans leur coque verte, il était temps, car à ce moment le sorcier passait au grand galop devant l'arbre ; un instant plus tard il revenait sur ses pas, car il avait perdu la trace des fugitifs. Ceux-ci, dès qu'ils le virent assez loin, reprirent leur forme première et repartirent au trot du cheval quelque peu ragaillardi. Ils touchaient presque à la rivière quand ils entendirent à nouveau le galop formidable du cheval blanc, mais si près d'eux que la jeune fille, surprise, n'eut pas le temps de recourir à ses enchantements. Épouvantée, elle se vit perdue ainsi que son fiancé, et elle pleura. Alors, ses larmes devinrent une rivière qui grandit, grandit et s'étendit entre elle et le sorcier ; celui-ci, lancé d'un élan formidable, s'y serait noyé si le cheval blanc ne se fut brusquement cabré et rejeté en arrière.

« — Tu m'échappes, maudite ! criait le sorcier à sa fille, mais le pouvoir que je t'avais donné te sera désormais inutile ; tu ne seras plus qu'une femme comme les autres, et ton fiancé t'oubliera à la première personne qu'il embrassera.

« — Don Luis, don Luis, dit Blancaflor, j'abandonne pour vous suivre mon père et mes sœurs et le château où je vivais heureuse, et la toute-puissance de mes enchantements. M'oubliez-vous, ainsi que le prédit mon père ? »

Don Luis, pour toute réponse, lui donna un baiser.



Lorsqu'ils furent arrivés à deux heures de la ville, leur pauvre cheval noir s'arrêta, incapable de les porter plus loin. Don Luis conduisit la jeune fille auprès d'un petit bois d'oliviers et lui dit de se reposer là, tandis qu'il irait chercher une autre monture à Cordoue : quatre heures d'attente seraient vite passées.

Il prit l'animal fatigué par la bride et l'éloigna le plus rapidement qu'il put. Deux heures après, il était à Cordoue et se dirigeait vers une hôtellerie où il savait trouver des chevaux pour remplacer le sien.

Une vieille femme qui le regardait passer s'élança vers lui :

« — Sainte Vierge, c'est don Luis, c'est don Luis ! »

Elle se jeta au cou du jeune homme, qu'elle embrassa sur les deux joues. Don Luis reconnut avec plaisir la vieille servante qui l'avait

élevé ; il l'embrassa à son tour.

« — Te voilà donc enfin, disait-elle Ici, chacun te croyait mort depuis si longtemps que tu es parti. Mais moi je savais bien que je te reverrais, car j'avais chargé San Antonio de te retrouver : lui en ai-je assez brûlé, des cierges ! Mais San Antonio est un honnête saint, il ne trompe jamais son monde ; avant-hier déjà il m'a retrouvé ma chèvre qui s'était sauvée, la sorcière ; aujourd'hui, c'est toi qu'il me ramène. Où étais-tu ? où vas-tu avec ce cheval à moitié mort ?

« — Où je vais ? dit le jeune homme, étourdi par ce bavardage, ma foi, je n'en sais rien !

« — C'est bon, c'est bon, cachottier ; tu vas peut-être aussi me dire que tu ne sais pas d'où tu viens ?

« — D'où je viens ?... c'est vrai..., je n'en sais rien non plus !

— Bien ! bien ! tu es plus malicieux encore que ma chèvre, dit la vieille en riant, mais je suis trop contente de te voir pour t'en garder rancune ! »

Don Luis s'en fut promener par la ville ; il retrouva ses anciens amis, apprit qu'il avait hérité d'un parent fort riche et s'occupa de se réinstaller tranquillement ; la malédiction du sorcier était accomplie, don Luis avait oublié Blancaflor.



Don Luis était de retour depuis un an déjà, lorsqu'il trouva dans un coin de l'écurie un petit paquet qu'il se souvint d'avoir jeté là, le jour où il était rentré à Cordoue sur son pauvre cheval fatigué.

Don Luis défit le paquet : il vit se déplier et se gonfler à l'air un merveilleux tissu de plumes blanches, léger et doux comme un plumage d'oiseau.

« — Où ai-je vu ce manteau ? » dit-il en le tournant et le retournant entre ses mains.

Tout à coup, il se souvint et se mit à crier comme un fou :

« — Les oiseaux !... le sorcier ! Blancaflor ! mon âme !... mille millions de malédictions, je l'ai oubliée à deux heures d'ici !... »

La vieille servante était accourue :

« — Va-t'en, lui dit don Luis, va-t'en, maudite ! Tout ce qui arrive est de ta faute ! »

Il sortit en courant tandis que la vieille, effarée et gémissante, racontait à ses voisines que son maître avait perdu la raison.

Don Luis revint le soir, et comme il était plus calme, la vieille et lui s'expliquèrent : il lui raconta toute son aventure, dont il avait à présent retrouvé le souvenir !

« — Ce n'est que cela ! dit-elle. Sois donc tranquille : une jolie fille se retrouve toujours, et je te parie bien qu'elle ne te gardera pas

rancune d'avoir embrassé une vieille femme comme moi ! Donne-moi deux réaux : je vais mettre un beau cierge à San Antonio ; mais comme il faut aussi aider le ciel parfois, cours au Vieil Alcazar ; cherche la ruelle des Anges, et dans la ruelle des Anges, la maison de la mère Mariposa. Là, habite depuis quelques mois une espèce de gitane plus maligne que tous les saints ensemble. Elle est venue depuis peu à Cordoue, mais elle a déjà fait trente-six miracles ; interroge-la, elle pourrait peut-être t'aider ! »

Don Luis haussa les épaules, mais il partit.

Parmi les ruelles étroites qui bordaient le vieux palais, il découvrit enfin ce qu'il cherchait : une petite maison misérable, mais bien blanchie à la chaux et qui avait sur son unique fenêtre deux pots d'œillets pourpres.

Don Luis entra dans la maison obscure et ne vit rien tout d'abord.

« — Que cherches-tu ? lui dit une voix.

— Celle que j'ai perdue !

— Tiens-tu beaucoup à la revoir ?

— Je donnerais ma vie pour elle !

— Alors, pourquoi l'as-tu abandonnée ?

— Parce que la malédiction de son père était sur nous ! »

Les yeux de don Luis s'accoutumant peu à peu à l'obscurité regardaient la gitane et la gitane n'était autre que Blancaflor. Parmi les pleurs et les rires, elle lui raconta comment elle était venue à la ville quand elle s'était vue abandonnée, et comment elle attendait, sans presque le croire possible, le retour de son fiancé.

Don Luis ramena Blancaflor à sa maison où la vieille servante les reçut avec des cris de joie :

« — Je savais bien que San Antonio me récompenserait de mon beau cierge », disait-elle.

Don Luis épousa la fille du Marquis du Soleil. La jeune femme ne regretta jamais sa vie d'autrefois ; et son manteau de plumes blanches servit à couvrir le berceau de son premier-né.



L'oiseau de vérité

(Conte andalou)



ROIS jeunes filles causaient un soir dans le *patio* d'une pauvre maison ; elles étaient belles toutes les trois.

— Je voudrais, disait l'aînée, épouser le cuisinier du roi ! Comme je serais heureuse ! Je mangerais à satiété toutes sortes de plats accommodés aux sauces les plus diverses, et je deviendrais grasse et blanche, ainsi qu'il convient à l'épouse d'un si grand personnage !

— Tu n'es qu'une gourmande, disait la deuxième. Pour moi, je préférerais le pâtissier du roi ; il me confectionnerait les plus délicates friandises, des tartes à la cannelle et aux amandes, des fruits confits au sucre candi et ces merveilleux sorbets qui brûlent la langue tant ils sont glacés. Je ne serais pas égoïste et je vous inviterais parfois si mon mari me le permettait, à vous régaler de toutes ces bonnes choses. Et toi qui ne dis rien, petite, sais-tu qui tu choisirais ?

— Oui, répondit la plus jeune des trois sœurs, mais je ne veux pas vous le dire ! »

Les deux aînées la taquinèrent si bien qu'elle fut obligée de parler :

« — Je voudrais, dit-elle, épouser le roi ! Je l'aimerais sans lui demander autre chose que de me laisser vivre auprès de lui. Je lui donnerais un fils brave comme lui et une fille belle comme le jour, afin que plus tard, si je n'étais plus là pour l'aimer, la vue de ces enfants réjouisse son cœur et ses yeux et lui rappelle mon amour !

— Voyez-vous cette orgueilleuse !

— Voyez-vous cette sotte ! » dirent les deux sœurs en se moquant d'elle.

Or, le roi se promenait ce soir-là par la ville ; il entendit à travers la grille les souhaits des trois sœurs et le lendemain il les fit appeler devant lui.

— Je sais, leur dit-il, que vous êtes orphelines, et je voudrais vous aider à vous marier selon vos goûts. Laquelle de vous a souhaité d'épouser mon cuisinier ?

— C'est moi, répondit l'aînée.

— Et mon pâtissier.

— C'est moi, répondit la seconde.

— S'il en est ainsi, votre mariage aura lieu dans quinze jours et chacune de vous recevra dix mille réaux de dot. »

Les deux sœurs, au comble de la joie, remercièrent le souverain et se préparèrent à se retirer lorsque le roi s'adressa à la troisième, qui était aussi la plus jolie :

« — Veux-tu me répéter ce que tu as dit hier soir, afin que je réalise également ton désir ? »

La jeune fille rougit de confusion ; elle crut que le roi se moquait d'elle, et des larmes lui vinrent aux yeux.

« — N'as-tu pas dit : je voudrais épouser le roi ? »

Elle baissa la tête, tandis que ses sœurs riaient de son embarras. Mais le roi vint à elle, la prit par la main et dit aux seigneurs de la cour :

« — Voici ma fiancée. »

Et les trois mariages eurent lieu le même jour ; mais les deux aînées, jalouses de leur cadette, méprisaient maintenant ce qu'elles avaient autrefois si ardemment souhaité.

La petite reine se fit adorer de ses sujets pour sa bonté et de son mari pour sa douceur et sa grâce. Au bout d'un an, le roi fut obligé de partir à la guerre, et quelques jours après son départ, la reine mettait au monde deux enfants jumeaux, un garçon et une fille. Ils étaient si beaux que la femme du pâtissier et celle du cuisinier, qui n'avaient pas encore d'enfants, devinrent enragées de jalousie ; elles profitèrent d'un instant où elles se trouvèrent seules près de la reine endormie, pour emporter les deux enfants à l'insu de tout le monde, et, après les avoir mis dans une petite corbeille, elles les jetèrent dans la rivière. Elles envoyèrent ensuite un message au roi pour lui faire savoir que la reine, après avoir mis au monde un garçon et une fille, les avait fait disparaître.

Le roi revint au palais et questionna les serviteurs ; ceux-ci affirmèrent que deux enfants étaient nés, mais qu'ils avaient disparu sans que l'on sût comment. Nul ne soupçonna les deux sœurs, et la pauvre reine, interrogée à son tour, ne sut que pleurer pour se défendre.

Le roi la crut coupable, mais il ne put se résoudre à la faire périr ; il

la fit enfermer dans un appartement secret en jurant qu'il ne la reverrait de sa vie.

Cependant la petite corbeille avait flotté au fil de l'eau ; le courant la déposa au pied d'une terrasse, dans des jardins *qui* étaient ceux d'un vieux marchand fort riche. Le vieillard vit la corbeille, la prit, l'ouvrit et fut émerveillé de la beauté parfaite des deux enfants. Il les porta aussitôt à sa femme :

« — Vois, lui dit-il, ce que le sort nous envoie. Prends soin de ces enfants ; ils seront la consolation de notre vieillesse ».

La femme du marchand les prit et comme c'était précisément le jour de la Saint-Jean, elle les baptisa Juanillo et Juanilla. Elle s'attacha tendrement à eux et les aima comme s'ils eussent été les siens ; ils grandirent librement dans le calme de la riche demeure et chaque année ajoutait à leur beauté quelque grâce nouvelle.

Au bout de quinze ans, leur mère adoptive mourut, et le vieux marchand, qui sentait aussi sa fin prochaine, leur apprit de quelle manière ils avaient été recueillis :

« — Promettez-moi, leur dit-il, de vivre dans cette maison où vous avez grandi, sans jamais vous séparer l'un de l'autre. Je vous laisse toutes mes richesses, puissent-elles vous aider à vivre heureux. Quand vous serez plus âgés, essayez de savoir qui lurent vos parents et, si vous les retrouvez, soyez pour eux les enfants affectueux et pleins de respect que vous avez été pour nous. Adieu, mes chers enfants ; soyez bénis pour la joie que vous nous avez donnée ! »

Quelques heures plus tard, le vieillard mourait à son tour.



Durant une année les enfants ne sortirent pas de leur demeure, mais à la fin Juanilla voulut que son frère, qui aimait beaucoup la chasse, y retournât comme autrefois. Juanillo qui n'entendait pas se séparer de sa sœur, l'emmena donc avec lui, et ce fut ainsi que leur tante, la femme du pâtissier, les aperçut un jour sur le chemin.

Aussitôt elle courut chez sa sœur, la femme du cuisinier, et lui dit :

« — J'ai rencontré deux enfants qui ressemblent étrangement à notre sœur la reine ; peut-être nos neveux ont-ils été recueillis et sauvés ! Nous sommes perdues ! »

Les deux femmes résolurent de se confier à une vieille sorcière et de la charger de faire périr les enfants.

Juanilla avait persuadé à son frère qu'elle pouvait sans danger rester seule à la maison.

Un matin, que Juanillo était parti, son faucon sur le poing, une vieille femme demanda à voir la jeune fille :

« — Dieu ! quelle enfant charmante ! s'écria la vieille, lorsqu'elle fut

en sa présence. Je viens, chère petite, m'assurer que tu te portes bien, car ta mère adoptive était mon amie et m'a recommandé de venir te voir. Où est ton frère ?

— Il est à la chasse !

— Cette maison est plus belle encore qu'autrefois !

— Voulez-vous la revoir ? Entrez, madame, dit la confiante Juanilla. »

La vieille ne demandait pas autre chose ; elle admira les colonnes de marbre, les fleurs et la fontaine de la cour :

« — Ce *patio* est magnifique, dit-elle, mais il y manque une chose qui le rendrait encore mille fois plus beau !

— Quelle chose ? demanda la jeune fille qui avait cru jusque-là que rien ne lui manquait.

— C'est l'eau d'argent !

— Où trouve-t-on cette eau ?

— Sur la Montagne des Merveilles, à la Fontaine d'argent. Il suffirait d'en verser quelques gouttes dans ce bassin pour que toute l'eau devînt étincelante comme argent fluide ! Demande à ton frère d'aller t'en chercher ! »

La vieille partit. Juanilla attendit avec impatience le retour de son frère et, dès qu'il fut rentré, elle le supplia d'aller à la Montagne des Merveilles.

« — Qu'avons-nous besoin de cette eau ? répondit le jeune homme. Notre maison est très belle !

— Il y manque l'eau d'argent !

— Quelle sottise ! j'ai promis de ne pas te quitter ; je ne te laisserai pas seule ici pour aller courir les aventures !

— Je voudrais l'eau d'argent ! » répondit la jeune fille qui se mit à pleurer.

Son frère ne voulut pas la chagriner ; il promit de partir.

Il prit une petite cruche, monta sur son meilleur cheval et se mit en route pour la Montagne des Merveilles. Quand il fut arrivé au pied de cette montagne, il vit un ermite à cheveux blancs assis sous un arbre.

— Qui t'aime assez peu, mon enfant, pour t'envoyer ici ? lui dit l'ermite.

— C'est ma sœur qui m'envoie, et pourtant elle m'aime beaucoup ! Mais une vieille femme, que Dieu maudisse, lui a dit que l'eau d'argent manquait à notre fontaine, et ma sœur a désiré l'eau d'argent !

— Puisque ce n'est pas la cupidité qui te pousse, je t'aiderai, mon fils. Sache bien, cependant, que ceux qui sont allés à la montagne n'en sont jamais revenus !

— Vos conseils, mon père, me rendront peut-être plus heureux que ceux-là !

— Soit : gravis cette pente ; à mi-chemin tu rencontreras un lion caché parmi les roches : c'est le gardien de la fontaine. S'il a les yeux fermés, arrête-toi, car il te guette ; s'il a les yeux ouverts, passe hardiment, car il dort ; puise rapidement l'eau que tu désires et reviens vite, avant que le lion ne se réveille, car il a le sommeil léger ! »

Juanillo remercia l'ermite et s'engagea dans la montagne. Bientôt il aperçut, parmi des roches vertes et transparentes comme l'émeraude, une fontaine étincelante. Au bord de l'eau, un lion, qui avait les yeux ouverts, était accroupi. Le jeune homme passa si légèrement devant la bête endormie qu'elle ne s'éveilla pas ; il remplit sa cruche et s'enfuit en courant.

Juanilla, qui le vit venir avec l'eau tant convoitée, l'embrassa et se mit à danser de joie :

« — Que tu es bon et que je t'aime ! dit-elle. Vite, Juanillo, verse l'eau dans le bassin ! »

Aussitôt la fontaine devint toute argentée, scintillante et si belle qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer.

Le jour suivant, la vieille revint et dit :

« — Bonjour, petite. Comment vas-tu ?

— Très bien, mais venez admirer ce que Juanillo m'a rapporté hier ! »

À la vue de l'eau d'argent, la vieille devint toute jaune de dépit, car elle avait espéré que le jeune homme n'échapperait pas au lion. Elle admira cependant la belle fontaine et dit :

« — Sais-tu, ma fille, qu'il te manque autre chose encore ! C'est le chêne aux feuilles d'or. Il suffirait que ton frère t'en rapporte une petite branche ; tu la planterais dans le patio et tout aussitôt croîtrait un arbre dont chaque feuille chanterait une chanson ; personne au monde ne possède encore un arbre aussi merveilleux.

— J'enverrai Juanillo cueillir la petite branche, bonne mère, et vous pourrez dans quelques jours, vous réjouir avec nous ! »

La jeune fille désira si vivement le chêne d'or qu'elle ne trouva plus aucun plaisir à regarder la fontaine d'argent ; mais son frère refusa d'abord d'aller chercher la branche magique.

« — Je ne veux pas risquer une seconde fois pareille aventure, dit-il. Notre maison est très belle...

— Il y manque l'arbre d'or ! »

Et la jeune fille se mit à pleurer, si bien que son frère, cédant encore une fois, fit seller son cheval et partit.

Il passa de nouveau près du vieil ermite qui lui demanda où il allait.

« — Je vais cueillir pour ma sœur une branche de chêne aux feuilles d'or !

— Prends garde, il ne faut pas être trop avide ; ne pouvais-tu lui

refuser ce caprice ?

— Elle a pleuré, mon père, alors je suis parti !

— Puisque ce n'est pas la cupidité, mais la tendresse qui te fait agir, je veux t'aider, mon enfant. Quand tu seras arrivé devant le chêne aux feuilles d'or, tu verras un serpent énorme. Arrête-toi et observe-le bien : s'il a la tête cachée, c'est qu'il te guette ; s'il a la tête dressée et les yeux grands ouverts regardant le soleil, c'est qu'il dort. Cueille la branche sans descendre de ton cheval et sauve-toi ! »

Le jeune homme remercia l'ermite et partit dans la montagne. Il passa devant la fontaine d'argent et vit un peu plus loin un arbre immense dont l'ombre aurait couvert toute une ville. Ses milliers de feuilles, agitées par un vent invisible, faisaient une harmonieuse musique, et près de lui, un serpent monstrueux, dressé sur ses anneaux, regardait fixement le soleil. Il ne bougea pas lorsque le jeune garçon passa devant lui. Juanillo cassa une branche de l'arbre d'or et s'enfuit.

La jeune fille accueillit son frère avec transport ; elle planta la branche, et aussitôt un arbre magnifique, aux feuilles dorées et chantantes, étendit son ombre sur le *patio*.

« — Que je suis heureuse, dit Juanilla en remerciant son frère ; à présent, vois-tu, je ne désire plus rien, nous ne nous quitterons jamais ! »

Quand la vieille revint, elle faillit étouffer de rage.

« — Certes, cet arbre est beau, dit-elle, mais il faudrait voir voler dans ses branches l'Oiseau de Vérité. Il est blanc et lumineux comme la neige sous le soleil d'été ; il connaît toutes choses et celui qui le possède est sûr d'être heureux toute sa vie !

— Où trouverait-on ce bel oiseau ? demanda aussitôt la fillette.

— Il est à la Montagne des Merveilles ; ton frère saura bien te le rapporter ! »

Et la vieille partit en se frottant les mains. « Nous verrons bien si tu reviens, cette fois ! » disait-elle tout bas.

La jeune fille raconta à son frère ce qu'elle savait de l'oiseau merveilleux, et le supplia de retourner à la Montagne.

« — Je n'irai pas ! dit-il. Tes caprices à la fin nous coûteront cher. Sais-tu que c'est par miracle et grâce à la rencontre de l'ermite que j'ai pu échapper au lion et au serpent ? Cette fois, que vais-je trouver là ? N'es-tu pas heureuse ici avec l'eau d'argent et l'arbre d'or ?

— J'étais heureuse, mais je ne le suis plus maintenant puisque mon cœur désire une chose que tu ne veux pas me donner. Je t'en prie, va chercher l'oiseau. Je te promets que je ne te demanderai plus jamais rien ensuite !

— Je partirai pour te contenter, mais je fais une folie. Prends ce miroir, regarde-le chaque matin ; s'il se ternit, c'est que je serai en

danger ; alors, petite sœur, prie pour moi, car tu ne me reverras plus jamais. »

La jeune fille pleura, mais son désir était plus fort que sa tendresse ; elle laissa partir son frère.



Le vieil ermite était assis au pied de la montagne.

« — Mon fils ! mon fils, prends garde ! que viens-tu chercher encore et pourquoi veux-tu une fois de plus tenter la fortune ?

« — Ma sœur désire l'Oiseau de Vérité ; j'ai promis de le lui rapporter ; c'est la dernière fois que vous me revoyez. Aidez-moi encore pour l'amour d'elle !

— Si tu exposes ta vie par amour, je t'aiderai, mais sache bien que de tous ceux que j'ai vus passer ici en quête de l'Oiseau, aucun n'est revenu. Va donc à la montagne, tu verras la fontaine et l'arbre d'or et plus loin tu entreras dans un grand jardin. Mille oiseaux chanteront autour de toi, n'en prends aucun, mais va jusqu'au centre du jardin. Là se trouve une sorte de clairière toute semée de grosses pierres. Arrête-toi et regarde : un bel oiseau blanc comme neige viendra se poser sur une pierre ronde ; il agitera ses plumes, chantera et finalement mettra sa tête sous son aile. Ne le touche pas avant qu'il soit bien endormi, car si par malheur il t'échappait, tu serais changé en pierre, comme tous ceux qui sont déjà venus ! »

Le jeune homme prit congé de l'ermite, gravit la montagne, passa près de la fontaine et près de l'arbre d'or, et pénétra dans un grand jardin peuplé de toutes espèces d'oiseaux. Il trouva la clairière encombrée de gros cailloux, et il attendit.

Un oiseau blanc comme neige vint se poser tout près de lui sur une pierre ronde ; il agita les ailes et se mit à chanter :

« — Je suis l'Oiseau de Vérité ; qui me prendra ? qui me prendra ? Si nul ne veut de moi, qu'on me laisse ! qu'on me laisse ! »

L'oiseau tourna plusieurs fois sur lui-même, cacha sa tête sous son aile et se tut. Juanillo, impatient de le saisir, n'attendit pas qu'il fut endormi ; il étendit la main : l'oiseau s'envola et Juanillo ne fut plus qu'une pierre parmi les autres pierres.

Cependant Juanilla, qui regardait chaque matin le miroir que son frère lui avait donné, le vit un jour tout obscurci de brume. Elle l'essuya, le frotta : le miroir resta opaque, et la jeune fille, qui s'accusait maintenant d'avoir ; pour un caprice, exposé la vie de son frère, se mit à pleurer amèrement.

La vieille, qui survint, la trouva en larmes, et se réjouit intérieurement.

« — Écoute, ma fille, lui dit-elle, si tu es inquiète de ton frère, le

plus simple est d'aller le chercher ! »

Juanilla fit seller son cheval et partit, suivant la route qu'avait suivie son frère. Au pied de la montagne, elle rencontra le vieil ermite :

« — Qui t'aime assez peu, mon enfant, pour t'envoyer ici ?

— Nul ne m'envoie, je viens chercher mon frère. Ne l'avez-vous pas vu passer ? Deux fois déjà il est allé à la montagne ; cette fois-ci, il n'est pas revenu !

— Ne veux-tu pas surprendre l'Oiseau de Vérité ? demanda Termite.

— Que m'importe l'Oiseau ! Mon frère seul m'est cher ! Vous qui l'avez aidé, conseillez-moi, mon père !

— Je t'aiderai, ma fille, puisque c'est l'amour et non la cupidité qui te guide. Mais tu peux, toi aussi, périr !

— Je n'ai pas peur !

— Sache donc que tu rencontreras le lion et le serpent qui se jetteront sur toi pour t'effrayer. Passe hardiment et va jusqu'au jardin des oiseaux : c'est là qu'est ton frère, mais tu ne le verras que si tu réussis à prendre l'Oiseau de Vérité ; lui seul peut te dire ce que tu dois faire. »

L'ermite expliqua longuement à Juanilla comment elle pourrait s'emparer de l'oiseau. Elle le remercia de tout son cœur et partit. Le lion lui barra le chemin, le serpent se jeta sur son cheval, mais elle ne fut pas effrayée et parvint à la clairière où elle attendit.

L'oiseau vint se poser sur une pierre ronde, agita les ailes et se mit à chanter :

*Je suis l'Oiseau de Vérité,
Qui me prendra ? qui me prendra ?
Si nul ne veut de moi,
Qu'on me laisse ! qu'on me laisse !*

Il tourna plusieurs fois sur lui-même et finalement cacha sa tête sous son aile.

Bien que son cœur tremblât d'impatience, Juanilla attendit un moment avant de saisir l'Oiseau. Quand elle le vit bien immobile, elle étendit les deux mains : l'Oiseau était pris.

« — Oiseau de Vérité, dis-moi où est mon frère ?

— Il est parmi les pierres grises que tu vois dans cette clairière.

— Comment lui rendre la vie ?

— En jetant sur lui quelques gouttes d'eau puisées à la fontaine d'argent !

— Veux-tu m'aider, Oiseau de sagesse ?

— Tu es ma maîtresse et je t'obéirai. Allons d'abord à la fontaine ! »

Lorsque le lion vit la jeune fille s'avancer avec l'oiseau sur le poing, il se coucha à ses pieds. Juanilla remplit d'eau une cruche de cristal qu'elle trouva près du rocher d'émeraude, et revint au jardin pour arroser les pierres. À mesure que l'eau d'argent tombait sur les cailloux, ceux-ci devenaient des hommes. Déjà la jeune fille se désespérait de voir jamais apparaître Juanillo, lorsque, ayant jeté l'eau sur la dernière pierre, elle le vit soudain se dresser. Les deux enfants s'embrassèrent tendrement, tandis que les cavaliers ressuscités rendaient grâce à la jeune fille. Bientôt, tous ensemble descendirent la montagne, sans plus songer à cueillir les rameaux d'or ou à puiser l'eau d'argent ! Mais Juanillo et Juanilla ramenaient avec eux l'Oiseau de Vérité. Dès qu'ils arrivèrent dans leur maison, l'Oiseau alla se percher dans les branches du chêne aux feuilles d'or où il se mit à chanter, tandis que la musique des feuilles et le bruit du jet d'eau d'argent accompagnaient sa voix.

« — Tu possèdes l'eau d'argent, l'arbre d'or, l'Oiseau de Vérité, que vas-tu me demander demain, petite sœur ? dit Juanillo.

— Je te demanderai de ne plus jamais me quitter car je possède maintenant un peu plus de sagesse ! » répondit la jeune fille.

Et la vie reprit, paisible et douce, dans la vieille maison.



La vieille sorcière apprit que les deux enfants qu'elle avait envoyés à la montagne en étaient revenus. Elle voulut s'en assurer, mais à peine eut-elle posé le pied dans le *patio*, que l'Oiseau de Vérité fondit sur elle.

— « Va-t'en d'ici, sorcière, et si dorénavant tu t'avisés de nuire à mes maîtres, je t'arrache les yeux et te sors la cervelle du crâne ! » dit-il en la piquant de coups de bec.

La vieille se sauva en poussant des cris, et sa frayeur fut si grande qu'elle en mourut deux jours plus tard.

L'Oiseau dit aux jeunes gens :

« — Pourquoi ne songez-vous pas à retrouver vos parents ?

— Nous sommes prêts à le faire, répondit Juanillo ; mais comment nous y prendre ?

— Va toi-même au palais ; dis au roi que tu possèdes trois merveilles en ta maison et que tu sollicites la grâce de les lui montrer ».

Juanillo s'en fut au palais, et le roi, touché de sa bonne grâce, lui promit d'aller, le lendemain, visiter sa maison.

Juanilla se montra fort émue de cette nouvelle et dit à l'Oiseau :

« — Que dois-je faire, Oiseau de sagesse, pour recevoir le Roi ?

— Prépare seulement une collation que tu feras servir à l'ombre des feuilles d'or, près de la fontaine d'argent, et vêts-toi comme si tu étais

la fille de celui que tu attends ! »

Quand le roi, le lendemain, descendit de cheval devant la maison des trois merveilles, il fut accueilli par Juanillo, qui lui tint l'étrier, tandis que Juanilla, vêtue de splendides vêtements, lui souhaitait la bienvenue sur le seuil ; le roi, en les voyant si pareils et si beaux, se souvint qu'il aurait pu, lui aussi, avoir des enfants de cet âge et il soupira.

Les jeunes gens le conduisirent dans le *patio* ; tandis qu'il s'émerveillait à regarder jaillir et retomber la pluie miroitante du jet d'eau dans la vasque de marbre, toutes les feuilles d'or agitées par un vent léger se mirent à chanter : « *Sois le bienvenu, ô Roi, sois le bienvenu !* »

Puis les feuilles se turent et ce fut le tour de l'Oiseau.

« *Sois le bienvenu, ô Roi, sois le bienvenu* » chanta sa voix ; et tous les oiseaux d'alentour accourus à ce chant, et les milliers de feuilles reprirent en chœur harmonieux :

« *Sois le bienvenu, ô Roi, sois le bienvenu !* »

— Quel enchantement ! dit le roi, et tout en goûtant à la collation, il se fit raconter l'histoire de ces merveilles :

« — Ceci est incroyable, dit le roi tout songeur.

— Il y a une chose bien plus incroyable encore, dit, du haut de l'arbre, la voix de l'Oiseau.

— Quoi donc ? lui demanda le roi.

— C'est qu'un roi ait pu croire une chose impossible.

— Que veux-tu dire ?

— Ô roi, te souviens-tu des paroles que tu entendis un soir à la porte d'une pauvre maison : « Je voudrais épouser le roi ; je l'aimerais sans lui demander autre chose que de vivre auprès de lui, je lui donnerais un fils brave comme lui, et une fille belle comme le jour !... »

Le roi, à ces souvenirs, cacha sa tête dans ses mains et pleura.

« — Comment as-tu bien pu croire que celle qui parlait ainsi pouvait être coupable d'un crime monstrueux ? La reine était innocente et tes deux enfants sont devant toi. »

Le roi fut transporté de joie à cette nouvelle, et l'Oiseau de Vérité dut lui raconter tout au long l'histoire des deux enfants. Aussitôt le souverain courut au palais pour délivrer la reine ; et lui, Juanillo et Juanilla se jetèrent dans ses bras.

Ce même jour, les deux sœurs de la reine dînaient ensemble ; après avoir absorbé de la venaison, du poisson, du rôti, elles commençaient à goûter au dessert lorsqu'un bel oiseau blanc vint se poser sur la fenêtre :

« — Le roi a retrouvé ses enfants, dit l'oiseau d'une voix terrible, et il vous demande au palais. »

Leur saisissement fut tel que la femme du pâtissier avala tout rond

un énorme beignet qui l'étouffa, tandis que la femme du cuisinier, folle de peur, courut se noyer dans le puits.

L'Oiseau de Vérité ne quitta jamais le roi, la reine et leurs deux enfants, et tous connurent, grâce à lui, de longues années de bonheur.



Une épreuve

(Conte tiré d'une nouvelle du XV^e siècle)



Il y avait une fois dans la ville de Torrejon un homme fort content de son sort ; il s'appelait Anton Gonzalès Gallego ; il avait une gentille femme, de taille moyenne, de caractère égal et qui l'approuvait toujours, bien qu'il fût, à la vérité, légèrement querelleur. Aussi le mari et la femme vivaient-ils toujours en paix.

Un soir qu'Anton Gonzalès revenait des champs où il avait labouré tout le jour, il ne trouva point sa femme à la maison ; elle s'était rendue au bord de la rivière pour y laver du linge. Anton s'assit sur un banc près de la porte et attendit son retour ; mais, comme elle tardait quelque peu, notre paysan se mit à songer ; les coudes sur les genoux, le menton dans sa main, les yeux obstinément fixés sur le bout de ses *alpargatas*(13), il réfléchissait au bonheur de son ménage. « C'est elle, se disait-il à lui-même, c'est ma Teresita qui est la cause du bon accord dans lequel nous vivons tous les deux ; et cela vient sûrement du grand amour qu'elle a pour moi. Que d'occasions ne lui ai-je point données cependant, avec mon caractère querelleur, de se montrer mécontente ! Mais non, elle m'aime tant qu'elle supporte tout avec courage, dans le seul but de me voir satisfait. Hélas ! si je mourais, que ferait-elle, la pauvre ? Je suis sûr qu'elle mourrait à son tour. À quels excès la douleur ne la porterait-elle point ! Quelles paroles plaintives et quels gémissements pitoyables ne sortiraient-ils pas de sa bouche ! » À cette pensée, Anton Gonzalès fut tellement gagné par l'émotion que de grosses larmes tombèrent sur ses mains calleuses.

« Mais, pensa-t-il soudain, pourquoi m'attrister comme je le fais ? Si

par hasard Teresa ne m'aimait pas autant que je le crois, ce serait prendre souci bien inutile. Je veux en avoir le cœur net ; c'est elle-même qui va m'en donner la preuve ; rien qu'en la voyant, j'en aurai l'assurance. » S'étant levé de son banc, Anton rentra dans sa maison, se coucha par terre les bras et les jambes étendus, et si bien qu'on l'eût pris pour un mort. Puis il attendit.

Bientôt, une voix joyeuse se fit entendre qui nasillait une chanson.

Dans la montagne haute, froide et neigeuse,

Je vis venir la gracieuse jeune fille.

Dans la montagne haute, froide et neigeuse...

« Enfin, pensa le faux mort, voici ma femme. »

Et Teresa Gonzalès, portant allègrement sur sa tête une charge de linge mouillé dont le poids aurait fait succomber une mule, fit son entrée dans sa demeure en continuant sa chanson :

Je lui dis : « Señora, voulez-vous un compagnon ? »

Je lui dis : « Señora, voulez-vous un compagnon ? »

Elle me répondit : « Caballero, suivez votre chemin ! »

« — Madré de Dios ! s'écria-t-elle en apercevant le corps de son mari étendu, qu'est-il arrivé à Anton ? Est-il ivre, lui qui ne boit jamais que de l'eau ? Ou bien serait-il mort, comme cela, tout à coup ? Voyons ce qu'il en est ! »

Sans paraître émue, Teresa Gonzalès posa à terre sa charge de linge ; elle se disposait déjà à s'agenouiller auprès de son mari afin de l'examiner de plus près lorsqu'elle se ravisa soudain : « Après tout, dit-elle à mi-voix, avant de nous occuper des morts, pensons d'abord aux vivants : l'air de la rivière et les coups de battoir m'ont donné grand'faim ; mangeons tout de suite, nous pleurerons après ». Et la touchante Teresita décrocha du plafond un morceau de lard fumé qu'elle engloutit avec une bonne livre de pain sans perdre une minute ; six gousses d'ail, une tranche de morue boucanée et trois tomates achevèrent de calmer son appétit ; mais, comme elle avait dévoré tout cela sans boire, Teresa prit une cruche et se dirigea vers la cave.

Or, il advint qu'à ce moment entra dans la maison un voisin qui venait y chercher du feu. Surprise, la jeune femme, abandonnant sa

cruche, se mit à pousser des cris déchirants comme si, à l'instant même, son mari venait de rendre le dernier soupir ; et ce fut une avalanche de pleurs et de lamentations. Au bruit, tout le quartier accourut, hommes, femmes, enfants, tous épouvantés d'une mort aussi soudaine, car vraiment le brave Gallego, étendu, sans souffle, les yeux fermés, avait bien l'allure d'un trépassé. Les voisins cherchaient à consoler de leur mieux la veuve éplorée, mais elle ne voulait rien entendre et continuait à se lamenter, disant : « Ah ! mon mari ! mon cher mari ! mari de mon cœur ! Triste est le jour, triste est l'heure où je perds tout mon bien ! En quelle tristesse vivrai-je désormais ? Car il n'est plus, celui qui était mon soutien ! Je n'ai maintenant plus personne pour me plaindre et me consoler dans mes peines et mes fatigues. Que ferai-je sans toi, infortunée que je suis ? »

À ces mots, le faux mort, estimant qu'il en avait assez entendu, entr'ouvrit les yeux :

« — Ah ! épouse de mes entrailles ! s'écria-t-il, qu'avez-vous fait ? Vous avez attendu, pour vous lamenter, d'avoir bien mangé, et vous seriez même allée boire à la cave si notre voisin n'était survenu ! »

Tous ceux que la triste nouvelle avait rassemblés éclatèrent de rire ; et ils rirent encore de meilleur cœur lorsque celui qu'ils avaient cru mort leur eut conté le but de sa plaisanterie et comment il avait réussi à éprouver l'amour de sa femme.



Le perroquet

(Conte tiré d'une nouvelle du XVI^e siècle)



Il y avait une fois à Madrid un mari trop curieux qui brûlait de savoir ce que faisait sa femme lorsqu'il s'absentait du logis. Il avait bien essayé de questionner la servante, mais celle-ci, soit par malice, soit par sottise, lui répondait tout de travers.

Il voyageait souvent, étant marchand de laines, et toujours sa femme se plaignait qu'en son absence, et bien qu'elle travaillât de toutes ses forces pour se distraire, elle se consumait de tristesse et d'ennui. « Ah ! mon cher mari ! lui disait-elle tendrement, quand vous partez, c'est pour moi comme si le soleil disparaissait de notre monde ! »

Un jour, étant à Barcelone, le marchand rencontra un homme qui tenait sur le poing un magnifique perroquet blanc :

« — Qui veut acheter le prince, le roi, l'empereur des perroquets ! Je le vends dix douros et je me ruine ! Il parle ! il chante ! il pleure ! il voit tout ! sait tout ! dit tout ! Qui veut acheter le roi des perroquets ! »

Le Madrilène s'arrêta et dit à l'homme :

« — Est-ce que ton oiseau saurait vraiment raconter ce qu'il aurait vu ?

— S'il le saurait, Monsieur, écoutez plutôt ! Voyons, Papagayo, dis-nous ce que tu as vu depuis hier soir ! »

L'animal ferma un instant ses paupières grises sur ses petits yeux ronds, et parla :

« — Tu es rentré tard, en faisant beaucoup de bruit et tu m'as réveillé. Tu as allumé la chandelle et j'ai vu que tu marchais de

travers, en jurant, comme tous les soirs où tu es ivre...

— Ne faites pas attention, Monsieur, je m'étais, en effet, un peu divertie avec les camarades. Continue !

— Tu t'es couché tout habillé, tu as dormi et ce matin en t'éveillant tu m'as regardé et tu as dit : « Est-ce aujourd'hui que je rencontrerai l'imbécile à qui je pourrais vendre bien cher mon vieux perroquet ?... »

— Seigneur, excusez-moi, je n'ai pas dit tout à fait « imbécile », je voulais dire « étranger » ou « riche ».

— C'est bien, dit le marchand de laines très satisfait ; cet oiseau me convient, ce sera moi l'imbécile, car je te l'achète ! »

Il compta dix douros dans la main de l'homme et emporta le perroquet.

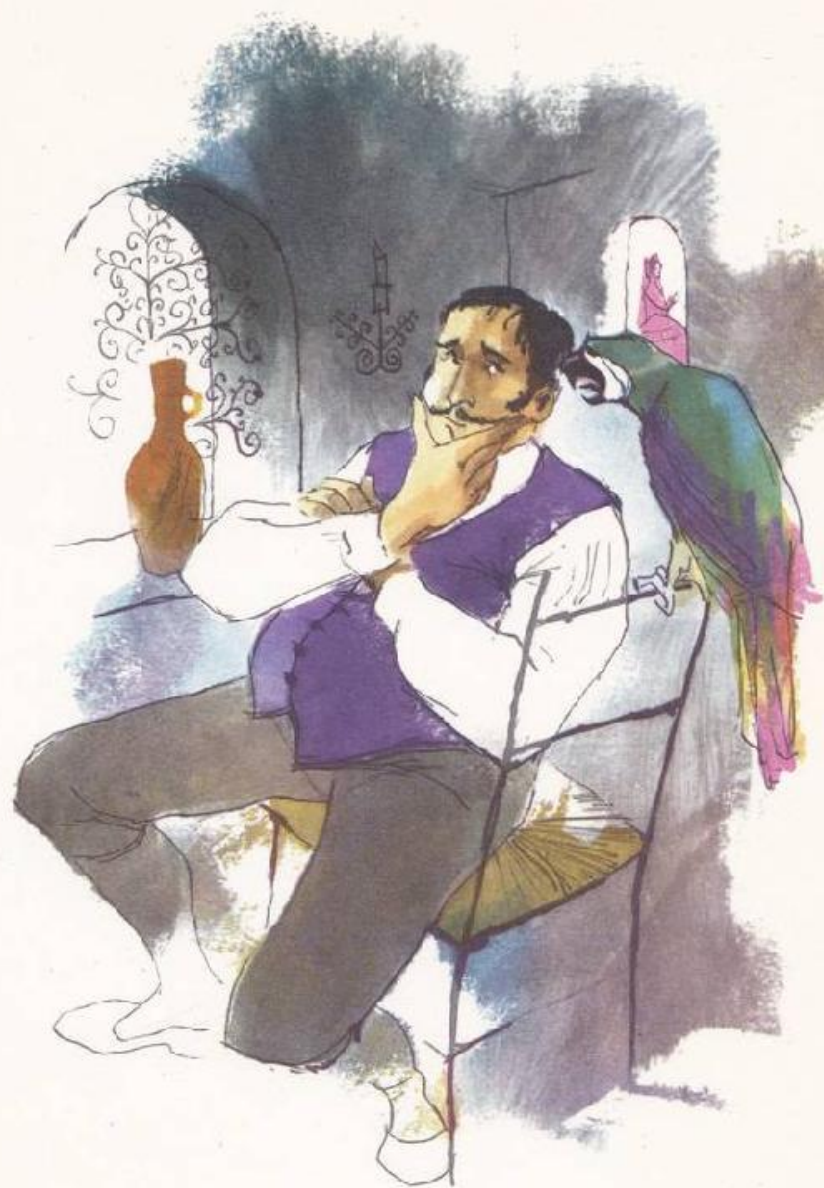
Il eut tout le temps, en route, de faire connaissance avec lui et s'applaudit bientôt d'avoir trouvé pareil trésor. Dès qu'il avait un moment de loisir ou de solitude, le marchand disait à l'oiseau : « Raconte ! » et l'oiseau rapportait fidèlement ce qu'il avait entendu et vu : le remue-ménage de l'hôtellerie les soirs d'arrivée et les matins de départ, les jurons des muletiers, les réclamations et les cris des voyageurs. Il imitait l'appel traînant des vendeurs d'eau et de lait de chèvre, les prières des mendiants rencontrés le long du chemin et, si son maître lui demandait : « Qu'ai-je fait cette nuit ? » il se mettait à ronfler de façon tellement sonore que le brave homme en riait aux larmes.

Lorsqu'ils arrivèrent aux portes de Madrid, l'homme dit à l'oiseau : « Écoute-moi bien, Papagayo, je vais t'installer dans ma maison ; tu ouvriras bien grands tes yeux et tes oreilles et chaque soir tu me raconteras ce que l'on aura fait chez moi dans la journée. »

Le perroquet promit d'obéir fidèlement.

Leur entrée au logis fut saluée par des cris de joie et des exclamations sans nombre. Le marchand offrit l'oiseau à sa femme et fut remercié avec enthousiasme ; puis, comme il était travaillé de curiosité, sans prendre même le temps de se reposer du voyage, il prétexta des affaires urgentes qui devaient l'occuper jusqu'au soir et il sortit.

Or, la femme du marchand était un peu paresseuse, assez gourmande et très coquette, mais elle était fort habile à se faire valoir auprès de son mari : à l'entendre, l'on n'eût pas trouvé dans tout Madrid femme plus travailleuse, plus économe et plus modeste ; le mari pensait bien que l'expérience qu'il tentait confirmerait la bonne opinion qu'elle lui avait donnée sur elle-même.



— Tu es sûr de cela, Papagayo?

Lorsqu'il revint le soir, il prit l'oiseau à part et lui dit :

« — Hé bien ! Papagayo, que s'est-il passé après mon départ ?

— Hé bien ! seigneur, dès que tu as eu fermé la porte, *Elle* a dit : « Bon voyage ! et puisses-tu te casser le nez ! » et *Elle* a appelé « Luisa ! Luisa ! fais-moi bien vite une grande tasse de chocolat à la cannelle, et sers-la-moi avec beaucoup de biscuits ! » *Elle* a tout mangé et ne m'a pas même offert les miettes !

— Tu n'avais pas encore faim, je suppose ?

— Non, mais cette attention m'eût fait plaisir ; tu ne m'oubliais jamais, toi !

— Continue, Papagayo !

— *Elle* a ensuite ouvert la fenêtre de la cour et a crié d'une voix perçante : « Enriquita ! Enriquita ! » et peu de temps après une jeune femme est entrée chez nous, et *Elle* lui a dit : « Crois-tu, ma chère, que mon imbécile de mari vient de rentrer de voyage ! Je ne pourrai pas aller ce soir au théâtre avec toi ; il est si ladre qu'il ne veut pas m'y mener ! Il vient de Barcelone, et n'a rien trouvé d'autre à me rapporter que cette affreuse bête ! »

« L'affreuse bête, c'était moi. Alors elles m'ont regardé en tous sens et agacé de mille manières ; elles ont trouvé à redire à ma langue, parce qu'elle est noire, et à mes yeux parce qu'ils sont ronds. « Il est affreux, a conclu Enriquita. — Il est encore moins laid que le vieux singe qui me l'a rapporté ! » *a-t-Elle* dit. Le vieux singe, c'est toi.

— Pas de réflexions ; raconte la suite.

— Alors elles sont sorties toutes les deux et elles ont rapporté une quantité de bonnes choses à manger que Luisa leur a servies. Comme elles finissaient leur café, une vieille femme est arrivée et a dit : « Je vous apporte une belle occasion, une bague merveilleuse que je vous laisserai à mille réaux... » Alors *Elle* a répondu : « Je ne peux pas acheter de bague parce que mon avare de mari ne me le permettrait pas. — Bah ! qu'est-ce que cela fait ? a répondu la vieille ; vous me devez déjà plus de cinquante douros ; mais je vous ferai encore crédit. » Et après de longs marchandages, *Elle* a acheté la bague.

— Tu es sûr de cela, Papagayo ?

— Très sûr. *Elle* a mis la bague dans le tiroir de sa table à coiffer en disant : « Il est trop bête pour aller la chercher là ! »

— Bien, continue.

— La vieille est partie, et Enriquita aussi. Alors *Elle* s'est habillée avec une très belle robe, et s'est parfumée d'une odeur qui a failli me faire périr. Et elle disait : « Pourvu qu'il y ait au Pasco beaucoup de cavaliers cet après-midi ! Ma mantille est-elle assez jolie et suis-je assez bien mise pour m'attirer leurs compliments ? » *Elle* a posé un oeillet rouge dans ses cheveux et *Elle* est partie en disant à Luisa : « Si

Monsieur rentre, dis-lui que je suis à l'adoration du Corpus. »

— Que s'est-il passé ensuite ? dit le marchand.

— Rien. *Elle* est rentrée en chantant. Elle a ôté sa mantille et sa belle robe ; et tu es rentré. »

Le marchand remit l'oiseau dans sa cage, lui donna à dîner, et se rendit auprès de sa femme. Elle était assise dans un fauteuil, dolente et pâle.

— Vous voilà enfin, mon cher mari ! J'ai tant travaillé aujourd'hui que je n'ai pu ni manger, ni sortir, tant j'étais fatiguée ; je me suis bien ennuyée de vous !

— Vraiment, Madame, lui dit le marchand, n'avez-vous pas même eu le courage, en l'absence de votre imbécile de mari, de manger du chocolat, et avec votre amie Enriquita, toutes sortes de friandises ? Et comment avez-vous fait, si vous n'êtes pas sortie, pour rencontrer ces beaux cavaliers que le diable enlève ainsi que vous, femme dévergondée ! »

Il y eut ce soir-là grande rumeur au logis, le marchand et sa femme se disputèrent longuement et, bien qu'elle usât de tous les moyens dont les femmes ont accoutumé d'apaiser leurs maris en courroux, elle ne parvint pas à dissiper ses soupçons.

Le lendemain, la jeune femme dit à sa servante : « Qui t'a permis de raconter à mon mari ce que j'ai fait hier ? Dieu sait que ma conscience est plus claire que le soleil, mais je te défends de répondre si l'on te questionne là-dessus !

— Je n'ai rien raconté, répondit la jeune fille.

— Petite menteuse ! ceci t'apprendra à tenir ta langue ! »

Et Luisa reçut une paire de gifles qui la fit pleurer jusqu'au soir.

Pendant les deux jours qui suivirent, la jeune femme se montra très affairée dans la maison et s'abstint de sortir ; le troisième jour était un dimanche ; le marchand partit pour la journée, Luisa obtint la permission de sortir et, Enriquita étant venue, les deux jeunes femmes causèrent en mangeant des gâteaux tout l'après-midi.

Le soir, le marchand qui avait comme d'habitude interrogé le perroquet ne put s'empêcher de laisser voir à sa femme qu'il savait fort bien à quoi elle avait passé son temps.

« — Enriquita est venue en effet me tenir compagnie, dit-elle, et, comme c'était dimanche, elle m'a apporté quelques gâteaux. »

Mais elle enrageait de voir que ses moindres gestes étaient connus de son mari, et se sentait fort humiliée de s'être trompée au sujet de la discrétion de Luisa.

Elle dit à la servante :

« As-tu trouvé qui, dans cette maison, si ce n'est pas toi, répète à ton maître ce que je fais ?

— Madame, répondit la servante, ce ne peut être que ce perroquet

de malheur, cet oiseau de Barcelone qui parle aussi bien que vous et moi. Chaque soir, Monsieur et lui font des conversations ensemble, dès que Madame a le dos tourné.

— Si c'est lui, je saurai bien lui fermer le bec. Viens m'aider ! »

Le perroquet fut transporté dans une chambre obscure. Au bout d'un moment, il sentit tomber sur lui des gouttes d'eau ; il se secoua et crut qu'il pleuvait : la jeune femme vida sur la cage de grands arrosoirs d'eau. « Voici l'averse », pensa le perroquet. À l'aide d'un miroir et d'une chandelle allumée, elle lança sur l'oiseau des éclairs aveuglants, tandis que la servante, dans la cuisine, frappait de toutes ses forces sur un gros chaudron à lessive pour imiter le bruit du tonnerre. « C'est l'orage, dit le perroquet, voilà les éclairs et voilà le tonnerre ! » et il faillit s'évanouir de terreur.

Tout cessa enfin ; le perroquet à demi suffoqué, grelottant de froid, n'osait remuer dans sa cage, ni même ouvrir les yeux.

Lorsque son maître revint quelques heures plus tard, la cage était à sa place accoutumée ; le perroquet avait séché ses plumes, mais il était encore transi de peur.

« — Raconte-moi, Papagayo, ce que tu as vu aujourd'hui.

— Comment aurais-je pu voir quelque chose avec l'épouvantable orage où j'ai cru périr ! lui répondit l'oiseau.

— Quel orage ? dit le maître, surpris.

— L'orage de ce matin ; la pluie tombait à torrents, flac, flac, flac, les éclairs m'aveuglaient et le tonnerre « boum balaboum boum boum » était si assourdissant que j'en ai encore la tête cassée !

— C'est ainsi que tu mens, vilain effronté ! lui dit le marchand furieux. Tu veux me faire croire qu'il y a eu un orage quand toute la journée le ciel est resté éblouissant. Ce que tu racontais ces jours derniers était aussi vrai, n'est-ce pas ? Misérable ! Tes mensonges m'ont fait douter de la plus vertueuse des femmes ; tu as failli me brouiller avec la perle des épouses. Ton maître avait raison de dire que celui qui t'achèterait serait un imbécile ; mais, du moins, je ne le serai pas une minute de plus, vilain oiseau ! »

Et le marchand tordit le cou au misérable perroquet.

Il fit la paix avec sa femme qui lui pardonna ses soupçons, et il connut par la suite le plus parfait des bonheurs, car il ne chercha plus jamais à savoir ce qu'on jugeait inutile de lui raconter.



Trois devinettes

(D'après un conte du XV^e siècle et la tradition populaire)



U dire de ses paroissiens qui n'y entendaient pas malice, le curé de San Blas était un homme de poids. Il est vrai qu'il promenait avec autorité dans le village un ventre majestueux, des joues rebondies et l'orgueil d'un savoir universel et incontesté.

Il était si pénétré de son importance et de sa supériorité en toutes choses que l'alcade ne décidait rien sans le consulter et que le moindre parole tombée de sa bouche lippue était considérée par tous comme un oracle.

Un jour qu'il se mettait à table devant une énorme soupière où fumait un appétissant bouillon, un gamin effaré accourut pour lui dire que le roi venait d'arriver au village et que l'alcade, très ému, priait monsieur le Curé de bien vouloir venir auprès de lui pour l'aider à recevoir dignement un tel hôte.

« — Le roi attendra un moment, répondit le curé. Un personnage de ma sorte ne se dérange pas avec tant de précipitation. »

Le gamin détalait, fier de posséder un pasteur pour qui le roi lui-même ne comptait pas, et le curé se servit une bonne assiettée de soupe. Il en finissait la dernière cuillerée, lorsqu'il entendit dans la rue un bruit inusité. Le curé de San Blas était fort curieux, il se leva de table, ouvrit sa porte et se trouva nez à nez avec le roi :

« — Votre réputation, monsieur le Curé, m'a donné envie de vous connaître et puisque vous n'êtes pas venu au-devant de moi, c'est moi qui viens jusqu'à vous !

— Que Votre Majesté m'excuse, mais lorsque j'appris son arrivée, la

soupière était déjà sur la table, et je n'aime pas plus la soupe froide que le pain trop trempé ! »

Le roi fut égayé et quelque peu surpris d'une si naïve désinvolture ; mais il était bienveillant ; et il se dit qu'un prêtre de village n'est pas tenu de connaître les usages de la cour et qu'un peu de vanité est excusable chez ceux qui ont grande renommée.

Il entra donc chez le curé en laissant sa suite dans la rue, s'assit familièrement auprès de lui et, tandis que Domingo le valet et Aguéda la servante s'agitaient comme des mouches à travers la maison, les deux illustres personnages commencèrent à causer de pair à compagnon.

Or, le roi était fin et plein de sagesse ; au bout d'un quart d'heure, il savait à quoi s'en tenir sur la valeur de son hôte : le curé de San Blas n'était qu'un ignorant gonflé de vanité et de suffisance, un égoïste uniquement soucieux de son bien-être.

Les prêtres vivent pour servir Dieu, pensait le roi, mais celui-ci se sert d'abord lui-même ; il mérite une bonne leçon qui le fasse un peu maigrir, et qui le rende moins égoïste et plus modeste ; aussi bien est-ce fort malsain d'être à ce point bouffi d'orgueil et de graisse.

« — Je vois, monsieur le Curé, que vous êtes un savant parmi les savants ; je suis tenté de vous soumettre trois questions qui embarrassent fort les meilleures cervelles de mon royaume.

— Que Votre Majesté parle, je suis sûre d'avance que ce sera un jeu pour moi de les résoudre !

— Voici : je désire que vous me disiez :

1° Combien je vaux ;

2° Combien je mettrai de temps à faire le tour de la terre ;

3° Ce que je pense et quelle est en cela mon erreur.

— Permettez, Sire...

— Je ne permets rien : vous m'avez dit que ce serait un jeu pour vous ! J'exige que vous me répondiez ; cependant je ne vous prendrai pas en traître et vous donnerai un mois pour réfléchir. C'est aujourd'hui le premier mai : je vous attends le premier juin à quatre heures du soir dans mon palais de Séville. J'ajoute que j'ai donné ma parole de roi de récompenser celui qui trouverait ces réponses après s'être engagé à les chercher. Si vous réussissez, je promets de vous faire nommer archiprêtre de la cathédrale ; si vous échouez, vous serez promené sur le plus gros âne de la ville, à travers toutes les rues, de l'Alcazar à la Macarena, et de Triana à San Roque ; à chacun des carrefours, vous recevrez douze coups de fouet.

« Je suis persuadé que votre rare intelligence vous épargnera cette honte et je vous dis adieu jusqu'à bientôt, monsieur le Curé. Que Dieu vous garde ! »

Le roi sortit sans que le curé de San Blas, tout suffoqué d'indignation

et de surprise, songeât seulement à lui ouvrir la porte.

« — Me parler ainsi, à moi, à moi ! et menacer du fouet mon illustre personne ! Ce roi est-il fou ? Je vais les lui trouver ses trois réponses et plus vite qu'il ne croit, et quand je serai archiprêtre de Séville, je soulèverai tout le chapitre contre lui, et l'évêque et le Pape me vengeront de cet affront ! Domingo, Domingo, apporte la suite de mon dîner ! »

Le curé se remit à table, mais il n'avait plus faim ; il ne put manger que la moitié de son riz pourtant délicieux avec les piments, les menus coquillages et les morceaux de poulet qui l'accommodaient ; il y joignit cinq tomates farcies, et quelques beignets, mais ne put continuer !

Il avait un air si fâché que Domingo n'osa pas l'interroger. « Les rois ne sont bons qu'à faire perdre l'appétit aux gens paisibles, pensait le serviteur inquiet, mon maître n'a pas mangé le quart de ce qu'il mangerait en carême ! »

Le fidèle serviteur n'était qu'au début de ses étonnements et de son inquiétude. Il avait à peine enlevé le couvert qu'il reçut l'ordre de descendre immédiatement tous les livres qui depuis des années dormaient oubliés dans la poussière du grenier. Son maître ne lui laissa pas même le temps de les épousseter, il se précipita sur eux et commença incontinent à les feuilleter avec rage. Ce soir-là, il dîna peu, se coucha tard et ne dormit que douze heures.

À peine fut-il réveillé qu'il se replongea dans ses livres, et il en fut de même huit jours durant, au grand scandale de Domingo. Le curé commençait à maigrir ; le 8 mai il n'avait rien trouvé, mais il ne pesait plus que 210 livres au lieu de 220.

Il fit remonter les in-folios au grenier : tous ces auteurs anciens n'étaient que des imbéciles ! Mécontent, un peu inquiet mais confiant en son intelligence, le curé voulut trouver tout seul les trois réponses demandées ; il entreprit de longues promenades, car il estimait que le mouvement de ses jambes entraînerait le mouvement de ses pensées. Il alla de plus en plus loin, marcha de plus en plus vite ; les idées s'obstinaient à ne pas venir ; il prenait à peine le temps de manger et rentrait si fatigué le soir qu'il avait toute la nuit des crampes dans les jambes et une courbature par tout le corps ; au bout d'une semaine de ce nouveau régime, sa cervelle n'avait rien produit, mais son corps avait perdu 50 livres de graisse. Le 15 mai, le curé de San Blas ne pesait plus que 160 livres.

Domingo s'arrachait les cheveux ; cependant il eut un peu d'espoir, car son maître, auparavant dédaigneux et renfermé dans ses pensées, se montra tout à coup familier et loquace. Un matin il entra dans la cuisine où la servante était occupée à écorcher un chevreau pendu par une patte à un clou.

« — Agueda, lui dit-il, combien vaut le chevreau en ce moment ?

— Huit sous la livre, monsieur le Curé.

— C'est cher, mais dis-moi, ma fille, si l'on te demandait ce que vaut le roi, que répondrais-tu ? »

La servante, surprise, resta bouche bée et le couteau en l'air ; puis elle se mit à rire :

« — Ma foi, monsieur le Curé, ce n'est pas marchandise courante au marché de San Blas ! Je répondrais que je l'ignore et qu'on aille plutôt le demander à mon maître, car vous savez tout, monsieur le Curé !

— Tu n'es qu'une sottise », grogna le curé ; et il sortit en claquant la porte.

Aguéda haussa les épaules. « Notre maître, dit-elle, devient plus épineux qu'un figuier de Barbarie ! » et elle se remit à l'ouvrage.

Le curé s'en fut chez l'alcade ; il visita l'apothicaire, le notaire et l'alguazil ; il questionna le barbier qui le rasait, et le cordonnier qui le chaussait, le tailleur qui l'habillait, et jusqu'au sellier qui harnachait sa mule ; malgré l'habileté de ses questions, il ne reçut aucune réponse utile ; personne au village n'avait la moindre idée sur la valeur d'un roi, la longueur d'un voyage autour de la terre ou l'erreur d'une tête couronnée. Le pauvre curé devenait hagard et flasque ; sa figure blême, son corps maigre sur lequel les vêtements flottaient au lieu de coller comme autrefois, faisaient pleurer Domingo de tristesse. Le 20 mai, il ne pesait plus que 100 livres.

Une dernière ressource lui restait, mais elle répugnait à son orgueil : interroger ses collègues, les curés des villages voisins : il se dit que la promenade dans Séville serait plus humiliante encore et il ordonna à Domingo de lui seller sa mule et de préparer les paniers pour quatre ou cinq jours de voyage.

Domingo obéit, et s'apprêta à suivre son maître.

« — Je ne t'emmènerai pas, lui dit durement le curé.

— Ce n'est pas possible ! monsieur le Curé se perdra sur les routes, se noiera en passant les rivières et se fera piquer par les serpents ou détrousser par les voleurs.

— Laisse-moi partir, imbécile, au lieu de me menacer des dix plaies d'Égypte ; je ne suis pas un enfant ; chacun à dix lieues à la ronde respecte le curé de San Blas, et il n'y a que les ânes pour se tromper de chemin ! »

Domingo retenait encore la mule par la bride.

« — De grâce, monsieur le Curé, laissez-moi vous suivre. Cette mule est capricieuse et maligne comme une belle fille ; dès qu'elle verra que je ne suis plus là pour la maintenir en bon chemin, elle se livrera à mille plaisanteries déplacées ».

Le curé regarda Domingo d'un air si furieux que le pauvre diable se tut et lâcha la bride ; et le maître partit.

Au bout d'une heure, il était égaré ; il marcha jusqu'à ce qu'il aperçût un petit garçon maigre comme une sauterelle, qui gardait trois chèvres dans des broussailles.

« — Petit, où va ce chemin ?

— Il ne va nulle part, monsieur le Curé, car il ne bouge pas, il est bien tranquille.

— Petit effronté, comment t'appelles-tu ?

— Je ne m'appelle jamais, ce sont les gens qui m'appellent quand ils ont besoin de moi.

— Ho ! le vilain petit drôle ! Dis-moi, dans ton village, que fait-on des petits singes comme toi ?

— Quand ils sont assez vieux, on en fait des curés », répondit l'enfant en éclatant de rire.

Le pauvre homme était stupéfait d'une pareille impertinence ; il était donc possible qu'à une heure de son village on ne connût pas l'illustre curé de San Blas !

« Si j'étais gras comme autrefois, on m'aurait respecté », se disait-il en maudissant le roi et ses diaboliques inventions.

Il décida de s'abandonner à l'inspiration de sa mule et finit ainsi par retrouver le village.

Il visita en cinq jours tous ses collègues qu'il n'avait jamais daigné connaître auparavant. Il s'efforça pour tous d'être aimable et fit des prodiges d'habileté pour questionner sans en avoir l'air tous ceux qu'il rencontra. Il alla de pays en pays, fit des lieues et des lieues, au pas, au trot, voire même au galop, selon la fantaisie de sa mule qu'il avait renoncé à diriger ; il dormait à peine, afin de voyager le matin, et de faire le plus possible de visites. Le 25 mai, la tournée était finie : il ne pesait plus que 80 livres et il n'avait pas trouvé une seule réponse.

Avant de rentrer chez lui, il voulut tenter une dernière chance : il savait qu'une vieille femme nommée Dolorès avait à Dos Hermanas la réputation de tout dire et de savoir ce que chacun ignore. Bien qu'il fût à bout de forces, il fit encore ce détour ; il demanda, à l'entrée du village, où était la maison de Dolorès ; on la lui indiqua aussitôt.

« — Vous venez pour la voir, demanda curieusement une femme...

— Peu vous importe ! » répondit brusquement le curé.

Il eut grand'peine à descendre de sa mule devant la maison indiquée.

Il entra et se trouva dans une grande cour. Un cordonnier assis sur un banc tapait sans conviction le cuir d'une semelle.

« — Bonjour, mon ami, lui dit le curé en se laissant tomber sur le banc ; voudriez-vous me rendre le service d'appeler Dolorès ?

— Bien volontiers, monsieur le Curé. Dolorès !! »

Rien ne répondit.

« — Pourriez-vous l'appeler encore une fois ?

— Certainement, monsieur le Curé. Dolorès !!... »

Même silence.

« — Excusez-moi, mon ami, appelez encore une dernière fois, voulez-vous ?

— De tout mon cœur ! Dolorès !! »

Rien ne répondit cette fois encore.

Le curé se leva, et dit au cordonnier :

« — Êtes-vous bien sûr que Dolorès soit dans la maison ?

— Oh ! non ! monsieur le Curé, il y a deux mois qu'elle est partie pour Séville ! »

Le curé sut réprimer sa colère ; il comprit que si l'on se permettait de plaisanter ainsi avec lui, c'est que sa figure même avait perdu tout prestige ; il remonta sur sa mule, et rentra enfin au logis. On était au soir du 31 mai et le curé, se laissant aller au mouvement de la mule qui trottait allègrement vers l'écurie, répétait sur le même rythme :

« Je serai fouetté demain,

Je serai fouetté demain. »

Domingo dut le descendre de sa monture et l'étendre sur son lit. Lorsqu'il le vit ainsi, à demi mort et tout blême, le serviteur lui dit :

« — Monsieur le Curé ne veut-il pas me dire quel chagrin le fait mourir ?

— Que t'importe ! laisse-moi tranquille.

— Il m'importe que je ne puis supporter plus longtemps la peine de monsieur le Curé ; nous étions si heureux au temps où Monsieur le Curé était gras ! Mon maître devrait bien me permettre de l'aider.

— M'aider ! Es-tu fou ?

— Pourquoi pas, Monsieur le Curé, l'habit ne fait pas le moine et je ne suis pas si bête qu'on croit ; et puis, vous le savez, *les petites roues font mouvoir les grosses charrettes !* »

Le curé se taisait toujours. Domingo reprit :

« — D'ailleurs, je ne veux pas faire plus longtemps le mystérieux ; je sais que demain dans les rues de Séville un âne promènera...

— Veux-tu te taire, malheureux, dit le curé qui bondit sur son séant, ne vois-tu pas que je meurs de honte ?

— Il n'y a pas de quoi mourir, Monsieur le Curé, et si vous y voulez consentir, j'irai demain à Séville à votre place !

— Quoi, tu saurais dire ce que vaut le roi, combien de temps il mettrait à faire le tour de la terre et ce qu'il pense... Et moi qui suis allé si loin ! Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?...

— Ne vous agitez pas, je vous promets d'arranger la chose. Demain

matin je devais aller ensemençer le champ de blé ; vous mettrez mes habits et vous irez à ma place. Ce sera sans doute mal semé, car à chacun son métier, mon maître, mais avec l'aide de Dieu cela poussera tout de même. Durant ce temps, avec votre permission, je mettrai vos habits, j'y tiendrai certainement, car ils sont larges ! et monté sur votre mule, j'irai à Séville et je verrai le roi. Restez dehors jusqu'à mon retour, afin que personne ne se doute de la supercherie, et je vous promets, foi de Domingo, de vous rapporter l'archiprêtrise ».

Le curé était si épuisé qu'il consentit à tout, et pour la première fois depuis un mois il dormit d'un sommeil sans rêves. Domingo s'en fut seul à Séville, monté sur la mule et revêtu des meilleurs habits de son maître. La soutane faisait mille plis sur la maigreur de Domingo, il n'en était pas moins fort imposant.

Lorsqu'il fut au palais, on l'introduisit auprès du roi.

« — Grand Dieu, Monsieur le Curé, comme vous avez maigri depuis que je vous quittai, voici un mois ! N'auriez-vous pas trouvé réponse à mes questions ?

— Pardon, Sire, je viens pour satisfaire mon honneur.

— Fort bien ; alors dites-moi tout de suite de que je vaux.

— Votre Majesté vaut 29 deniers.

— 29 deniers ! cria le roi en sautant de son trône. Insolent !

— Que Votre Majesté se souvienne que Notre Seigneur Jésus fut estimé 30 deniers ; je pense que Votre Majesté ne peut prétendre valoir autant que Dieu.

— C'est juste, dit le roi subitement calmé. Et combien de temps mettrai-je pour faire le tour de la terre ?

— Vingt-quatre heures si Votre Majesté veut bien monter dans le soleil ! »

Le roi et les courtisans applaudirent ; ils trouvèrent la réponse ingénieuse et, du reste, ils ne se piquaient aucunement d'astronomie.

— Si vous continuez ainsi, dit le roi en riant, vous serez archiprêtre. Dites-moi maintenant ce que je pense et en quoi je me trompe ?

— Sire, vous pensez que je suis le curé de San Blas...

— Naturellement ; Monsieur le Curé, vous allez être fouetté.

— Pas encore, car Votre Majesté se trompe.

— Je me trompe en pensant que vous êtes le curé de San Blas ?

— Vous vous trompez, en effet, car je ne suis que son valet ! »

À ce moment il se fit un grand bruit dans la salle : l'alcade de San Blas entra tout essoufflé.

— Sire, des choses extraordinaires se passent au village !

— Qu'arrive-t-il ?

— Ce matin l'on a vu partir le curé sur sa mule et il a pris la route de Séville ; or, à la même heure, on le voyait aussi dans son champ où il est encore, ensemençant à pleines poignées et chantant à plein

gosier. Il est habillé comme un domestique mais on l'a bien reconnu, personne encore n'a osé l'appeler car il y a là quelque sortilège ! »

Le roi ne put s'empêcher de rire ; il dit à l'alcade :

— Reconnais-tu cet homme ?

— Quoi, dit l'alcade, c'est Domingo ?

— Domingo, dit le roi, tu m'as trompé. Pourquoi es-tu venu à la place de ton maître ? Avait-il peur ? Est-il réellement ensorcelé ?

— Pas plus que vous et moi, Sire. Mais on ne dérange pas un curé comme le nôtre pour des devinettes auquel un pauvre diable comme moi peut facilement répondre ; et pour lui éviter le voyage de Séville, je l'ai prié d'aller semer le blé à ma place !

— Tu lui as sans doute aussi évité le fouet, n'est-ce pas, malin garçon ? Je pardonne à ton maître à cause de toi, mais il perd son archiprêtrise. Prends ces dix mille réaux, tu les as bien gagnés, et dis à mon maître qu'il est meilleur que je ne le croyais puisqu'il s'est attaché un serviteur tel que toi. »



Le magicien de Tolède

(Conte tiré de « *El Conde Lucanor* », par Juan Manuel et des légendes tolédanes)



ADIS vivait à Santiago de Compostelle un prêtre que les fidèles appelaient simplement don Marcos ; curé doyen de la paroisse de Saint-Jacques, il coulait des jours tranquilles à l'ombre de son église, dans sa petite maison voisine du monastère de la Corcela et qu'animaient seuls de leur présence sa gouvernante et son chat. La distraction quotidienne du prêtre, une fois terminé l'office du jour, consistait à observer de sa fenêtre les allées et venues des pèlerins qui, du fond de l'Espagne et de la France même, arrivaient pour visiter le tombeau de l'apôtre Jacques le Majeur et toucher son bâton, enfermé, relique précieuse, dans un étui de métal. Et le prêtre se réjouissait de leur enthousiasme lorsque des coquilles au chapeau ou à la ceinture, ils repartaient joyeux vers les pays lointains d'où ils étaient venus.

Il n'était pas alors dans toute la Galice d'homme qui respirât mieux la béatitude et la santé que don Marcos, doyen de Santiago : son visage coloré et plein ne ressemblait guère à ceux de ces pauvres curés des *pueblos* de la montagne, modestes pasteurs qui ne vivent que de pois chiches et de tomates, ne goûtant à la viande qu'aux jours de fête ; un ventre opulent tendait sa soutane et lui enlevait tout pli disgracieux ; il était d'un caractère gai et plaisantait volontiers de façon agréable ; lorsqu'il siégeait au chapitre de Saint-Jacques, aux côtés de son oncle l'archevêque, il contribuait à donner à cette docte assemblée l'apparence d'une confortable sérénité.

Un jour qu'il cherchait dans la bibliothèque du chapitre un ouvrage qu'il ne trouvait point, par hasard lui tomba sous la main un petit livre aux feuillets jaunis et fort usagés. Des images bizarres y étaient tracées, le texte semblait étrangement mystérieux ; c'était un traité de magie échappé sans doute à quelque bûcher. Don Marcos le feuilleta curieusement et l'emporta ; rentré dans sa maison, à l'ombre du cloître, il n'eut de repos qu'après avoir achevé la lecture du grimoire ; mais déjà le Malin avait fait son œuvre et le doyen de Santiago glissait sur la pente dangereuse où l'avait poussé la curiosité ; sa gaîté dès lors disparut, il se laissa aller aux longues rêveries, aux songes obsédants, et bientôt il fut possédé tout entier par le désir d'apprendre l'art mystérieux des nécromants.

En ce temps-là vivait en Espagne un magicien dont la renommée était immense ; il tenait, disait-on, sa science des Arabes et possédait les pouvoirs les plus extraordinaires. Il s'appelait Illian, on ne lui connaissait pas d'autre nom ; il habitait la vieille cité de Tolède où les plus grands personnages ne dédaignaient pas de l'aller voir afin d'en obtenir des faveurs tenant parfois du miracle : n'avait-il pas prédit la mort subite du dernier roi, guéri d'un mal affreux la fille d'un grand du royaume, fait apparaître à une veuve désolée le fantôme de son mari mort à la guerre ? Ne racontait-on pas qu'il possédait le secret permettant de fabriquer l'or avec le métal le plus vil, qu'il savait rendre la jeunesse aux vieillards, la santé aux malades et, chose effroyable ! faire mourir les hommes à distance, par le seul jeu de sa volonté ? Et c'est en tremblant que l'on chuchotait à son sujet beaucoup d'autres histoires.

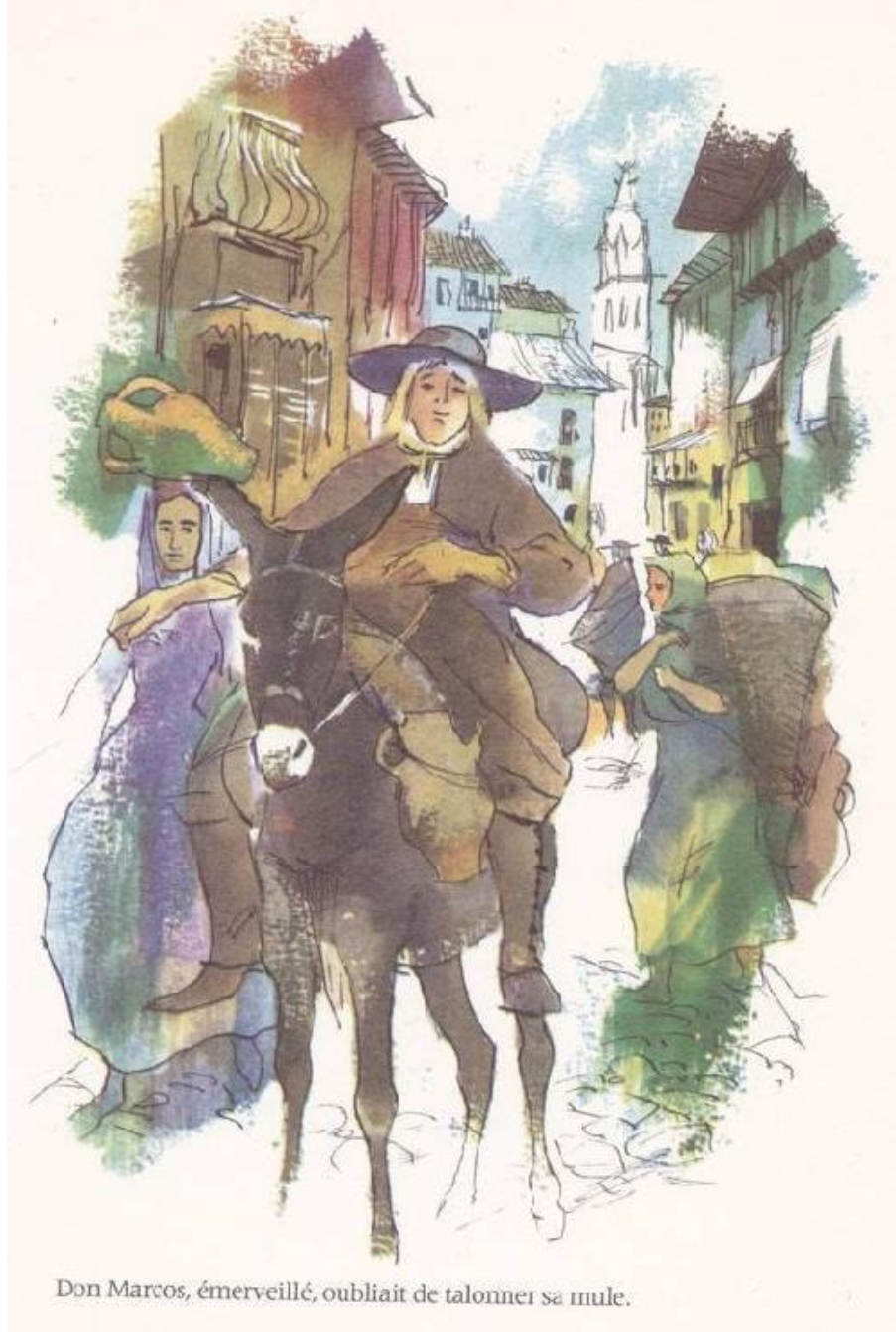
Certes il y a loin de Tolède à Compostelle, et pourtant, dans ce coin de la Galice, le nom d'Illian le magicien n'était point ignoré, non plus que le bruit de ses actions merveilleuses. Don Marcos songeait à lui tout en feuilletant le petit grimoire trouvé par hasard dans la bibliothèque du chapitre ; il rêvait de lui dans son sommeil. Bientôt, le malheureux doyen n'y tint plus ; prétextant à sa gouvernante un voyage auprès d'un parent éloigné, il chaussa des houzeaux sous sa soutane et, abandonnant sa cure, sa gouvernante et son chat, il monta sur sa meilleure mule et prit la route de Castille.

Il chemina des jours et des jours, se levant à l'aurore, se couchant lorsque le soleil avait depuis longtemps disparu, se nourrissant mal, dormant à peine dans les *posadas* de la route où poux, puces et punaises lui faisaient chaque nuit un chaleureux accueil. Heureux lorsqu'un couvent se rencontrait où les religieux le recevaient avec joie et ne le laissaient repartir que ragaillardé par un bon sommeil et l'estomac bien lesté pour l'étape. Des montagnes de Galice il descendit ainsi par Astorga vers les plaines de Léon et, passant aux plateaux de la Castille Vieille, il traversa Valladolid dont les gros pavés disjoints

faisaient buter à chaque pas sa mule fatiguée ; les yeux rougis par la poussière, la peau du visage brûlée par l'âpre vent de Castille, il passa le Duero à gué, puis remonta les pentes neigeuses encore de la Sierra de Guaderrama ; il s'extasiait sur la rude beauté d'Avila dont il apercevait au loin sur la hauteur les murailles crénelées, lorsque des brigands l'attaquèrent ; mais, voyant qu'ils avaient affaire à un prêtre, les bandits se conduisirent en bons chrétiens et ne lui firent point de mal ; ils se bornèrent à prélever sur sa bourse quelques doublons comme un équitable droit de passage ; à l'aube du dix-septième jour, il aperçut la vallée du Tage et avec elle le terme de ses souffrances ; quelques heures après, sous un soleil de plomb qui mettait un reflet doré aux murailles noires de la vieille cité, le doyen de Santiago, amaigri et pâle, mais solide encore sur sa mule harassée, fit son entrée dans Tolède.

Lorsqu'il eut franchi les vieux arceaux mauresques de la porte de Visagra, et qu'il se fût engagé dans le labyrinthe des rues étroites de la cité, la surprise du prêtre fut grande : dans les seules villes qu'il connaissait bien, à Compostelle et à Léon, et de même aussi dans celles qu'il avait traversées sur sa route jamais il n'avait vu pareille chose : ici, chaque corporation de marchands ou d'artisans remplissait à elle seule une rue tout entière ; dans celle-ci étincelaient, sur les étaux des boutiques, l'acier poli des épées et des dagues, des cottes de mailles et des écus ; les aciers damasquinés des fourreaux et des armures, où l'or chatoyait en mille dessins capricieux, offraient à l'œil l'aspect velouté et chaud d'une précieuse étoffe brodée ; à travers les portes on voyait briller au fond des arrière-boutiques, les feux des forges qu'activaient des soufflets énormes, et l'on entendait les enclumes sonner comme des cloches sous les chocs empressés des marteaux ; le doyen, surpris à la vue de tant de belles armes, les admirait bien qu'étant homme d'Église et il comprenait maintenant combien était fondé l'antique renom des forgerons tolédans. Une autre rue retentissait du bruit des foulons et étalait le long de ses murs des profusions de chaperons et de bonnets de drap de toutes couleurs ; plus loin s'alignaient les harnachements de cuir ornés de gros clous de laiton et destinés aux chevaux et aux mules, ainsi que ceux, plus modestes, faits seulement de chanvre tressé, et qui constituent l'habillement ordinaire des *borricos* ; dans la rue suivante débordaient à chaque maison des amas de poteries, les panses rebondies des *botijos* s'y étagaient par rangs de taille, tandis que dans les ateliers l'argile blanche tournoyait en sifflant sous les doigts habiles des potiers ; plus loin, dans une autre rue, retentissaient les claquements secs des métiers des tisserands qui étalaient les velours, les brochés et les taffetas, dans une autre voie, la gueule d'un four subitement ouvert illuminait quelque boutique d'une flambée joyeuse tandis que devant

leurs portes, les boulangers entassaient des pains fleurant bon dans les paniers d'osier qui se balançaient aux flancs des petits ânes.



Don Marcos, émerveillé, oubliait de talonner sa mule.

Don Marcos, émerveillé de tant de richesse et d'activité féconde, oubliait de talonner sa mule qui se frayait difficilement un passage dans ces rues larges de quelques pas et encombrées d'ânes chargés à succomber et trotinant cependant avec calme, sans s'inquiéter des pavés pointus ni des embarras du chemin. Le doyen arriva ainsi sur la grande place du Zocodover, très animée à cette heure où le marché battait son plein ; tout étourdi par les cris des marchands, qui offraient aux acheteurs les melons et les tomates, les raisins et les figues, les pois chiches et les piments verts, il se décida à aborder un porteur d'eau qui le renseigna sur la demeure d'Illian le magicien ; peu d'instants après, dans une ruelle qui dévalait vers le Tage en pente rapide, au bas des murailles de l'Alcazar, et dans laquelle il pensa vingt fois se rompre le cou, le doyen de Santiago se trouvait enfin devant la porte désirée qu'il ébranla d'un coup de heurtoir un peu timide.

Don Illian était dans le *patio* de sa maison et arrosait les fleurs qui grimpaient le long des colonnes. Il puisait de l'eau à la vasque de marbre qui formait le centre de la cour ; un jet d'eau modeste y retombait en dessinant des cercles qui s'y poursuivaient l'un l'autre et s'évanouissaient sur le bord ; sous les arcades, une vieille femme aux cheveux blancs filait de la laine et, près d'elle, dans une cage minuscule accrochée au mur qu'avait chauffé le soleil déjà déclinant, un grillon tout heureux chantait.

Le magicien était vêtu d'une longue robe brune qui le faisait ressembler à quelque moine ; il était nu-tête ; son menton disparaissait sous une longue barbe noire. Il ne parut pas surpris de l'entrée du prêtre dans sa maison. Déposant sa cruche, il quitta ses fleurs et se porta à la rencontre du doyen ; comme celui-ci voulait parler et expliquer le but de sa visite : « Ne gaspillons pas le temps en paroles inutiles, lui dit Illian d'une voix douce ; car je sais qui vous êtes et ce que vous venez chercher ici. Vous êtes don Marcos, doyen de Santiago de Compostelle ; vous avez quitté, il y aura ce soir dix-sept jours, votre paroisse pour vous rendre à Tolède auprès d'Illian le magicien de qui vous désirez apprendre la science mystérieuse. Un porteur d'eau que vous avez rencontré sur le Zocodover vous a désigné cette maison ; elle est bien celle d'Illian le magicien et vous êtes devant lui. »

Le doyen de Santiago, émerveillé, restait bouche close. Comment le magicien pouvait-il connaître tous ces événements qu'il n'avait pas vu s'accomplir, tous ces desseins dont lui, Marcos, n'avait informé personne ? Certes, la science d'Illian était seule à l'expliquer ; comment en douter en face d'un semblable accueil ?

Lors le magicien fit au prêtre les honneurs de sa maison ; tandis qu'il faisait installer à l'écurie, devant un râtelier bien garni, la mule du

chanoine, il donnait à celui-ci la meilleure chambre de son logis. Puis on servit la collation et le doyen se délecta aux plats savoureux que le souvenir de la cuisine détestable des posadas de la route lui fit paraître plus savoureux encore. Et don Illian et son hôte étant allés s'asseoir dans le patio commencèrent une longue causerie bercée par le bruit discret du jet d'eau.

Le doyen était fort disert et Illian connaissait tout. Ils rappelèrent le souvenir du bon roi Alfonso le savant, qui cultivait la magie aussi brillamment que les mathématiques, les lettres et le droit ; ils parlèrent plus longuement encore de Raymond Lulle, le fameux « docteur illuminé » dont la renommée ne s'arrêtait qu'aux bornes du monde et leur conversation s'apitoya enfin sur tous ceux que la pratique imprudente des sciences secrètes avait conduits parfois jusqu'au supplice.

« Dieu m'épargne, dit le doyen, de subir un jour pareil sort ! Cependant j'ai affronté bien des ennuis et je donnerais maintenant tout mon avoir pour que vous consentiez à devenir mon maître ; il me semble qu'auprès de vous les richesses, la gloire, toutes les vanités de la terre me deviendraient indifférentes pourvu que je puisse apprendre un peu de cette science magique si effrayante, que vous détenez.

— Prenez garde, don Marcos ! D'autres que vous m'ont déjà demandé le même service et fait d'enthousiastes promesses ; et maintenant, loin de m'en avoir quelque reconnaissance, ils ne veulent même plus avouer qu'ils m'ont connu ! Qui sait si vous-même, Monsieur le Chanoine, n'oublierez pas Illian le magicien lorsque, revenu aux montagnes de Galice, vous mettrez à profit les enseignements qu'il vous aura donnés ?

— Il faudrait que je fusse bien ingrat, don Illian ! Je suis chanoine et doyen de Santiago et puis sans faux orgueil penser que l'avenir me réserve davantage. Eh bien, je jure sur mon honneur que si vous me demandez plus tard n'importe quel service, je vous le rendrai avec joie, comme chose due ; je vous en donne l'assurance formelle et si ma parole d'honneur ne suffit pas, j'y ajoute celle du prêtre. »

Le magicien sourit et ne répondit pas ; il se leva et dit seulement à la servante :

« Nous souperons ici ce soir, Maria, mais ce sera fort tard. Que l'on prépare des perdrix, mais qu'on ne les mette à rôtir qu'à notre retour. »

La servante sortit. Illian revint vers don Marcos qui, bien reposé, se sentait dans une béatitude merveilleuse.

— « Puisque vous le souhaitez, dit le magicien, je vais vous initier à cette science mystérieuse dont le nom seul fait trembler le profane. Je vous l'apprendrai, selon la méthode des très rares savants arabes qui me l'ont transmise tout entière. Venez ! Nous irons à l'endroit secret

où je me livre à ces études. »

Quittant la maison au patio fleuri, le nécromant et le chanoine s'engagèrent dans une ruelle voisine qui les conduisit près de la vieille église de San Ginès ; ils s'arrêtèrent devant une maison abandonnée : le magicien ouvrit la porte, puis, se dirigeant vers un des angles de la cour, il releva le lourd panneau d'une trappe qui tourna silencieusement, découvrant un bel escalier de pierre dont les marches s'enfonçaient dans le sol ; Illian s'y engagea, après avoir allumé une torche, et le prêtre le suivit en tremblant un peu.

Ils descendirent des marches et des marches, puis arrivèrent à un large couloir ; une senteur fade s'exhalait des parois humides qu'une mousse jaunâtre et gluante recouvrait par endroits ; des gouttes d'eau tombaient du plafond ; l'une d'elles fit grésiller la flamme de la torche :

« Nous passons en ce moment sous le Tage », dit le magicien.

Bientôt une porte arrêta la marche des deux hommes. Elle était de bois fort ancien et pourvue de ferrements énormes ; par places on y voyait des caractères d'écriture à demi effacés par le temps.

Le chanoine essaya de les déchiffrer, mais il les devina plutôt qu'il ne les vit :

*« Le roi qui ouvrira ce souterrain...
verra à la fois des biens et des maux. »*

« Ciel, dit-il en se signant, serions-nous au seuil du souterrain d'Hercule ?

— Nous y sommes, répondit le nécromant, et nous allons franchir la porte des sciences maudites. Avez-vous peur ?

— Non », répliqua le chanoine en claquant des dents ; et il se souvenait de la vieille légende tolédane et des romances qui avaient bercé sa jeunesse : dans une caverne, sous le fleuve le Tage, Hercule avait autrefois enfermé de merveilleux trésors ; les rois goths en avaient la garde, mais ils n'y devaient point toucher sous peine de causer la perte de leur royaume ; aussi chacun d'eux, lors de son avènement, avait-il pris soin d'ajouter sur la porte du souterrain un nouveau cadenas à ceux qu'y avaient déjà fixés ses ancêtres. Seul le roi Rodrigue voulut y pénétrer un jour. Il fit donc briser les cadenas et ouvrir la porte...

Allait-il lui aussi, vénérable doyen de Santiago, sentir en franchissant le seuil le vent terrible qui éteignit les torches des ouvriers du roi ? Allait-il entendre, lui aussi, l'effroyable bruit de chaînes qui fit tressaillir Rodrigue et ses compagnons ?

Mais Illian avait ouvert la porte et la flamme ne s'éteignit pas.

— « Nous voici, dit le magicien, dans la salle fameuse où le roi Rodrigue vit, étendu à terre, un chevalier qui semblait dormir et tenait un bouclier portant cette inscription :

*Hardi celui qui lira ceci.
Par lui l'Espagne sera dépeuplée.*

Rodrigue était courageux, il ne trembla pas ; il dit seulement : « Nul ne peut se flatter de connaître l'avenir. » Il franchit comme nous le faisons, les autres salles portant des inscriptions menaçantes et arriva au fond du souterrain où nous voici nous-mêmes.

— Oui, dit le doyen, qui, se maîtrisant d'un grand effort, voulut montrer qu'il n'avait pas peur, et il fredonna d'une voix mal assurée les vers de la vieille romance :

*Un cofre de gran riqueza
Hallaron dentron un pilar.*

— Au milieu de meubles magnifiques, continua-t-il, d'ornements d'or et de monceaux de pierres précieuses, le roi Rodrigue vit un coffre qu'il fit ouvrir aussitôt : il ne contenait aucune merveille, mais seulement une étoffe jaunie que l'on déplia. Alors apparurent, peints en vives couleurs, des guerriers vêtus de caftans verts et roses, de gandouras blanches, coiffés de turbans : ils montaient de petits chevaux aux crinières tombantes et ils brandissaient de longues lances. Et le roi, effrayé, lut ces paroles menaçantes :

« Quand cette étoffe sera dépliée par ton ordre, ô Roi, des « guerriers semblables à ceux de ces images seront les maîtres « de l'Espagne ! »

« Alors Rodrigue s'enfuit du souterrain que les ouvriers épouvantés avaient abandonné déjà en grande hâte. Et ce jour-là même, les Maures envahissaient l'Espagne, par la faute du roi Rodrigue. »

Tout en achevant le récit de la légende, le doyen de Santiago cherchait en vain les richesses et le coffre magnifique qu'avait vus le dernier roi goth. Il ne vit qu'une salle immense dont les parois et le sol étaient formés par le rocher ; des étagères supportaient des livres énormes ; des fioles et des vases de toutes formes reposaient sur des tables massives ; au fond, sur un grand fourneau de brique, un alambic étalait sa panse rebondie et son serpentín menu ; au plafond étaient

accrochés des crocodiles gigantesques et des oiseaux de nuit aux ailes éployées. Chose étrange, une lueur dont on ne voyait pas la source éclairait tout cela aussi bien que l'aurait fait la lumière du soleil et, chose plus étrange encore, les objets n'avaient pas d'ombre !



Surpris, mais peu à peu rassuré par la tranquillité de don Illian, le doyen de Santiago regardait, cherchant à deviner l'usage de l'attirail insolite dont il était entouré. Mais bientôt son maître l'ayant fait asseoir dans un bon fauteuil, devant une table chargée de grimoires, lui donna les premières notions des sciences secrètes. Et ce fut ainsi que, les jours suivants, maître et élève, gagnant le souterrain plein de mystère, ne le quittaient qu'au soir, lorsque sonnait le couvre-feu et que la voix des *serenos* commençait à crier, le long des rues, les heures de la nuit et l'état du ciel.

Aux premières notions exposées de vive voix par le maître succéda la lecture des grimoires latins ou arabes qu'entrecoupaient des expériences avec les herbes et les métaux. Peu à peu, le doyen pénétrait plus avant parmi les arcanes et Illian se réjouissait de posséder un adepte aussi avide de connaître, aussi prompt à comprendre, aussi ardent à travailler.

Un soir qu'ils se livraient à leurs occupations coutumières, ils virent la porte de la salle s'ouvrir et donner passage à deux hommes : leurs vêtements étaient couverts de poussière, leurs chaussures déchirées par les pierres des chemins. Ils venaient, disaient-ils, de la part de l'archevêque de Compostelle ; leur maître était très malade ; se sentant mourir, il voulait revoir son neveu, don Marcos, et l'envoyait chercher en grande hâte.

Le prêtre parut vivement touché et son premier mouvement fut de prendre aussitôt congé du magicien et de se mettre en route pour Compostelle. Mais il fallait abandonner grimoires, cornues et fourneau et cette science qu'on venait de lui dévoiler à peine et à laquelle cependant il s'attachait chaque jour davantage. En vérité, le pauvre archevêque choisissait bien mal son moment ! Don Marcos hésita longtemps ; enfin l'amour du merveilleux l'emporta ; il renvoya donc les deux messagers, les chargeant de remettre à l'archevêque, son oncle, une lettre dans laquelle il lui disait son regret de ne pouvoir partir et son espérance de le voir revenir bientôt à une santé meilleure. Puis il reprit ses travaux interrompus.



Des jours, des semaines, des mois passèrent ; le doyen de Santiago se

sentait devenir un très savant magicien ; il connaissait à fond la science des Nombres, les combinaisons de l'Alchimie, les propriétés des plantes qui composent philtres et breuvages, les formules mystérieuses des sortilèges et des enchantements ; il connaissait aussi l'influence des astres sur le sort des hommes et savait deviner leur avenir dans les lignes de la main et dans l'état du ciel.

Un soir qu'il pilait dans un mortier de bronze des scorpions frits à l'huile afin d'en composer un baume contre leurs morsures, deux étrangers demandèrent à parler au doyen de Santiago ; leurs riches vêtements étaient poussiéreux, leurs houzeaux de cuir blanc où brillaient des éperons d'argent étaient souillés de la sueur des chevaux et du frottement des étrivières.

Ils s'approchèrent de don Marcos, lui baisèrent la main avec déférence et, lui donnant le titre de Monseigneur, lui présentèrent en fléchissant le genou des lettres revêtues d'un large sceau de cire. Ils étaient, disaient-ils, les écuyers de l'archevêque de Compostelle et apportaient à leur maître la nouvelle de son élévation à l'épiscopat.

La surprise de don Marcos fut grande. Depuis qu'il s'était mis en tête d'apprendre la magie, il avait oublié un avenir qui ne l'intéressait plus. La nouvelle toutefois lui fut très agréable et ranima ses ambitions anciennes. N'était-il pas désormais au comble de la satisfaction ? Il avait appris d'Illian le magicien tout ce qu'il désirait ; il pouvait maintenant prendre congé de lui et revenir, portant soutane et gants violets, dans sa bonne ville de Compostelle, au son des cloches. Et, en songeant à cette rentrée solennelle dans la cité qu'il avait jadis quittée presque en cachette, botté et éperonné comme un curé de campagne, don Marcos ne put s'empêcher de sourire.

La voix de don Illian rappela le nouvel élu au sentiment de l'heure présente. Le magicien, tout en lui manifestant sa joie d'un tel événement, se décida toutefois à lui rappeler la promesse que, doyen de Santiago, il lui avait faite à son arrivée dans Tolède. Archevêque aujourd'hui, il était loisible à don Marcos de disposer de son doyenné comme d'une chose sienne. Qui l'empêchait de transmettre cet office honorable au fils du magicien, curé d'une modeste paroisse de la Manche ? « Ce serait pour lui, ajouta don Illian, la juste récompense des années studieuses qu'il a vécues à Salamanque avant de conquérir le bonnet de docteur ; ce serait aussi pour moi la satisfaction de savoir son avenir désormais à l'abri de la mauvaise fortune. »

Le début de ce discours plut fort au nouveau prélat ; il n'en fut pas de même du reste, et don Marcos parut visiblement contrarié de sa conclusion. « Que Votre Grâce, répondit-il, ne me tienne point rigueur de ce que j'en aie différemment disposé. Depuis longtemps en effet j'ai conçu le dessein de transmettre mon doyenné à l'un de mes frères, plus âgé que moi, et qui exerce le saint ministère dans un gros bourg

de Galice. Il convient, dans l'occasion présente, que je ne paraisse point ingrat envers mes proches et que ce frère, jusqu'ici peu favorisé par le sort, acquière désormais fortune et repos dans l'office que je viens d'abandonner. Au reste, je ne veux point que mon refus cause à votre fils le moindre dommage. Qu'il m'accompagne donc dans mon archevêché ! Il aura tout le loisir d'y mettre à profit l'enseignement de ses maîtres et de se créer dans mon ombre une existence des plus douces. Quant à vous, don Illian, je désire que vous m'accompagniez aussi : dans mon palais épiscopal, il y aura toujours place pour Illian le Magicien. »

Le magicien resta quelques instants sans prononcer une parole, puis, se résignant, il accepta l'offre du prélat. Bientôt les trois hommes, accompagnés des écuyers, partirent pour Compostelle ; là une population enthousiaste vint hors des portes de la ville recevoir son nouvel archevêque et lui fit jusqu'à son palais une escorte brillante, tandis que résonnaient en carillon joyeux les cloches de la vieille basilique de Saint-Jacques le Majeur.

Au milieu des honneurs considérables que son entourage lui rendait chaque jour, don Marcos marchait dans un rêve. Quant au magicien et au jeune prêtre, son fils, ils menaient dans le palais épiscopal une vie triste et effacée. Mais un jour arriva de Rome une grande nouvelle : l'archevêque de Compostelle venait d'être nommé cardinal et le Pape le mandait à sa cour.

« Que Votre Éminence, dit le magicien au nouveau cardinal, daigne enfin se souvenir de la promesse qu'Elle m'a faite autrefois. Qu'Elle veuille bien me faire la faveur de donner à mon fils l'archevêché de Compostelle. Nul ne le mérite mieux que lui. »

Don Marcos parut fort ennuyé des paroles du magicien.

« Que Votre Grâce, dit-il, ne se formalise point de la réponse que je suis obligé de lui faire, mais, voici quelque temps, j'ai formé le projet de donner mon archevêché à l'un de mes oncles, un frère de ma mère, chanoine du chapitre de Léon. Il est juste que ce parent, déjà fort avancé en âge, reçoive de son neveu les preuves d'une affection sincère. Je désire cependant que Votre Grâce ne reste pas en peine. Accompagnez-moi, don Illian, à la cour de Rome ; vous trouverez toujours auprès de moi un accueil sympathique ; et votre fils sera lui aussi du voyage. Certes, il serait bien étrange qu'un prêtre de sa valeur ne trouvât pas à s'employer là-bas avec profit. »

Le magicien ne dissimula point la déception que lui causait ce refus de don Marcos. Il accepta toutefois l'offre du nouveau cardinal. Son fils et lui l'accompagnèrent à Rome. L'ancien doyen de Santiago y fit une entrée solennelle, porté dans une litière de pourpre au milieu d'un grand concours de peuple, au son des cloches de toutes les basiliques. Et le Pape le reçut en personne et le combla de prévenances et

Le Pape était vieux et sa santé devenait fort précaire. Il mourut. Aussitôt les cardinaux de s'assembler en conclave pour lui nommer un successeur. Chose extraordinaire : ce fut le plus jeune cardinal, l'ancien doyen de Santiago, qu'ils choisirent. Et voilà don Marcos installé sur le siège de saint Pierre. Ce jour-là même le magicien, s'approchant de don Marcos, le pria de lui faire la faveur d'octroyer à son fils le titre de cardinal qu'il venait d'abandonner pour le souverain Pontificat. Deux fois déjà, disait-il, un refus avait accueilli sa requête ; un nouvel insuccès ne se concevait plus. Mais à mesure qu'Illian parlait, le visage du Pape se faisait plus sévère ; en quelques phrases embarrassées et sèches, il fit comprendre au solliciteur que sa demande le contrariait fort. Vainement celui-ci revint à la charge, rappelant à don Marcos la vie modeste et effacée que son fils et lui, restés confiants malgré tout, avaient menée à ses côtés depuis le départ de Tolède ; le Pape semblait ne pas entendre et gardait un silence dédaigneux.

« Votre mémoire, dit enfin Illian, est-elle donc à ce point infidèle qu'elle ait oublié la promesse que me fit jadis le doyen de Santiago, lorsque brisé de fatigue, après seize jours de marche à travers monts et vallées, il vint du fond de la Galice heurter à la porte de ma maison ? Le Pape a-t-il donc oublié ce que le chanoine de Saint-Jacques venait alors chercher à Tolède et quel enseignement il m'a prié de lui donner ? »

« — Tais-toi, maudit ! s'écria le Pape dans une explosion de colère, je te défends d'évoquer devant moi ce passé que je renie. Tu n'es qu'un vil nécromant, un déterreur de cadavres ! Personne à Tolède n'ignore que la sorcellerie est ton unique métier et ton seul gagne-pain. Va, retourne dans ton pays pour y duper les gens et profiter de leur sottise ! Je ne te permettrai plus de vivre à mes dépens. »

Et sur-le-champ le Pape, appelant son majordome, lui intima l'ordre de chasser Illian de sa cour et de sa ville, recommandant même qu'il ne lui fût point donné la moindre nourriture. « D'ailleurs, ajouta-t-il avec ironie, le démon ne manquera pas de pourvoir à ses besoins. »

Or, au moment où les serviteurs du Pape s'approchaient du magicien pour l'entraîner hors du palais, don Illian les arrêta d'un geste :

« Alors, dit-il au Pape d'une voix tonnante, puisque vous me refusez toute nourriture et me chassez comme un chien hors de votre demeure, il ne me reste plus qu'à manger seul les perdrix que j'avais commandées pour vous et pour moi. Maria ! ajouta-t-il en s'adressant à quelqu'un dont personne ne devinait la présence, Maria, mets à rôtir les perdrix ! »

À ces mots éclata un tumulte épouvantable. Lorsqu'il cessa, palais, majordome, Pape et serviteurs, tout avait disparu. Et don Marcos se retrouva subitement à Tolède, au milieu du patio fleuri de la maison d'Illian le magicien, simple doyen de Santiago comme il était venu. Dans la vasque de marbre, au centre de la cour, le jet d'eau retombait en dessinant des cercles qui se poursuivaient l'un l'autre jusqu'au bord ; sous les arcades, la vieille femme aux cheveux blancs filait de la laine, et dans sa petite cage, réchauffé par le soleil déjà déclinant, le grillon, tout heureux, chantait.

La dame du Lac

(Extrait du roman de chevalerie « El Caballero Cifar »)



U temps où les chevaliers errants parcouraient la terre à la recherche des belles aventures et de la renommée, le Chevalier Sans Peur, monté sur un coursier blanc comme neige et suivi de son écuyer, traversait un jour la monotone et lumineuse Castille. Il portait une armure d'acier damasquiné, un pennon flottait au fer de sa lance et sur son bouclier était gravé un lion avec la courte devise : « *Sans peur* ».

Il venait d'Aragon où il avait couru de grandes joutes et se rendait à Valladolid pour mettre sa vaillance au service du roi ; mais depuis qu'il avait quitté la plaine de l'Ebre et franchi le seuil des montagnes qui relient au Guadarrama la neigeuse Sierra del Moncayo, il n'avait pas trouvé l'occasion de se servir de son épée ou de sa lance. Il s'avancait maintenant en Castille, longeant le Duero, et trouvait interminable cette route dont l'horizon trop vaste ne réservait aucune surprise. La nuit, dans la lumière bleue qui baigne le pays de fraîcheur, et lui donne l'aspect fantastique d'une mer figée sous le clair de lune, le chevalier pouvait du moins rêver à de possibles aventures ; mais durant le jour, nulle illusion n'était permise ; la plaine, assoiffée sous la lumière flamboyante du soleil, avec son fleuve paisible et sablonneux, sa terre grillée et sans autre verdure que quelques vignes, se montrait inexorablement déserte et sans mystère ; et le chevalier se sentait plus las encore de son inaction.

« — Seigneur, lui dit à la fin son écuyer, il est midi : nos chevaux piétinent leur ombre ; nous voici presque à Tudela del Duero, et nous

serons sûrement ce soir à Valladolid sans nous presser. Nous devrions chercher quelque *posada*(14) où nous trouverions un abri contre le soleil, de l'eau pour nous rafraîchir et peut-être le repas dont nous avons grand besoin. Nous y attendrions, pour nous remettre en route, que la chaleur soit moins cuisante.

— Soit, répondit le chevalier, arrêtons-nous où tu voudras. »

Ils se dirigèrent lentement, car la chaleur était accablante, vers un groupe de maisons qui de loin semblaient de petits tas de sable rouge sur la terre de même couleur. Ils entrèrent dans la cour d'une pauvre auberge où nul ne vint les accueillir ; l'écuyer conduisit les bêtes à l'ombre et pénétra, à la suite de son maître, dans l'unique salle où les voyageurs et les hôtes mangent, boivent et se reposent en commun.

L'hôte leur souhaita brièvement la bienvenue et se mit à combiner avec l'écuyer un problématique repas ; dans un coin de la salle, un pauvre jongleur aux vêtements minables s'était interrompu de gratter sa guitare pour examiner les arrivants ; il s'approcha bientôt du chevalier, pensant obtenir bonne récompense d'une petite chanson.

« Si tu veux me faire plaisir, lui dit le chevalier, ne chante pas pour moi, car je n'ai pas le cœur aux romances. Entendre vanter les exploits d'un autre ne me tente guère aujourd'hui ; je récompenserais mieux celui qui me dirait vers quel pays l'attirait d'une aventure nouvelle pourrait conduire le Chevalier Sans Peur.

— Je connais peut-être ce pays, seigneur. Avez-vous entendu parler de la Dame du Lac ?

— Jamais, répondit le chevalier, intéressé à ce seul nom ; raconte-moi ce que tu sais, tu n'auras pas à t'en repentir.

— Non loin de Palencia se trouve un lac immense et très profond dans un pays nommé la « Vallée Verte ». Au temps du roi Pelasge ou bien au temps d'Hercule, on ne sait pas exactement, vivait dans ces parages un mauvais géant qui terrorisait tout le monde. De braves chevaliers réussirent à le tuer, et pour se débarrasser à tout jamais de lui, les paysans construisirent un grand bûcher, brûlèrent son corps et jetèrent ses cendres dans le lac. Aussitôt des hurlements et des cris effrayants se firent entendre ; l'eau bouillonna, un vent terrible s'éleva et tous les gens qui étaient sur le bord du lac furent emportés dans son tourbillon. Beaucoup tombèrent à l'eau et périrent ; les autres qui réussirent à s'échapper, n'osèrent plus s'approcher de ce lieu maudit ; les étrangers qui passaient le soir dans ces parages entendaient parfois des appels ; s'ils allaient à l'endroit d'où semblait venir la voix, l'appel se faisait entendre de l'autre côté, et ils passaient ainsi la nuit à courir le long du lac.

« Plus tard de pauvres gens essayèrent de pêcher dans ces eaux ; ils en retirèrent des poissons hideux et plus noirs que le goudron ; ceux qui voulurent les faire frire eurent une autre surprise : à peine jetés

dans l'huile, les poissons noirs se carbonisèrent et disparurent !

« Or, Seigneur, tout cela n'était rien à côté des merveilles d'aujourd'hui. Sur les bords de ce lac où ne pousse ni herbe ni mousse, on voit certains soirs s'élever tout d'un coup et par magie des châteaux et des forteresses ; des guerriers tout armés sortent de l'eau et se battent entre eux si ardemment que le fracas de leurs armes empêche les gens de dormir à huit lieues à la ronde. Quand ils sont fatigués de combattre, ils mettent le feu aux châteaux ; pendant quelques heures on voit rougeoyer l'incendie, puis tout disparaît ; il ne reste rien autour du lac, sinon des pierres et des cendres, tandis que l'eau se met à bouillonner et devient si chaude qu'on n'y pourrait tenir la main.

« Tout s'apaise enfin et alors on voit apparaître une dame d'une merveilleuse beauté ; ses cheveux et sa robe sont dorés comme la lune ; elle chante et sa voix est plus pure que le chant du rossignol ; ceux qui l'entendent, possédés du désir de la voir, s'avancent jusqu'au bord de l'eau ; elle les appelle et les invite à la suivre dans son royaume. Beaucoup de chevaliers attirés par sa beauté sont venus planter leur tente dans la Vallée Verte ; mais aucun jusqu'à ce jour n'a osé se fier aux flatteuses paroles de la Dame, aucun n'a été assez brave pour aller la rejoindre au milieu du lac ; les plus valeureux même craignent avec raison les sortilèges et les enchantements.

— Libre à ces vaillants d'être couards à ce point, s'écria le Chevalier Sans Peur ; j'irai à la Vallée Verte et si la Dame du Lac m'appelle, je la suivrai ! »

Quelques heures plus tard, il se mettait en route, accompagné des remerciements et des souhaits du jongleur ; dédaignant Valladolid et la cour du roi, il se dirigea tout droit sur Palencia, d'où il atteignit bientôt la Vallée Verte. Il vit le lac immense et ordonna à son écuyer de dresser sa tente près des eaux sombres. Il s'y installa ; prêt à toute aventure, il gardait toujours son épée et ne quittait son armure ni le jour ni la nuit.

Tout se passa comme le jongleur l'avait raconté ; le chevalier vit apparaître sur la rive opposée les forteresses et les tours ; il aperçut des guerriers qui s'agitaient confusément et il entendit le cliquetis de leurs armes ; il fut allé les combattre s'il n'eût craint de manquer l'apparition de la Dame ; il attendit. Longtemps avant l'aube, une grande lueur illumina les eaux et le ciel, puis tout s'éteignit ; l'eau épaisse et gluante bouillonna toute la journée ; vers le soir elle se calma, s'éclaircit, et le chevalier, assis au seuil de sa tente, vit s'élever sur les eaux une forme blanche, légère comme un brouillard : c'était la Dame du Lac !

Elle s'avancait sur l'eau transparente ; ses cheveux et sa robe étaient dorés comme la lune, et sa lumineuse beauté semblait éclairer le lac autour d'elle.

Elle chanta, et le Chevalier Sans Peur fut inondé de délices ; il s'avança vers elle jusqu'au bord de l'eau, et il n'osait pas respirer, de peur de voir l'image se dissiper en buée légère. La Dame s'approcha, sourit et lui tendit les bras :

— « Chevalier Sans Peur, venez avec moi ; vous êtes celui que j'aime et que j'attends ; je veux vous conduire dans mon palais ; vous régnerez sur mon peuple et sur moi-même, car votre vaillance est digne d'une couronne royale et d'un amour comme le mien !

— Madame, répondit le chevalier, j'irais à vous si l'eau n'était pas si profonde.

— Elle n'est pas profonde ; je marche sur le fond même du lac et je mouille à peine mes pieds ! »

Et en disant ces mots, la Dame sortit son pied de l'eau, et le chevalier pensa qu'il n'avait jamais vu de pied si blanc ni si bien fait.

— Si toute la personne de la Dame du Lac est aussi parfaite, bien fou serait le chevalier qui ne risquerait pas sa vie pour l'amour d'elle ! » dit-il, et résolument il entra dans le lac.

La Dame n'avait pas menti ; le chevalier ne mouillait que ses semelles ! Il s'avança vers la Dame qui vint le prendre par la main et ils partirent ensemble. Après avoir longtemps marché sur l'eau, ils arrivèrent à une terre couverte de prairies vertes et sillonnée de ruisseaux limpides ; l'air était parfumé, le soleil éclairait sans brûler. Au loin s'élevaient les hautes murailles d'une ville immense ; mais la Dame était si charmante que le chevalier ne regardait qu'elle.

Une foule nombreuse d'hommes et de femmes en somptueux habits de fête vint à leur rencontre ; tous gardaient un silence merveilleux qui étonna le chevalier sans qu'il osât en demander la cause. On lui présenta, ainsi qu'à la Dame du Lac, un magnifique cheval harnaché de cuir clouté d'or, et ils firent leur entrée dans la ville, et le chevalier fut bien forcé de détourner un peu les yeux qu'il avait jusque-là tenus fixés sur sa belle compagne, car tout était émerveillement.

Des murs en or massif entouraient la ville et leurs créneaux étaient de diamants ; toutes les maisons bâties en marbre blanc avaient des toits de grosses pierres précieuses taillées et enchâssées les unes à côté des autres ; le soleil les faisait étinceler et leurs couleurs vives s'harmonisaient entre elles pour le plaisir des yeux.

Ils arrivèrent au palais de la Dame par une avenue sablée de poudre d'or ; ce palais était également de marbre, mais sculpté et ajouré comme une dentelle ; il était orné de rubis, d'escarboucles, d'émeraudes et de saphirs, et fait de telle sorte que les pierres qui le composaient étaient moins admirables encore que l'art avec lequel on les avait assemblées.

Dès que le chevalier en eut franchi le seuil, dix belles jeunes filles vêtues de blanc le conduisirent dans une chambre spacieuse où était

préparé un bain parfumé ; on brûla des aromates devant lui, on l'oignit d'essences rares, on le vêtit d'une chemise de fine toile qui sentait la rose, de chausses de satin blanc, d'un pourpoint de brocart d'or ; quand il fut habillé, une jeune fille lui couvrit les épaules avec un manteau qui valait bien une ville, puis six autres demoiselles vêtues de vert le conduisirent à travers le palais jusqu'à la salle du trône ; et ces jeunes filles pas plus que les autres ne parlèrent, ce dont le chevalier s'étonnait de plus en plus(15).

La Dame du Lac était assise sur son trône d'ivoire ; elle avait une robe bleue et verte, fluide comme l'eau et scintillante comme les vagues au soleil ; un diadème de perles ornait ses cheveux ; elle fit asseoir le chevalier à côté d'elle et, sous la douce et chaude lumière tamisée par le plafond de pierres précieuses, commença le défilé des seigneurs, ducs, comtes et grands du royaume en somptueux habits de cour. Tous vinrent baiser la main de leur Reine et la main de leur nouveau maître ; aucun d'eux, cependant, ne parla.

On apporta ensuite des tables pour le repas et celle qu'on posa devant les souverains était faite d'un seul rubis si clair qu'on l'eût dit embrasé. Tous les nobles seigneurs mangeaient au palais et ils étaient dix mille ! Les mets étaient apportés par les jeunes filles les plus belles du monde qui observaient, comme les convives, un merveilleux silence.

Des musiciens invisibles faisaient entendre une musique délicieuse, tandis que les yeux se récréaient à la vaisselle d'or et d'argent qui ornait les tables, aux costumes des convives, à la beauté des damoiselles.

Six d'entre elles servaient la Dame et le chevalier ; elles versèrent de l'eau d'ambre et de rose sur leurs mains et leur présentèrent des plats si variés et si bien apprêtés que le chevalier ne savait lesquels choisir. À la fin du repas, il ne put retenir plus longtemps la question qu'il s'était tant de fois posée, il dit à sa belle compagne :

— « Pourquoi tous ces gens ne parlent-ils pas ? »

— La coutume de ce pays veut que tous les habitants, à l'avènement d'un nouveau maître, restent sept semaines sans parler. Ne vous en plaignez pas, cela nous épargne les harangues et les discours si ennuyeux en votre terre ! »

Là-dessus la Dame se leva de table, le chevalier la suivit et tous les autres les imitèrent. Ils allèrent s'asseoir sur une estrade fleurie, dressée en face du palais, sur la grande place, et toutes sortes de jongleurs vinrent donner spectacle ; les uns sautaient à des hauteurs prodigieuses, d'autres jonglaient avec une habileté que le chevalier n'avait vue nulle part ; les autres, à son profond étonnement, montaient le long des rayons de soleil ! Ils allaient ainsi d'un trait jusqu'aux fenêtres placées dans le toit du palais qui était fort élevé ; ils

redescendaient de même, et ces rayons semblaient être pour eux autant de cordes lisses ou d'échelles qui leur servaient à grimper ou à glisser.

« — Madame, demanda le chevalier, comment ces hommes peuvent-ils monter le long d'un rayon de soleil ?

— Ils savent tous les enchantements et d'autres choses encore, chevalier ! Ne soyez pas si avide de tout savoir immédiatement. Ne parlez pas, regardez bien et vous connaîtrez plus tard les raisons de ce que vous voyez. Toutes ces choses qui furent créées lentement et à grande étude ne se peuvent apprendre en un jour ! »

Le mariage fut célébré avec un éclat extraordinaire et le chevalier était si émerveillé de la beauté de la Dame et de l'étrange cité où il était venu qu'il ne savait plus s'il rêvait ou s'il était éveillé !

Le lendemain les fêtes recommencèrent. La Dame et le chevalier revinrent s'asseoir sur l'estrade et des jardiniers semèrent devant eux des graines d'arbres. Et les arbres naissaient, croissaient, fleurissaient, et finalement se couvraient de fruits bientôt mûrs. Les jeunes suivantes de la Dame les cueillaient à mesure et les offraient aux seigneurs après les avoir présentés au chevalier ; il les goûta et vit qu'ils étaient non seulement les plus beaux, mais encore les plus savoureux fruits de la terre.

« — Que de choses étranges se voient en ce pays, dit le chevalier.

— Assurément, reprit la Dame, et vous en verrez de plus extraordinaires encore. Vous voyez comment les arbres croissent et donnent leurs fruits en une journée ; eh bien, c'est avec la même rapidité que tous les animaux croissent et se développent !

— Terre bénite ! » dit le chevalier, de plus en plus étonné.

Au bout de sept jours, la Reine eut un fils et, au bout de sept autres jours, ce fils était aussi grand que son père !

« — Je vois, dit le chevalier que toutes choses croissent à souhait en votre royaume et je m'en réjouis ! Mais je voudrais savoir si l'on atteint avec la même rapidité l'âge de la mort !

— Rassurez-vous, lui répondit la Reine ; nous vivons aussi longtemps que les autres humains !

— J'en suis très heureux », dit le chevalier en baisant la main de la Dame...

Sept semaines passèrent, durant lesquelles le chevalier vit d'extraordinaires prodiges qu'il ne pouvait s'expliquer. C'est ainsi qu'un jour, comme il exprimait le désir de savoir ce que devenait son fidèle écuyer, la Dame fit apporter un verre d'eau et lui dit : « Regardez au fond de ce verre... » Et le chevalier, regardant bien attentivement au fond du verre, aperçut d'abord vaguement, puis de plus en plus nette, une surface miroitante comme l'eau sous le soleil ; il distingua ensuite un rivage desséché sur lequel s'élevaient quelques

tentes ; auprès de l'une d'elles il reconnut son fidèle écuyer qui pensait le cheval blanc ; il l'entendit parler à l'animal : « Qu'allons-nous devenir, ami, si ton maître nous abandonne longtemps encore ? Est-il mort ou bien préfère-t-il vivre au fond des eaux près d'une femme plutôt que de combattre sur terre en vaillant chevalier qu'il était ? » Le cheval se mit à hennir doucement et le chevalier, que cette vision avait pour un instant reporté sur la terre, sentit le regret lui serrer le cœur.

« — Madame, dit-il à la Reine, permettez-moi de vous quitter quelques heures pour aller avec votre fils me promener à cheval dans la ville.

— Volontiers, lui dit-elle, mais c'est à la condition que vous n'adresserez la parole à aucune femme, car je suis très jalouse ! »

Le chevalier le lui promit et il partit avec son fils pour se distraire et oublier.

Il y avait grande rumeur dans la cité, car les semaines de silence étaient écoulées et les habitants, sans doute pour rattraper le temps perdu, parlaient avec une exubérante volubilité. Toutes les femmes étaient belles et gracieuses. Elles saluaient par des exclamations de joie le chevalier et son fils et leur jetaient des fleurs. L'une d'elles, plus jolie encore que les autres, lui plut si fort qu'il arrêta son cheval pour la saluer :

— « Bénie soit ta mère, ô jeune fille. Comment te nommes-tu ?

— Jasmina ! seigneur. »

Et le Chevalier Sans Peur, malgré sa promesse, s'entretint quelques instants avec Jasmina. Quand il rentra avec son fils, il vit sur les degrés du palais la Dame du Lac qui l'attendait :

« — Va-t-en. Chevalier Sans Peur, chevalier sans foi ! Tu as manqué à ton serment, je te chasse de mon pays. Va-t-en avec ton fils, maudit ! »

Aussitôt la terre trembla, la ville et le palais s'écroulèrent, un vent violent s'éleva et transporta d'un coup le chevalier et son fils au beau milieu du lac. Ils se seraient noyés dans l'eau plus noire que poix fondue si leurs chevaux n'avaient réussi à gagner la rive en nageant. Mais arrivées là, les deux bêtes épuisées se laissèrent glisser au tond tandis que leurs cavaliers étaient recueillis par le fidèle écuyer qui attendait son maître.

Le Chevalier Sans Peur fit baptiser son fils avant de le laisser partir à l'aventure ; puis il reprit lui-même le cours de sa vie errante, mais il n'entendit plus parler de la Dame du Lac. Seuls, les deux chevaux noyés reviennent quelquefois sur les eaux, mais l'un a l'aspect d'un porc et l'autre celui d'une chèvre ; durant les nuits de tempête, on les entend grogner et bêler lamentablement.



Le Prêtre sans ombre

*(Épisodes de la vie des étudiants, d'après Quevedo et
Rojas Zorilla)*



ÉSIREUX de jouer aux hommes un nouveau tour de sa façon, le Diable, un jour, s'en fut à Salamanque pour y enseigner la Théologie. C'était la veille de la Saint-Jean d'automne, et les étudiants accouraient par milliers de tous les points des Espagnes vers la vieille Université dont les cours, interrompus par quelques semaines de vacances, allaient reprendre le lendemain. Pour n'effrayer personne, le Malin revêtit l'habit de bure des Franciscains, dont il rabattit le capuchon sur ses cornes, puis, un gros livre d'heures sous le bras, un chapelet à la ceinture, il fut s'asseoir d'un air dévot sur un banc de pierre non loin de la porte de Zamora.

Sous ses yeux, défilait la plus curieuse des caravanes. Ici le fils d'un grand d'Espagne portant, brodée sur son manteau, la longue croix rouge de Calatrava, passait dans un riche carrosse attelé de mules et qu'escortait la foule des laquais et des pages ; un écuyer suivait, menant haut le pied le cheval de son maître, puis venaient des chariots chargés de coffres et de bagages. Plus loin, quelque fils d'un riche bourgeois de Pampelune ou de Valladolid, vêtu d'un bel habit de drap et d'une cape aux revers de velours, trottait allègrement sur un cheval nerveux. Au trot sec d'une mule dégingandée s'avancait l'étudiant moins fortuné, à la mise sobre et modeste, environné de nombreux paquets où la sollicitude d'une mère avait entassé fèves et pois chiches, saucisse, et morue fumée, toutes choses qui devaient

faire persister quelque temps hors du logis paternel le parfum de la vie familiale. Au milieu des carrosses et des bêtes de somme, se garant des heurts et des ruades, défilaient à pied tous ces déshérités de la fortune, n'ayant dans leurs bourses que de rares maravédís ; courbés sur les mêmes bancs que les fils du gentilhomme, de l'*hidalgo*, ou du bourgeois, nourris de la même parole, mais non des mêmes plats, ils allaient être contraints, pour vivre, de s'attacher comme domestiques à la personne de leurs camarades plus fortunés. Leur regard inquiet cherchait déjà leur futur maître, et, comme les autres, ils disparaissaient sous la porte de Zamora, enveloppés de capes effilochées, mais laissant battre sur leurs talons des épées sonores.

Et la vieille porte semblait être la gueule de quelque monstre géant, à la voir engloutir ainsi l'un après l'autre, avec leurs équipages, tous ces voyageurs uniformément couverts de la poussière fauve des routes de Castille, dans la lumière dorée du jour finissant.



Amusé par ce spectacle, le Diable avait recommencé, pour la centième fois peut-être, à égrener son chapelet d'une main distraite et inhabile, mais la nuit était venue et, dans un grincement de chaînes et de gonds rouillés, les portes de la ville se fermaient. Satisfait, le Malin rentra dans Salamanque.

Le lendemain, des étudiants qui cherchaient un gîte chez quelque *bachelier de pupilles*, s'arrêtèrent devant la porte d'un vieux couvent sur laquelle, au milieu des coquilles sculptées dans la pierre en souvenir de quelque pèlerinage à Compostelle, on pouvait lire cette inscription fraîchement peinte :

ÉCOLE DE THÉOLOGIE

*Frère Ignace, de l'ordre de saint François,
Enseigne gratis pour l'amour du Seigneur.*

Aussitôt les étudiants accoururent chez ce nouveau maître, dont jusque-là ils n'avaient ouï parler ; mais ce furent surtout ceux dont la bourse était légère et les chausses mal en point.

Quant aux boursiers du collège de l'Archevêque, portant l'étoile rouge sur la robe noire, et ceux d'Oviedo ou de Cuenca, portant l'étoile bleue ou violette, ceux-là, « dont l'enseignement était assuré à l'Université sans qu'ils eussent à délier les cordons de leurs bourses, ne s'inquiétèrent pas des offres alléchantes de frère Ignace. Il en fut de même pour les étudiants d'Alcantara, de Santiago et de Calatrava, jaloux de la prééminence que leur conféraient les ordres de chevalerie

dont leurs pères étaient revêtus et dont eux-mêmes portaient les insignes brodés sur leurs capes ou leurs pourpoints ; ceux-là non plus n'étaient point destinés à devenir les élèves du faux Franciscain. Mais le Diable ne s'en formalisa point ; si ses disciples portaient la simple robe noire, ils n'étaient pas tous des miséreux : quelques fils de bourgeois ou d'hidalgos, voire même de gentilshommes, n'avaient pas hésité à donner aussi leurs préférences à un maître qu'ils n'auraient pas à payer, et, dans leur pensée, les économies ainsi réalisées par eux devaient leur permettre de s'octroyer un supplément de plaisirs. Le faux moine fit davantage : bien qu'il ne fût pas dans la coutume que le maître nourrit et logeât ses élèves, il n'hésita pas à donner le vivre et le couvert aux étudiants qu'il accueillit.

Ce fut un spectacle vraiment original que l'installation de toute cette jeunesse dans les bâtiments du vieux monastère. Chacun, selon ses goûts et ses moyens, s'empressa d'organiser son logis. Les moins fortunés se procurèrent, Dieu sait comment ! l'indispensable paillasse destinée à leur servir de lit ; les plus riches s'emparèrent des cellules, et ramenèrent de la ville, pour les en meubler, des claies de roseau, des matelas étiques et divers objets de luxe tels que couvertures râpées, tables branlantes et chaises boiteuses. Dans le fracas de leurs allées et venues la poussière dormante tourbillonna dans les couloirs et les escaliers de pierre ; des familles entières de souris et de noires théories de blattes disparurent à la hâte vers les fentes des murs, et, le soir, des chansons joyeuses, accompagnées de raclements de guitare, alternèrent avec les cris de tous les animaux jadis enfermés dans l'arche. Mal avisés furent les voisins qui, troublés dans leur sommeil, adressèrent de leurs fenêtres à la bande joyeuse des exhortations au silence. Une bordée d'injures, empruntées aux dialectes et coutumes de toutes les Espagnes, accueillit leurs remontrances intempestives, et ces infortunés comprirent alors avec douleur qu'il leur faudrait désormais faire dépendre leur sommeil du bon plaisir de messieurs les étudiants en théologie.



Le lendemain même, l'enseignement commença. Réveillés dès les premières lueurs du jour par une cloche impitoyable, tout engourdis encore de fatigue et de sommeil, les écoliers descendirent en hâte dans l'antique salle du chapitre où frère Ignace, assis sur un vieux coffre qui lui servait à la fois de chaire et de bibliothèque, les attendait déjà. Comme à l'Université, de grosses poutres, posées à terre, faisaient office de bancs ; leur épaisseur et leur dureté défiaient le couteau de l'écolier oisif et les coups de pied des impatients.

La leçon commença, et, aux premières paroles du maître, les yeux

encore demi-clos s'ouvrirent, les corps fatigués se redressèrent, dispos, et les cerveaux subitement lucides se passionnèrent pour le clair enseignement du Franciscain. Nul n'osa même se divertir aux traditionnelles plaisanteries des écoliers, car les yeux de frère Ignace, singulièrement perçants et toujours en mouvement, semblaient deviner les intentions les plus secrètes et épiaient le moindre geste malicieux. Jusqu'à ce que la cloche de l'église voisine eût égrené onze coups lentement espacés, les élèves durent, bon gré, mal gré, écouter et s'instruire. Mais lorsque frère Ignace eut fermé son livre et qu'il l'eut soigneusement remplacé dans le coffre, ce fut dans la vieille salle aux voûtes sonores un brouhaha formidable. Debout à une extrémité, le maître regardait les jeunes gens qui, poussés par un vent de folie, s'élançaient vers le porche et de là vers la rue ; en un clin d'œil tous avaient disparu. Demeuré seul le Démon fit une grimace horrible et une cabriole extravagante, puis il éclata d'un rire si étrange que tous les chiens du voisinage se mirent à hurler longuement.

Pendant les écoliers avaient gagné les rues de Salamanque. C'était l'heure du marché, et les étalages en plein vent offraient aux acheteurs fruits et légumes, poissons séchés et viandes fraîches, cruches et poteries poreuses ou vernissées. Des bouchers écorchaient des chevreaux suspendus par les pattes à la charpente de leur boutique, et les marchands de *bunuelos*(16) parfumaient l'air d'une savoureuse odeur d'huile bouillante et de pâte frite. La troupe enragée des écoliers menait grand train parmi les étalages, renversant paniers et corbeilles, piétinant melons et tomates et brisant la vaisselle ; les gens se garaient contre les murs ou dans l'embrasure des portes, puis criaient après la meute lorsqu'elle était passée ; des ânes subitement détachés fuyaient au grand galop, heurtant de leurs bâts passants et boutiques, et les chiens aboyaient sur les talons des étudiants. Ceux-ci, joyeux de provoquer semblable panique, ne manquaient pas d'en profiter et de se pourvoir de tout ce qui leur tombait sous la main, petits pains et gâteaux, saucisses et oranges, et jusqu'à des chapelets d'oignons blancs ou de piments rouges qu'ils se passaient autour du corps comme autant d'écharpes ou de ceintures. Quand ils eurent assez crié et couru, qu'ils furent suffisamment pourvus de victuailles, ils revinrent paisiblement au logis.

Frère Ignace était sur la porte, mais il n'était pas seul : devant lui gesticulaient des hommes et des femmes paraissant fort en colère et parlant tous à la fois. C'étaient les marchands que ses élèves avaient dévalisés et qui étaient accourus pour se plaindre. La vue des écoliers redoubla leur fureur.

- Les voilà, les bandits !
- Ils ont renversé mes cruches d'eau !
- Ils ont écrasé mes tomates !

- Celui-là a détaché mon âne !
- Celui-là m'a volé des gâteaux !
- Celui-là m'a pris un poulet !
- Au corridor, s'ils ne rendent pas ce qu'ils ont volé !

Penauds et se serrant les uns contre les autres pour mieux dissimuler leurs larcins, les écoliers attendaient la fin de cette pluie d'invectives, tandis que frère Ignace, d'une voix douce, s'efforçait d'apaiser leurs victimes. Il y réussit enfin moyennant quelques maravédís auxquels, par surcroît, il joignit ses bénédictions. Mais lorsqu'il fut rentré avec ses élèves dans le vieux couvent : « Apprenez, leur dit-il, que je n'aime ni les maladroits ni les sots. S'il vous plaît de vous divertir aux dépens de ces imbéciles, pourquoi vous rassembler en bandes comme des étourneaux braillards ? Désormais, le premier d'entre vous qui se laissera reconnaître, fût-ce pour la plus innocente plaisanterie, je le chasse de ma maison. Et maintenant allez prendre votre repas : doña Perfecta vous attend. »



Lorsqu'ils pénétrèrent dans l'antique réfectoire, meublé, comme au temps des moines, de tables épaisses et de lourds bancs de chêne, les étudiants éprouvèrent la plus désagréable surprise. Doña Perfecta, la respectable duègne, était si laide qu'elle eût fait reculer le soleil. Une robe en loques s'entortillait autour de son corps desséché, comme ces guenilles ficelées à des perches et que l'on place dans les vergers pour effrayer les oiseaux ; un foulard rouge plié en pointe encadrait son visage jaune et ridé comme une noix ; son nez et son menton, également crochus, semblaient se rejoindre devant sa bouche édentée ; enfin doña Perfecta était borgne, et son œil unique, bordé de rouge, larmoyait intarissablement.

Ce fut un jeune Andalou qui recouvra le premier ses esprits et sa langue : « Bénie soit ta mère qui te créa si belle ! » dit-il à la vieille en la saluant avec respect.

« Doña Perfecta, la vue de ton visage rendrait jalouses les roses ! » continua un second.

Tous les autres éclatèrent de rire, mais la vieille ne répondit pas ; elle était sourde.

À dire vrai, le pain de frère Ignace était un peu moisi, le bouillon un peu clair, les pois chiches un peu secs, mais cette nourriture valait celle des autres *maisons de pupilles*, et elle était assez abondante pour satisfaire des jeunes gens qui avaient mille raisons de n'être point difficiles.

L'un d'eux mangeait comme un affamé et son visage maigre avait l'expression avide et concentrée de ceux qui, longtemps privés de tout,

se trouvent brusquement en face d'une table bien servie. Ses mains alertes agrippaient tout ce qui passait à leur portée, et les aliments disparaissaient dans sa bouche comme dans l'ouverture d'un puits sans fond.

« Celui-ci est un pauvre diable, pensait l'un de ses voisins, jeune garçon vêtu en riche gentilhomme. Son pourpoint n'a plus de couleur bien précise, ses chausses sont élimées, le drap de son manteau est luisant et dépourvu de poils comme la peau d'une grenouille. Il paraît cependant fort avisé et serait pour moi un bon domestique. »

Dès la fin du repas, le riche écolier entraîna son maigre voisin dans un angle de la cour, et là, avec tous les ménagements que l'on doit prendre entre gens d'honneur pour ne froisser aucun amour-propre, il lui demanda s'il ne consentirait pas à le servir : « Mon père, lui dit-il, m'a copieusement pourvu de bons et beaux ducats. Si tu veux, nous les dépenserons ensemble puisque la générosité de frère Ignace nous épargne tout souci. – Je consens à être ton compagnon, répondit le pauvre hère en dissimulant sa joie sous une morgue toute castillane, et je te rendrai de bonne grâce les services que l'on se doit entre amis. » Il ajouta : « Je suis fils d'hidalgo et mon nom est Pablo. – Mon père est gentilhomme et je m'appelle Juan, continua le premier. Pour mieux faire connaissance, allons à la recherche d'une bonne auberge où l'on nous servira quelque solide *cocido* ; il me semble déjà sentir le fumet des choux, des pois chiches et du lard fumé. Le repas de frère Ignace ne m'a point rassasié. – C'est comme moi ! » dit Pablo, dont l'estomac complaisant aurait absorbé plusieurs repas l'un après l'autre. Le soir, lorsqu'ils rentrèrent au couvent, Juan et Pablo étaient une paire d'amis.



Une vie agréable commença pour eux. Pourvu qu'ils fussent assidus aux leçons de la matinée, frère Ignace, le reste du temps, les laissait libres. Ils en profitèrent pour faire connaissance avec tous les plaisirs de Salamanque. Au bout de quelques semaines, ils en avaient fréquenté toutes les tavernes, tous les tripots et toutes les mauvaises compagnies ; les querelles et les coups d'épée ne leur avaient point fait défaut : bref, tout ce que leurs familles prévoyantes leur avaient enjoint de fuir à l'égal de la peste, devint pour eux l'indispensable complément des études théologiques ; mais, soucieux de ne point s'attirer la disgrâce de frère Ignace, ils s'amusaient habilement et prenaient ainsi avec le goût des choses défendues, l'habitude de la ruse et de la dissimulation.

Le Diable était fort savant ; il enseignait la théologie beaucoup mieux que ne le fit jamais Fray Luis de Léon, ou le meilleur des professeurs de San Bartolomé. Aussi ses élèves devenaient-ils en peu de temps bien plus instruits que les autres étudiants de l'Université, et c'était un jeu pour eux de conquérir leurs grades de bachelier, de licencié, de maître ès arts, voire même de docteur. Mais l'autre science dans laquelle ils excellèrent bientôt, tant étaient bonnes les dispositions des élèves et les leçons du maître, fut celle de se divertir aux dépens d'autrui. En cela, le Diable était encore plus savant et, sous le prétexte de leur faire connaître les mille aspects de la malice humaine, il commença dès les premiers temps à leur enseigner mille tours. Bien plus, lorsqu'il s'aperçut que la vie de plaisir et de paresse menée par ses élèves leur avait fait oublier tous les honnêtes principes reçus dans leur enfance, il imagina de stimuler leurs progrès dans la malice et la ruse en se faisant raconter par eux, chaque samedi, les bons tours qu'ils avaient joués dans la semaine.

Juan et Pablo se mirent rapidement à la tête des meilleurs sujets de frère Ignace. Ils apportaient à ce jeu des dispositions natives vraiment extraordinaires ; leurs inventions diaboliques désolaient les habitants de Salamanque et mettaient en joie le vieux couvent.

« — Savez-vous, mes enfants, dit un jour le maître à ses élèves, pourquoi les boutiques des confiseurs de la calle Mayor sont gardées depuis peu par des alguazils ?

— Je crois savoir ce qu'on redoute, mon père, déclara Pablo ; cette défiance des confiseurs leur vient du bon tour que je jouai l'autre soir à l'un de ces poltrons. Je me promenais vers neuf heures, alors qu'il n'y a plus que très peu de gens dans les rues, le long de la calle Mayor, lorsque j'aperçus à l'étalage d'une confiserie un couffin de raisins secs. Je m'élançai, le saisis et pris la fuite au pas de course, ayant sur mes talons le confiseur, ses domestiques et ses voisins. Comme j'étais chargé, je compris que ces gens, malgré l'avance que j'avais sur eux, finiraient par me rattraper ; aussi, au tournant d'une rue, je m'assis sur le couffin, rabattis ma cape sur mes jambes, et tenant un de mes pieds dans mes mains : « Aïe, criai-je, que Dieu lui pardonne ! Il m'a écrasé le pied ! » Mes poursuivants qui arrivaient en s'égosillant, entendirent mes paroles et, comme je commençais à réciter la prière habituelle : « Por tan alta Señora... », « Frère, me demandèrent-ils, ne vient-il point de passer ici un homme ? — Précisément, répondis-je ; même il m'a marché sur le pied, loué soit le Seigneur ! » Puis ils continuèrent leur chemin, me laissant seul. Et moi d'emporter aussitôt à la maison le couffin de raisins secs et de raconter à mes camarades cette bonne plaisanterie. Comme ils riaient très fort, mais refusaient de me croire,

je les invitai à venir un autre soir me voir faire la chasse aux boîtes de fruits confits. Hier donc, nous nous réunîmes, mes amis et moi, devant la boutique du confiseur et là, je leur expliquai qu'il s'agissait d'enlever l'une des boîtes qui se trouvaient à l'intérieur, sans la toucher. Bien entendu, ils jugèrent la chose impossible, d'autant plus que le marchand se tenait sur ses gardes depuis l'aventure des raisins secs. Mais moi, prenant du large et mettant l'épée en main, je pénétrai dans la boutique à toute vitesse en criant : « À mort ! » et en même temps j'envoyai une estocade dans la direction du marchand qui se laissa tomber en appelant un confesseur ; or, ma lame avait enfilé l'une des boîtes qui y était restée suspendue et je m'enfuis avec le tout. Quant à mes camarades, fort étonnés de ma réussite, ils pensèrent mourir de rire lorsque le confiseur les pria de l'examiner, car, disait-il, sans nul doute son corps devait avoir reçu quelque blessure de la part de cet homme avec qui déjà il avait eu maille à partir. Mais lorsqu'il tourna ses regards vers l'intérieur de sa boutique et qu'il vit la pile de boîtes renversée, il comprit enfin la plaisanterie et se mit à faire des signes de croix à n'en plus finir. J'avoue, quant à moi, que jamais farce ne m'a causé tant de satisfaction. »



« Fort bien, conclut le Diable, lorsque Pablo eut achevé son récit, je vois, mon fils, que vous avez l'esprit aussi vif que les jambes. Le tour est bon et j'en suis fier ; mais quelqu'un de vous pourrait-il me dire pourquoi le corrégidor, accompagné du recteur de l'Université, a parcouru hier toute la ville, visitant une à une les *maisons de pupilles* et paraissant fort mécontent ?

— Mon père, répondit à son tour Juan d'un air satisfait, je ne vous dissimulerai pas que je connais cette affaire aussi bien et mieux peut-être que le corrégidor et toute la justice de Salamanque. Voici donc ce qui s'est passé : j'avais promis à mes compagnons qu'une nuit j'enlèverais leurs épées aux archers du guet, et nous avions dans ce but pris rendez-vous avant-hier. Dès que j'aperçus la ronde, je m'avançai au-devant d'elle et criai : « Est-ce la justice ? – Oui, me répondit-on. Est-ce le corrégidor ? – Oui, me fut-il répondu. Je me jetai alors à genoux devant le magistrat et lui dis : « Seigneur, vous tenez entre vos mains à la fois ma vengeance et la sûreté de l'État, et je prie Votre Grâce, si Elle désire faire une bonne capture, de m'entendre à part un instant. » Le corrégidor vint avec moi à l'écart et je vis ses archers mettre l'épée à la main, tandis que ses alguazils saisissaient leurs baguettes. « Seigneur, continuai-je, je suis venu de Séville à la poursuite de six hommes les plus scélérats du monde, tous voleurs et assassins ; l'un d'eux a tué, pour les voler, ma mère et mon frère ; ils

sont accompagnés, à ce que j'ai ouï dire, d'un espion français. » À ces mots, le corrégidor fit un saut en arrière en disant : « Où sont-ils ? – Seigneur, ils sont dans cette hôtellerie, mais que Votre Grâce ne tarde point ! Les âmes de mon frère et de ma mère vous le paieront ; en prières et certes le Roi vous en marquera sa reconnaissance. – Dieu le veuille ! s'écria le magistrat. Suivez-moi et donnez-moi une rondache ! – Seigneur, lui dis-je en le prenant à part, vous courrez à votre perte en procédant ainsi ! Il importe, au contraire, que vous entriez, vous et les vôtres, sans épée et un par un, car ces bandits, en vous voyant entrer avec des épées, comprendront que vous êtes des officiers de justice et, comme ils ont des pistolets, ils tireront sur vous ; mieux vaut ne conserver que les dagues et prendre ces brigands par derrière ; nous sommes pour cela en nombre suffisant. »

« Le corrégidor goûta ce projet d'autant mieux qu'il escomptait une capture importante. Il arriva près de l'hôtellerie avec ses gens et leur fit cacher leurs épées sous des touffes d'herbes, dans un champ qui s'étendait en face de la maison, puis ils entrèrent. Aussitôt je m'emparai des épées et m'enfuis par une petite ruelle avec la rapidité d'un lévrier. Cependant archers, alguazils et corrégidor, étant entrés dans l'hôtellerie, n'y virent personne de suspect ; il n'y avait là qu'étudiants et *picaros*, ce qui, au fond, est tout un. C'est alors qu'ils me cherchèrent et que, ne m'apercevant plus, ils se doutèrent d'une plaisanterie ; de leurs épées ils ne retrouvèrent pas la moitié. Ah ! quelle nuit passèrent le corrégidor et le recteur ! Ils parcoururent tous les *patios*, pénétrèrent dans toutes les chambres. Lorsqu'ils arrivèrent dans notre couvent, j'étais allongé sur mon lit, un cierge dans une main, un crucifix dans l'autre, et un clerc de mes amis, en récitant des litanies, m'assistait dans mes derniers moments. À ce spectacle, le recteur et les gens de justice ne regardèrent nulle part, estimant qu'un pareil lieu ne pouvait recéler le corps du délit ; ils s'en allèrent bien vite et, comme mon camarade continuait d'égrener ses litanies, le recteur, en sortant, dit un répons. Désespérés l'un et l'autre de leurs recherches vaines, le recteur jurait qu'il abandonnerait à la justice l'étudiant coupable, si jamais l'on parvenait à le saisir, et le corrégidor criait très haut qu'il le pendrait, fut-il le fils d'un grand d'Espagne. »



Les récits de tant de prouesses, qui provoquaient des rires sans fin, faisaient supporter sans ennui l'enseignement de la théologie. Trois mois après leur arrivée, les élèves de frère Ignace pouvaient en remontrer au plus habile des *picaros* que l'on pût trouver dans la plus sordide des tavernes : paresseux, querelleurs et joueurs, ils étaient devenus des étudiants accomplis.

Juan et Pablo étaient parfaitement heureux. Si, chez Juan, les ducats paternels commençaient à devenir rares, les deux écoliers comptaient sur leur ruse pour suppléer à ce qui leur manquerait. Au reste, frère Ignace n'avait-il pas promis qu'ils auraient toujours le vivre et le couvert dans le vieux couvent ?

Pablo logeait au dortoir commun ; il ne possédait au monde que les habits usés qu'il portait sur lui. Juan occupait une cellule qu'il décorait du nom de chambre ; elle était meublée d'un lit de camp plus dur qu'une mule de louage, d'une table boiteuse et d'une chaise unique, celle-ci pour les jours où l'étudiant recevait des amis. Au mur étaient accrochés une épée, un écu et un chandelier. Il possédait encore un miroir terni, une brosse presque chauve, enfin une vieille *capa* pour les jours de vent. À portée de sa main pendait une guitare si démembrée qu'elle était tout juste bonne à faire le bourdon.

L'heure du repas trouvait tous nos étudiants empressés autour de la table et mangeant au même plat où chacun péchait à son tour. L'après-midi se passait à jouer de la guitare, de l'épée ou du bouclier, et à faire d'interminables parties de dés. La nuit venue, s'ils ne trouvaient pas quelque sottise à faire ailleurs, ils se rendaient au marché et subtilisaient à leur profit les viandes tournant aux broches des rôtisseurs. Munis de ces trophées, ils rendaient visite à des amis et partageaient avec eux l'aubaine ; après quoi tous descendaient dans la rue pour chercher querelle au premier venu. S'ils ne trouvaient personne, ils rentraient au vieux couvent et s'endormaient avec la satisfaction du devoir accompli.

Cette heureuse vie dura jusqu'en avril, mais bientôt les repas devinrent de plus en plus maigres, en même temps que des escarcelles s'envolaient les derniers maravédís. Doña Perfecta servait maintenant à ses convives d'extraordinaires cuisines ; une mousse verdâtre ornait le pain ; les œufs renfermaient souvent des poussins fort avancés en âge, et, dans le bouillon aussi clair que l'eau des fontaines, on voyait nager, non plus des *garbanzos*, bien renflés, mais des épluchures de légumes, des brindilles de bois et jusqu'à des vers. Un jour, l'un des écoliers retira de la marmite un paquet d'étoupe échappée à la quenouille de la duègne ; le lendemain, ce furent des grains de chapelet, bénits sans doute, mais malgré tout fort durs. Les jeunes gens riaient, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, et Juan plaisanta en trouvant l'un des grains au fond de sa cuillère : « Tiens, s'écria-t-il, voici des pois nègres ! – Ce sont des pois castillans, répliqua l'un de ses camarades, mais ils sont en deuil. – Oui, en deuil du feu Roi », ajouta un autre écolier, en touchant sa toque en signe de respect. Mais il interrompt sa phrase par un juron, car il se cassa deux dents.

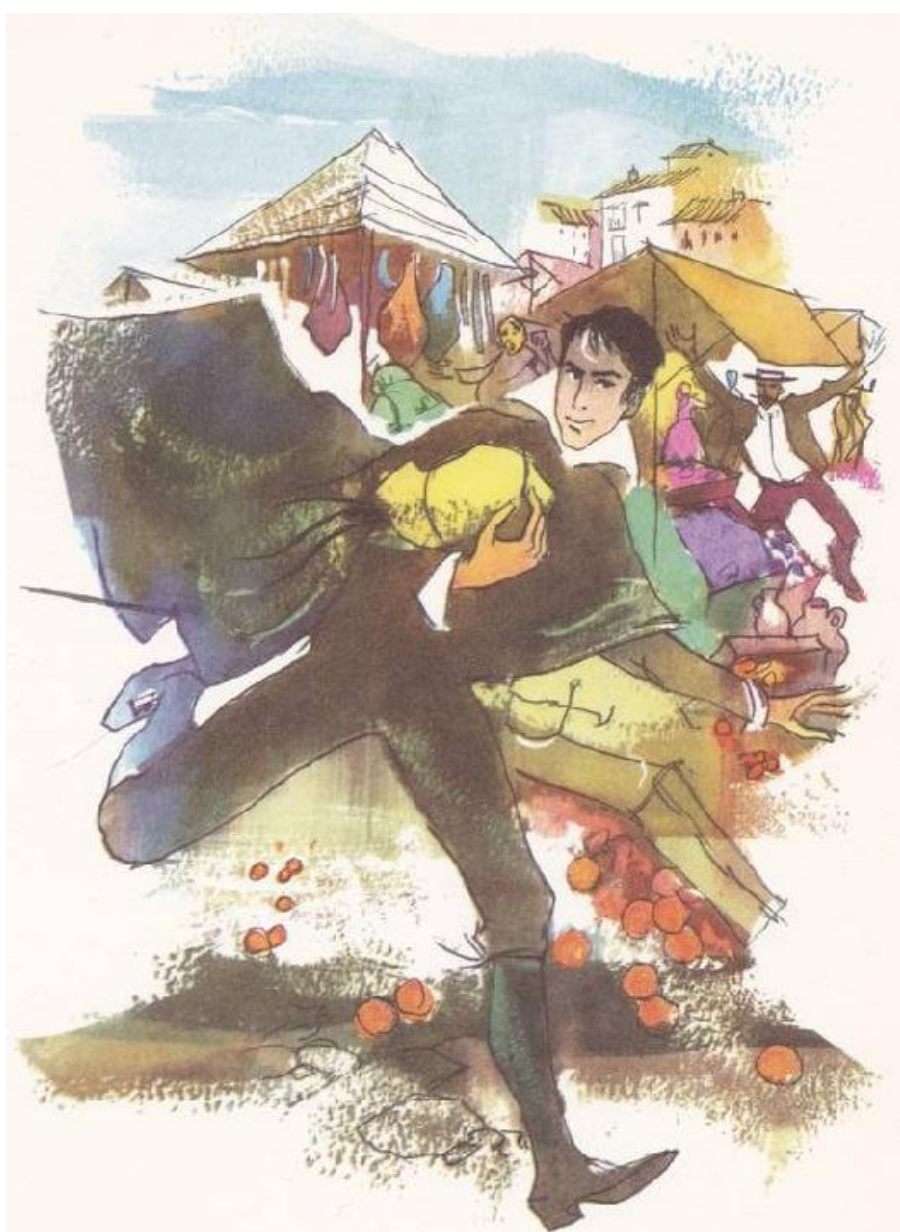
Bientôt les étudiants ressentirent la famine, car la vieille femme

économisait sur toutes choses : afin d'épargner la viande pour la confection du bouillon, elle l'enfermait dans une petite boîte de fer percée de trous qu'elle suspendait pendant quelques instants dans la marmite, et lorsqu'elle estimait que la viande avait suffisamment parfumé l'eau, elle retirait la boîte dont le contenu pouvait ainsi servir plusieurs fois.

Un matin, frère Ignace réunit ses écoliers : « J'ai dépensé pour vous, leur dit-il, toutes les ressources que je possédais. Il ne me reste plus que mon savoir et le logis où nous sommes. Vous nourrir m'est impossible désormais ; je continuerai cependant à vous instruire. J'espère que l'intelligence et la subtilité que j'ai cultivées en vous suffiront à vous tirer d'affaire. Mettez donc en pratique cette parole de notre divin Maître : « Aidez-vous les uns les autres. » Et pour cela ne craignez pas de forcer les gens à être charitables ; ce que vous obtiendrez d'eux, même à leur insu et contre leur gré, leur sera compté là-haut ; grâce à vous ils seront récompensés dans l'autre monde de ce qu'ils auront souffert dans cette vallée de larmes. »

Dès lors, nos jeunes écoliers, obligés de voler pour vivre, mirent la cité en coupe réglée. Le vieux couvent devint un véritable nid de pirates semblable à ceux de la Côte Barbaresque ; cependant ni l'alcade, ni le corrégidor, ni les habitants de Salamanque ne parvenaient à découvrir les auteurs de tant de ravages. De leur côté, les écoliers, qui auparavant tiraient vanité de leurs prouesses, mettaient maintenant un certain orgueil à n'en point parler et à supporter bravement la misère ; mais chacun d'eux cherchait à paraître riche et à persuader aux autres qu'il était rassasié. Celui qui s'était nourri de quelques légumes ramassés au marché racontait qu'il avait dîné d'un fin chapon et mâchonnait un cure-dent d'un air satisfait ; celui qui avait la chance de rapporter quelque victuaille ne manquait point d'exposer devant sa porte les restes de son repas ; et celui dont la chasse était restée vaine avait soin, pour ménager son honneur, de recueillir dans la rue plumes et os de volaille, épiluchures de fruits, écailles d'huîtres et peaux de lapins qu'il étalait au seuil de son logis.





Juan et Pablo ne souffraient guère de la faim...

Juan et Pablo ne souffraient guère de la faim, leur habilité les sauvait de la disette ; mais leurs vêtements étaient fort éprouvés. Pablo y remédiait de son mieux, il n'avait pas son pareil pour réparer les injures du temps et des batailles et il maniait l'aiguille comme un maître tailleur.

« Ne suis-je pas aussi élégant, aussi fier qu'un gentilhomme ? disait-il sans fausse modestie. À voir mes bottes, devinerait-on que mes jambes y sont à nu et que je n'ai point de bas ? À voir ce col, penserait-on que je n'ai pas de chemise ? Crois-moi, camarade, un *caballero* peut se passer de bas et de chemise, mais d'un col amidonné, jamais ! D'abord, c'est un bel ornement pour sa personne ; ensuite, après avoir été retourné plusieurs fois, ce col est encore une ressource pour les jours de famine, car on peut en sucer l'amidon. Le soleil, dont la vive lumière révèle les trous de nos vêtements et les reprises dont ils sont parsemés, le soleil lui-même sait nous rendre service : le matin, je me place dans ses rayons et, à l'ombre qu'il projette sur le sol ou sur les murs, j'aperçois toutes les effilochures de mes grègues ; alors, avec des ciseaux, je fais la barbe à mes hauts de chausses. Le fond en est-il un peu fatigué ? Risque-t-il de m'abandonner en chemin ? J'enlève les languettes aux régions de devant pour repeupler les régions de derrière ; je compte beaucoup sur ma cape pour couvrir cette misère ; je fais la révérence sans écarter les genoux et je me gare des jours de vent, des escaliers bien éclairés et des promenades à cheval ! »

Juan ne goûtait qu'à demi les raccommodages de Pablo et, comme il était fort coquet de sa personne, il préférait décrocher en cachette la cape, les chausses, le pourpoint ou la toque dont il avait besoin. Il se promenait ensuite fièrement dans la ville, accompagné de son ingénieux ami et tous deux ne manquaient ni une fête, ni une cérémonie ; ils y trouvaient toujours l'occasion de se livrer à quelque plaisanterie aussi divertissante que profitable.

Bientôt vint la période des examens ; les élèves de frère Ignace affrontèrent brillamment les épreuves qui se déroulaient devant les maîtres de l'Université. Parmi eux, Juan répondit si savamment aux questions posées que ses juges le félicitèrent et rendirent publiquement hommage à l'enseignement du moine franciscain. Pablo en éprouva si grande fierté qu'il profita de l'attention très absorbée des auditeurs pour couper trois ou quatre escarcelles, ce qui lui permit de fêter dignement, le soir même, le succès de son ami.



Enfin arriva la Saint-Jean d'été, date heureuse puisqu'elle marquait

le début des vacances, le retour au sein de la famille, à la vie du pays natal. Ce jour-là, frère Ignace, avant de congédier ses disciples impatientes, les réunit une dernière fois :

« Mes amis, leur dit-il, dans quelques instants vous aurez quitté cette école, emportant avec vous le fruit de l'enseignement que je vous ai donné. En échange de mes efforts, en compensation des ressources que j'ai dissipées pour vous, je ne vous ai demandé jusqu'ici aucun dédommagement. Croyez-vous cependant que je n'en mérite point ? Enfin, vous avez cru que j'étais frère Ignace, de l'ordre de saint-François. Quelle erreur, jeunes gens ! Sous cette robe de bure, c'est le Diable lui-même qui vous parlait et vous parle encore... Le Diable ne veut pas d'argent ; qu'en ferait-il ? Ce qu'il veut, c'est l'un d'entre vous ; tous vous méritez d'être mes compagnons ; mais pour l'instant je n'en veux qu'un, choisissez ! »

Stupéfaits, mais incrédules encore, les étudiants se regardaient entre eux, ignorant s'il fallait rire ou s'effrayer des paroles du Maître. Mais, d'un geste brusque, le moine rabattit son capuchon sur ses épaules et fit apparaître aux yeux des écoliers épouvantés un front cornu comme la tête d'une chèvre, une chevelure hirsute, des oreilles velues et pointues comme celles d'un loup. Plus de doute, c'était bien le Diable. En un clin d'œil, tous se précipitèrent vers la porte du couvent pour s'échapper au plus vite. Mais le Malin les avait devancés. « Reste avec moi ! cria-t-il en empoignant le premier qui allait franchir le seuil. – Prends celui qui est derrière moi ! dit l'étudiant. – Soit ! reprit le Diable ; et il le laissa partir. Mais le second se débattait dans les griffes du Démon : « Prends celui qui est derrière moi ! s'écria le malheureux écolier. – Soit ! dit encore le Diable qui le laissa s'enfuir aussi. Et chacun des étudiants ayant fait de même, il n'en resta bientôt plus qu'un seul : c'était Pablo. « Reste avec moi, tu m'appartiens ! dit le Diable.

— Prends celui qui est derrière moi ! » riposta Pablo en désignant son ombre qui s'allongeait sur les dalles inondées de soleil.

Comment le Malin fut-il assez naïf pour se laisser duper de façon si grossière ? Nul ne le sait et ne le saura jamais ; toujours est-il, que lâchant le bras du jeune homme, il se précipita sur son ombre et la saisit. Pablo s'enfuit à toutes jambes.



Quelques années plus tard, dans une petite bourgade de la Castille-Vieille, vint se fixer un jeune prêtre tout frais émoulu de Salamanque. Il paraissait timide, parlait peu, vivait fort retiré. Ses paroissiens – car il était curé du village – le nommaient don Pablo. « Qu'a donc notre curé, se disaient-ils souvent, pour ne sortir de sa maison qu'à la

brune ? – Pour moi, disait le berger du troupeau commun, il doit être de ces gens qui voient clair la nuit comme les chats et qui craignent la lumière du soleil comme les chauves-souris. – C'est un savant, disait le sacristain qui cherchait à détourner l'attention des fidèles et à présenter son pasteur sous un jour moins étrange.

« Don Pablo, ajoutait-il, est un licencié de Salamanque, la plus grande Université d'Espagne ; chez lui, rien que des livres, j'en ai vu au moins douze, aussi épais que des solives, avec des fermoirs aussi gros que les serrures d'un coffre. – Ça ne fait rien, disaient les vieilles femmes, notre curé n'est pas comme les autres ; bien sûr il a quelque chose... mais voilà... qu'est-ce qu'il peut bien avoir ? »

La curiosité de tous ces braves gens dura fort longtemps et personne ne trouva jamais la clef du mystère jusqu'au jour où l'évêque de Burgos, faisant une tournée dans son diocèse, vint rendre visite à don Pablo. Monté sur une belle mule blanche harnachée de cuir rouge clouté d'argent, accompagné de deux serviteurs armés comme des archers de la Hermandad, le prélat arriva un soir au village. Il mit pied à terre devant la petite église et le curé, qui l'attendait sur le seuil, s'avança pour le recevoir. Tandis que le jeune prêtre adressait à l'évêque un compliment de bienvenue, les enfants du voisinage s'étaient approchés et, avec l'indiscrétion coutumière à leur âge, ils regardaient bouche bée le chapeau violet orné d'une ganse verte, et les gants violets aussi et portant sur leurs revers les armoiries des évêques de Burgos. Plus loin se tenaient quelques villageois, qui eux non plus, ne perdaient pas de vue le jeune prêtre et le vieux prélat. Le soleil déclinant allongeait au seuil de l'église les ombres de l'évêque, de sa mule et de ses serviteurs, mais, chose étrange et qui fit frissonner d'effroi les spectateurs de cette scène, don Pablo, leur curé, *n'avait pas d'ombre*.



Charlemagne en Espagne

(D'après les légendes locales, d'anciennes chroniques et le Romancero)



UNE nuit qu'il dormait dans son palais d'Aix-la-Chapelle, Charlemagne eut un songe. Il vit un chemin d'étoiles qui traversait le ciel depuis la mer de Frise jusqu'à celle de Galice et qui aboutissait à une étoile solitaire, si grosse et si brillante que l'empereur, ébloui de l'avoir un instant regardée, ferma les yeux en disant : « Vers quel pays inconnu mène si lumineux chemin ? Il mène à mon sanctuaire de Compostelle », répondit une voix.

L'empereur se frotta les yeux et vit devant lui un homme vêtu d'une robe brune et d'un camail garni de coquilles ; une gourde était attachée à sa ceinture, et sa main s'appuyait sur un bâton de voyageur. Charlemagne reconnut aussitôt l'apôtre saint Jacques ; il le salua dévotement, et l'apôtre lui dit :

« L'étoile que tu vois brille sur le pays où mes sept disciples, partis de Jaffa dans une petite barque, vinrent déposer en terre d'Espagne mon corps décapité. Un sanctuaire s'y élève maintenant et les pèlerins y accourent de tous les points de la terre, car ils sont sûrs de gagner mêmes faveurs que s'ils allaient à Rome ou à Jérusalem : pardon de leurs péchés, longue vie et bonne mort.

« Mais ce voyage à travers les pays inconnus était si difficile pour les pauvres gens que Dieu, sur ma prière, m'a prêté ses étoiles, et pour guider mes pèlerins sur les chemins de la terre, j'ai tracé leur route dans le ciel.

« Ce n'est pas encore assez ; si les pèlerins ne s'égarèrent plus, ils souffrent mille maux dès qu'ils ont franchi les Pyrénées, car les mécréants qui ont envahi l'Espagne les rançonnent et les pillent. Je cherche un allié qui puisse rendre la sécurité à mon pèlerinage en débarrassant les routes des brigands et des malfaiteurs. Je t'ai choisi : va combattre pour moi et je t'aiderai en échange à conquérir le royaume d'Espagne. »

Charlemagne obéit à l'apôtre ; il rassembla ses armées et convoqua ses pairs et ses barons ; il fit graver sur ses armes la coquille de saint Jacques et prenant sa belle épée en guise de bourdon, il se mit en route vers Compostelle.

Paris, Tours, Saintes et Bordeaux virent défiler la grande armée qui vint camper à Astabat, au pied des Pyrénées, à l'endroit même où se réunissaient habituellement les pèlerins de France. Quand tout fut prêt, Charlemagne franchit la montagne aux défilés du Val Cizer, et descendit vers Pampelune qu'il prit aussitôt. Son dessein était de suivre la même route que les pèlerins ; lorsqu'il arriva à Puente de la Reina où convergent tous les chemins de saint Jacques, il vit bien que l'apôtre n'avait rien exagéré : les pèlerins qui vinrent lui baiser les pieds lui racontèrent en pleurant leurs tristes aventures : les uns avaient été battus, chassés ou emprisonnés ; les autres avaient failli périr de famine ; tous avaient été dévalisés par les infidèles, et ils n'étaient encore qu'au début de leur voyage.

Traînant à la suite de son armée cette lamentable troupe, Charlemagne se mit en marche. Il prit Logroño et vit non loin de là, au bord d'un grand marais qui rendait la route difficile, un ermite qui transportait des fagots et des cailloux.

« — Que fais-tu là, brave ermite ? demanda l'empereur.

— Je comble le marais afin d'éviter un détour aux pèlerins de Compostelle. »

Charlemagne lui donna cent hommes pour l'aider et le marais fut comblé.

Il prit Najea, et comme l'armée cherchait un gué pour franchir le Najerillo, il vit un ermite qui taillait des pierres sur le bord de l'eau.

« — Que fais-tu là, brave ermite ?

— Je fais un pont afin d'éviter un détour aux pèlerins de Compostelle. »

Charlemagne lui donna cent hommes pour l'aider et le pont fut construit.

Il prit au passage Burgos et Palencia, Léon et Astorga l'Invincible, il prit enfin Villafranca, porte de la Galice, et un soir, du faîte de la montagne de San Marcos, l'armée aperçut la grosse étoile qui brillait sur Compostelle. C'était le terme du pèlerinage guerrier. Une formidable acclamation de joie fit trembler la terre ; le lendemain,

Charlemagne entra dans la ville au son des cloches, tandis que la masse des pèlerins venus sous sa garde se répandait en actions de grâces.

L'empereur alla s'agenouiller sur le tombeau du saint :

« — Es-tu content, saint Jacques ? lui dit-il. Grâce à moi, les pèlerins vont accourir mille fois plus nombreux vers toi ! Aide-moi maintenant à conquérir l'Espagne ! »

Bientôt, de Tolède à Cadix et de Séville à Valence, les Sarrazins durent se soumettre à Charlemagne. Quand une ville résistait trop longtemps, l'empereur appelait saint Jacques à son aide, et saint Jacques venait combattre pour lui. C'est ainsi que pour réduire Lucerna qui lui résistait, Charlemagne pria Dieu et saint Jacques ; aussitôt les maisons de la ville s'écroulèrent, un gouffre aux eaux noires et pestilentielles s'étendit à sa place et les habitants furent transformés en poissons hideux qui n'étaient pas même bons à frire⁽¹⁷⁾.



Seuls, dans Saragosse, les rois Balingant et Marsile ne s'étaient pas encore soumis ; Charlemagne envoya auprès d'eux Ganelon pour leur proposer le baptême ou la guerre.

Les deux rois essayèrent de tenter Ganelon par leurs grandes richesses et Ganelon promit de leur livrer l'armée de Charlemagne, et surtout Roland que les mécréants redoutaient plus que tous les autres ensemble.

Le traître Ganelon revint auprès de l'empereur avec des présents :

« Sire, les rois de Saragosse vous donnent l'assurance qu'ils se feront baptiser, eux et leurs peuples. Vous pouvez retourner en France, ils vous envoient des présents en gage de soumission et d'alliance. »

Le lendemain, l'armée entière se repliait vers les Pyrénées, et, comme il l'avait promis au roi Marsile, Ganelon avait persuadé à l'empereur de laisser Roland à l'arrière-garde. Lui-même allait en tête parmi la petite escorte de Charlemagne.

Le 17 mai, jour de Pâques fleuries, Charlemagne était en France, mais il attendait en vain le reste de l'armée et son neveu Roland, et il s'inquiétait de ne pas les voir sortir de la montagne. Vers midi, l'évêque Turpin se prépara à dire la messe sur un autel improvisé en plein air, lorsqu'on entendit un lointain appel de cor.

« — C'est le cor de Roland ! s'écria Charlemagne.

— Roland n'a pas l'habitude d'appeler à l'aide, répondit Turpin. C'est plutôt quelque berger qui rassemble son troupeau. »

L'archevêque récita l'office, mais comme il se tournait vers les assistants pour les bénir, il faillit tomber de douleur et de surprise ; il

vit, bien haut dans le ciel clair, s'envoler deux cortèges : deux démons noirs emportaient une âme noire, l'âme de Marsile ; deux anges blancs emportaient une âme lumineuse, l'âme de Roland.

— Vengeance, vengeance ! cria Turpin. Roland est mort !

— Si Roland est mort, rugit le vieil empereur, c'est qu'on l'a livré et que nous sommes trahis. Malheur au traître ! »

Et dévisageant les chevaliers qui l'entouraient, il vit Ganelon qui tremblait de peur et d'angoisse ; il s'approcha de lui, et d'un grand coup d'épée, il fit sauter la tête du traître.

Charlemagne, Turpin et les chevaliers de l'escorte repassèrent les montagnes ; toute l'armée, surprise dans les défilés, avait péri et les chevaux avançaient sur des corps amoncelés. Le vieil empereur s'arrachait les cheveux et la barbe, Turpin maudissait le ciel, les chevaliers pleuraient.

Lorsqu'ils furent au Val Cizer, ils ne virent que des cadavres étendus, comme le reste de l'armée, l'arrière-garde avait péri tout entière.

Ils descendirent de cheval(18). Ils allaient à travers la tuerie, enjambant les corps, cherchant à reconnaître les visages, et leurs bras étaient rompus à force de retourner les morts. Ni Roland, ni Olivier n'étaient parmi ceux-là.

Turpin découvrit au creux d'une roche un soldat qui respirait encore ; il le ranima et lui dit :

« N'as-tu pas vu un chevalier aux armes blanches, Olivier, le compagnon de Roland ?... »

— Il s'est battu jusqu'à la fin et son cheval l'a emporté vers la prairie ; il a reçu au moins sept coups de lance ; son cheval en a reçu autant que lui. Sept fois le cheval le sortit sain et sauf de la mêlée, sept fois le chevalier l'y ramena... »

Turpin alla dans la prairie ; au bord d'un ruisseau, les pieds dans le courant, le corps sur la grève, Olivier était étendu et son vaillant cheval avait expiré près de lui.

Triste, seul, sans couronne, le visage ensanglanté, l'empereur cherchait son neveu et pleurait son désastre. Il allait maudissant l'Espagne, il allait maudissant la guerre, il allait maudissant la vie et appelant la mort.

Il vit enfin Roland près d'une roche fendue en une large brèche ; le jeune homme était assis ; sa tête s'inclinait sur sa poitrine, sa main droite serrait encore l'épée, à sa gauche était un cor d'ivoire ; à ses pieds le roi Marsile baignait dans une flaque de sang noirâtre.

Charlemagne se laissa tomber sur une pierre et se mit à pleurer. Ses larmes coulaient, intarissables, et la pierre en fut si mouillée qu'elle n'est pas encore sèche aujourd'hui(19).

Et il dit à Dieu.

« Retire mon corps du monde afin que je ne sois pas la risée de mes

ennemis et que mon peuple en me demandant compte de mes compagnons ne m'accable pas de reproches ! »

Et il dit à saint Jacques : « C'est pour t'obéir et pour te servir que je suis venu en Espagne ; j'ai combattu pour toi, protégé tes pèlerins et enrichi ton sanctuaire. Tu m'avais promis un royaume. Je laisse sur la terre d'Espagne mon armée et tous mes compagnons. J'ai perdu pour toi puissance, honneur et joie ! »

Alors saint Jacques lui apparut et lui dit :

« — Rassemble au Val Carlos toutes les jeunes filles de ton royaume et mène-les, à cheval et bien armées, au-devant des Sarrasins. Par elles tu verras les espoirs reflleurir ! »

Charlemagne se disposa à partir, mais non sans avoir donné la sépulture à ses guerriers. Les cadavres étaient si enchevêtrés qu'on ne pouvait reconnaître les chrétiens des infidèles. L'empereur demanda à Dieu de l'éclairer ; aussitôt, du corps de chaque Sarrazin sortirent des branches épineuses. Les chrétiens furent placés tous ensemble en un lieu que bénit l'archevêque Turpin, et lorsque la petite troupe des vivants quitta le champ des morts, de verts coudriers commençaient à marquer la place des héros ensevelis.



Charlemagne envoya des messagers par tout le royaume et bientôt les jeunes filles arrivèrent au Val Carlos. Il en vint d'abord cinquante mille, puis trois mille autres, puis soixante-six ! Et cela fit cinquante-trois mille et soixante-six cavaliers bien équipés et munis de longues lances.

Lorsqu'elles furent toutes rassemblées, le vieil empereur se mit à leur tête et rentra en Espagne.

« — Quel est ce peuple ? dirent les Sarrasins épouvantés. Nous avons massacré une armée, il en revient maintenant une autre ; il y a là quelque sortilège ! »

Des messagers coururent à Saragosse et dirent au roi : « Sire, nous avons tué tous les vieux, mais voici que les jeunes sont venus plus nombreux que les grains de sable de la mer ; ils viennent se venger, car c'est une nation hardie et le vieil empereur, quand il se met en colère, est plus redoutable que la foudre !

— « Que toute notre armée se porte au-devant de Charlemagne ! » ordonna le roi Baligant.

Mais quand les païens virent les cinquante-trois mille et soixante-six lances étinceler au soleil, ils furent pris de panique, et reculèrent jusqu'à l'Ebre où plus de dix mille d'entre eux se noyèrent. Le roi de Saragosse, craignant le sort de Marsile, envoya des ambassadeurs à Charlemagne et fit sa soumission.

L'empereur Charlemagne reprit la route de France ; sa puissance était sauve et son honneur vengé, mais son cœur pleurait ses compagnons disparus.

Un soir, les cinquante-trois mille et soixante-six jeunes filles fatiguées de leur chevauchée arrivèrent dans une grande prairie ; aussitôt elles plantèrent leurs lances dans le sol et s'étendirent sur l'herbe pour dormir. Au petit jour, le vieil empereur que le souci tenait éveillé, sortit de sa tente ; il crut rêver en voyant devant lui, à perte de vue, une immense forêt d'arbres en fleurs. Il s'avança et vit, au pied de chacun des arbres, une jeune fille qui dormait. Les lances plantées en terre avaient verdi durant la nuit et donnaient maintenant feuilles et fleurs. Il pensa : « Si le bois sec d'une lance peut devenir un arbre vigoureux, pourquoi ma vieillesse n'espérerait-elle pas en l'avenir ? »

Dans le ciel où l'aurore était proche, les étoiles du chemin de saint Jacques pâlissaient. Charlemagne fit sonner le réveil et, tout rajeuni d'espoir, à la tête de ses guerrières désarmées et couronnées de fleurs cueillies aux arbres nouveaux, il se remit en marche vers la France, méditant déjà de nouvelles entreprises.

La légende des sept infants de Lara

(Extrait du Poème et du Romancero)



AREILS de visage et pareillement équipés, les sept fils de Gonzalvo Gustios, seigneur de Salas, remontent joyeusement la sauvage vallée de l'Arlanza. Ils vont aux noces de leur oncle, don Rodrigue de Lara(20).

Leur vieil écuyer Muño Salido les accompagne ; c'est lui qui leur a appris à manier les chevaux et les armes, à dresser les oiseaux et les chiens, à chasser au faucon et à l'épieu, à jouer au jeu de tables, et à se conduire en vrais hidalgos. Il en a fait de si hardis chasseurs et de si braves guerriers qu'ils sont déjà célèbres dans toute la Castille et que le comte Garcie Fernandez, pour les honorer, a voulu de sa main les armer chevaliers le même jour.

Le mariage de leur oncle avec la belle doña Lambra a été célébré à Burgos, mais les fêtes ont lieu à Salas et déjà tous les invités venus de Léon, de Navarre et de Castille sont rassemblés dans la petite ville.

Comme les infants y entrent à leur tour, leur mère doña Sancha vient les y recevoir.

« Soyez les bienvenus, mes fils, et bienvenue soit votre arrivée !

— Nous vous saluons, Madame. Nous vous saluons, notre mère doña Sancha ! »

Ils lui baisent la main, elle les baise au visage.

— Je me réjouis de voir que vous êtes là tous, et vous aussi, Gonzalvico ; car je vous aime tous pareillement ; remontez à cheval, mes fils, reprenez vos armes et allez vous reposer au faubourg de Cantaranas. Vous y trouverez les tables dressées et votre logis tout

préparé. Mais quand vous serez bien réconfortés, gardez-vous de vous mêler à la foule et de venir à la place des fêtes, car il peut y avoir du désordre et des disputes. »

Les jeunes gens obéirent et doña Sancha s'en fut rejoindre son frère et sa belle-sœur dans les prés qui bordent l'Arlanza. C'est là que les fêtes avaient lieu et don Ruy Velasquez avait fait dresser un échafaud pour les jeux de lance. Toutes les dames, en robes de fête, étaient assises autour de la jeune mariée et regardaient lutter les chevaliers. Personne encore, pas même le valeureux Rodrigue de Lara, n'avait réussi à ébranler le solide échafaud, lorsqu'un chevalier cordouan, cousin de doña Lambra, parvint à lui porter un coup de lance.

« — Voyez, mesdames, voyez, dit la jeune femme toute joyeuse, mieux vaut un chevalier de la belle Cordoue que vingt ou trente chevaliers de la terre de Lara ! »

Doña Sancha l'entendit « Taisez-vous, doña Lambra, dit-elle. Souvenez-vous qu'aujourd'hui vous êtes mariée à don Rodrigue de Lara !

— Taisez-vous aussi, doña Sancha ; une femme qui a eu sept fils ne devrait pas parler ainsi ! »

Doña Sancha quitta la fête et, peu de temps après, les infants apprenaient à leur hôtellerie quel affront doña Lambra avait fait à leur famille et à leur mère. Ils enfourchèrent leurs chevaux, coururent à la prairie et là, au grand étonnement de tous, le jeune Gonzalvo, se précipitant la lance en avant sur l'échafaud, le démolit à moitié du premier coup.

— « Voyez, mesdames, voyez, dit-il à haute voix en regardant doña Lambra, mieux vaut un chevalier de la maison de Lara que cinquante ou soixante chevaliers de Cordoue. »

Doña Lambra rougit de déplaisir ; le chevalier cordouan, avec un air d'arrogance, vint chercher querelle à Gonzalvo. Celui-ci le frappa au visage de son poing fermé et le coup fut si rude que le chevalier tomba de sa monture et expira devant doña Lambra.

La jeune femme se déchira le visage en poussant des cris perçants ; don Ruy Velasquez accourut et blessa Gonzalvo avec la hampe de sa lance. Une mêlée terrible s'ensuivit et il ne fallut rien moins que l'intervention du comte de Castille pour apaiser le tumulte et réconcilier, du moins en apparence, les combattants exaspérés.

Afin de donner des gages de paix à son beau-frère, Gonzalvo Gustios lui dit : « Vous avez si grande renommée de gloire et de courage que je serais heureux si vous vouliez accepter mes fils pour vous garder et vous servir. Ils auront en vous le meilleur des maîtres et leur valeur croîtra à l'exemple de la vôtre.

— J'accepte avec plaisir, répondit Ruy Velasquez. J'aimerai les enfants de Salas, car ils sont mes neveux, et même je les traiterai

comme s'ils étaient mes fils, puisqu'ils sont les enfants de ma sœur bien-aimée. »



Quelques semaines plus tard, Rodrigue de Lara et Gonzalvo Gustios partaient ensemble à la guerre, laissant doña Lambra dans son château de Barbadillo en compagnie de doña Sancha et des infants.

Or, bien qu'elle leur fit bon visage, doña Lambra avait conçu contre ses neveux une mortelle haine.

Un jour d'été, au retour de la chasse, les jeunes gens abrités à l'ombre des arbres s'amusaient à baigner leurs faucons dans l'Arlanza, tout près du château de leur tante.

Doña Lambra les vit et dit à l'un des serviteurs : « Cours vite chercher un concombre, remplis-le de sang frais. Jette-le sur mon neveu Gonzalvico tandis qu'il baigne son faucon, et si quelqu'un te voit, viens te réfugier près de moi. »

L'homme fit ce qu'on lui ordonnait, et Gonzalvico fut inondé de sang. Ses frères crurent à quelque plaisanterie et se mirent à rire, mais il leur dit : « Si l'homme qui m'a ainsi traité l'a fait par jeu, il ne doit pas se cacher. Cherchons-le et nous nous expliquerons ensemble. Au contraire, s'il a voulu m'offenser, il fuira et nous saurons ce que nous devons faire. »

Ils rentrèrent au château, mais lorsque le serviteur qui avait jeté le concombre sur Gonzalvico les aperçut, il s'enfuit à toutes jambes à travers les couloirs. Les jeunes gens le poursuivirent, mais l'homme se réfugia dans la salle où se tenait doña Lambra et vint se jeter à ses pieds.

Doña Lambra le couvrit de son manteau.

« Madame, lui dirent ses neveux surpris, allez-vous protéger celui qui a voulu nous offenser ?

— Cet homme est mon vassal, répondit-elle, nul ici ne le touchera. »

Les infants arrachèrent l'homme de son refuge et le mirent à mort, et la robe et la coiffe de doña Lambra furent éclaboussés comme l'avaient été les vêtements de Gonzalvico. Les sept infants coururent en hâte seller leurs chevaux et s'en retournèrent bride abattue à Salas en emmenant leur mère.

Doña Lambra mena grand deuil de la mort de son serviteur, et quand son mari fut de retour, elle lui dit : « Connaissez-vous au monde, seigneur, une femme plus déshonorée que moi ? Un homme fut tué sous mes yeux le jour de mes noces, et ceux de Castille viennent m'insulter jusque dans mes domaines. Vos neveux ont lancé leurs faucons sur mes oiseaux, ils ont tué mon serviteur jusque sous mon manteau et ils ont taché mes vêtements de sang. Si vous ne me

vengez de ces affronts, je vous quitterai et j'irai chez les Mores !

— N'ayez plus de souci, madame, lui répondit Ruy Velasquez, je punirai les infants de Lara, et je prépare une vengeance telle que ceux qui sont nés ou à naître en parleront pendant longtemps. »



Don Rodrigue de Lara sut dissimuler sa colère et ses projets, une fois de plus, il feignit de se réconcilier avec ses neveux, et pour éloigner leur père, il lui dit un jour :

« Don Gonzalvo Gustios, j'ai à vous demander un service de parent et d'ami. Le roi Almanzor qui règne dans Cordoue m'a promis de l'argent pour mes noces, il tarde à me le faire parvenir ; je voudrais, s'il vous plaît, vous donner une lettre que vous lui porteriez, et vous me rapporteriez l'argent ici. »

Gonzalvo Gustios accepta la mission et prépara son voyage. Ruy Velasquez fit venir un More et lui dicta la lettre suivante : « Salut à vous, roi d'Almanzor. Les fils de Gonzalvo Gustios, celui qui vous porte cette lettre, ont offensé ma femme et m'ont causé mortel ennui. Je ne peux pas me venger en terre chrétienne sur les fils de ma sœur, mais je vous envoie leur père afin que vous le mettiez à mort. Pour moi, j'amènerai mes neveux jusqu'à Almenar ; envoyez vos troupes à ma rencontre ; je leur livrerai mes sept neveux et vous leur ferez couper la tête. Votre intérêt est lié à ma vengeance, car la mort de ces huit chevaliers privera la Castille de ses meilleurs défenseurs. » Ruy Velasquez, pour plus de sûreté, tua l'écrivain d'un coup de poignard et donna la lettre cachetée à Gonzalvo Gustios, qui partit pour Cordoue.

Arrivé au terme de son long voyage, le messager remit la lettre au roi Almanzor.

Le roi la lut et changea de visage : « Pourquoi es-tu venu, Gonzalvo Gustios ! Ne sais-tu pas ce que contient cette lettre ? Ruy Velasquez me demande de te faire couper la tête ! Je ne commettrai pas une telle vilenie, je ne te tuerai pas, mais tu resteras mon prisonnier. »

Almanzor fit enfermer Gonzalvo Gustios, mais il chargea l'une de ses sœurs, qui était chrétienne, de prendre soin de lui.

Quinze jours après le départ de Gonzalvo Gustios, les sept infants entendirent leur oncle parler d'une prochaine expédition contre les Mores. Comme ils étaient braves, ils se réjouirent grandement de cette occasion nouvelle de batailler et, quand le moment fut venu, ils se déclarèrent prêts à suivre leur oncle. Don Rodrigue de Lara partit en avant dans la direction d'Almenar et recommanda aux infantes de le rejoindre au val d'Arabiana.

Les jeunes gens quittèrent Salas et remontèrent la vallée de l'Arlanza. Comme ils franchissaient les défilés qui mènent à la vallée

du Duero, Muño Salido, leur vieil écuyer, vit un aigle qui emportait un hibou ; quelques pas plus loin, des corbeaux criaient lugubrement.

« Mes fils ! dit Muño Salido, je vois de mauvais augures ; il nous faut retourner en arrière ! »

Les infants se moquèrent de lui.

« Mes fils, je dis vrai. Si vous persistez à suivre votre oncle, envoyez un message à votre mère afin qu'elle dresse dans la cour de son palais vos sept catafalques et qu'elle vous pleure comme morts !

— Muño Salido, si vous n'étiez mon maître, je vous tuerais sur-le-champ pour de telles paroles ! dit Gonzalvo.

— Puisqu'il en est ainsi, laissez-moi retourner à Salas. Adieu, mes fils ! »

Le vieil écuyer partit, mais il avait le cœur plein de regret ; il ne tarda pas à revenir, malgré les augures, décidé à partager le mauvais sort des infants. Il les rejoignit au val d'Arabiana où les attendait leur oncle Ruy Velasquez.

À peine descendus de Canicosa, d'où l'on domine la vallée, ils virent s'avancer au loin une grande troupe d'hommes armés ; les casques, les boucliers, les lances étincelaient au soleil, et les étendards ornés du croissant se balançaient au galop des rapides chevaux ; ils remplissaient la vallée.

« Quels sont ces gens ? demandèrent les infants étonnés, à leur oncle.

— N'ayez nulle crainte, mes neveux, répondit Ruy Velasquez ; ce sont des Mores très poltrons que vous allez disperser en un clin d'œil. Rien qu'en vous voyant venir, ils fuiront. Si par hasard ils font mine de résister, j'irai à votre aide ; mais je les connais et sais comme ils sont lâches. Prenez deux cents hommes avec vous et courez leur donner la chasse ! »

La petite troupe s'élança dans la plaine, mais bientôt le vieil écuyer comprit que Ruy Velasquez s'était trompé ou qu'il avait menti : les soldats mores étaient braves et ils étaient quarante contre un ! Muño Salido se souvint des augures et se vit perdu. Mais pour encourager les infants à bien se battre, il cria : « En avant, mes fils, en avant ! Je me trompais, les augures étaient bons et ils signifiaient victoire et grand butin ! »

Il s'élança au milieu des ennemis et il tomba le premier, tout haché de coups ; les deux cents hommes et leurs chevaux, submergés par le flot des ennemis, périrent en quelques instants et Fernan Gonzalès, l'un des sept frères, succomba avec eux.

Les infants se battirent longtemps, ils espéraient le secours de leur oncle, mais Ruy Velasquez restait invisible. Ils se défendaient de leur mieux, groupés les uns contre les autres ; le sang coulait de leur visage et de leur corps. À la fin, leurs bras étaient si fatigués qu'ils ne

pouvaient plus lever l'épée. Ils demandèrent une trêve qui leur fut accordée sur-le-champ ; les rangs pressés s'ouvrirent devant eux et ils se dirigèrent vers la montagne où coulait une fontaine. Mais deux chefs ennemis, touchés de voir livrés par trahison les meilleurs guerriers de Castille, les firent entrer dans leur tente. Ils pansèrent leurs plaies et leur donnèrent à boire après avoir délacé leurs armures. Diego Gonzalès s'en fut trouver son oncle : « Don Rodrigue de Lara, que faites-vous ? Mon frère Fernan est mort, et Muño Salido et les deux cents braves chevaliers que vous nous aviez donnés. Souvenez-vous que nous sommes chrétiens, fils de votre sœur et chevaliers de Castille.

— Souvenez-vous vous-mêmes de l'affront que vous fîtes à doña Lambra, quand vous avez ensanglanté ses noces et tué sous ses yeux son parent et son serviteur. Vous êtes bons chevaliers. Combattez seuls, je ne vous aiderai pas ! »

Diego revint vers ses frères, la trêve prit fin, les infants recommencèrent à se battre ; ils amoncelèrent autour d'eux des centaines de cadavres et se défendirent jusqu'à leur dernier souffle, mais tous restèrent sur le champ de bataille.



Dans sa prison de Cordoue, Gonzalvo Gustios vit un jour entrer le roi Almanzor.

« — Ô roi ! viens-tu me délivrer ? Mon âme est là-bas près de mes fils et de doña Sancha, ne retiens pas mon corps prisonnier plus longtemps ici !

— Je te délivrerai, dit le roi. Mais viens d'abord avec moi. Mes guerriers ont combattu les chrétiens à Almenar ; ils m'ont apporté huit têtes qui sont, disent-ils, de la terre de Lara. Tu les reconnaîtras peut-être ! »

Ils entrèrent dans la grande salle du palais. Huit têtes coupées étaient posées sur un drap blanc et du premier regard Gonzalvo Gustios reconnut ses fils et leur vieil écuyer. Et il tomba à la renverse.

Lorsqu'il reprit ses sens, il s'approcha du drap blanc et comme si elles eussent été vivantes, il se mit à parler aux têtes coupées, donnant à chacune d'elles un regret et un baiser.

Il prit d'abord entre ses mains celle de Muño Salido :

— « Dieu te sauve, Muño Salido, mon compagnon et mon ami ! Qu'as-tu fait de mes fils ? Je te les avais confiés, car nul dans le pays de Léon ou de Castille n'était plus sage que toi. Aurais-tu servi la vengeance de leur oncle, don Rodrigue de Lara ! Mais non, pardonne-moi, mon compagnon et mon ami. Tu as sûrement pris les augures et mes fils trop vaillants n'ont pas écouté ta sagesse ! »

Il remit à sa place la tête de Muño Salido et prit dans ses bras celle de Diego Gonzalès :

— Me voilà seul et malheureux à cause de ces funestes noces ! Mon fils Diego, c'est vous que je préférerais. Le comte de Castille vous aimait également et vous chargeait de rendre la justice. Vous avez bravement porté son enseigne au gué de Cascajar, et ce jour-là, mon fils, vous fîtes grande prouesse !... »

Il baisa la tête de don Diego et la baigna de ses larmes, puis il la remit à sa place, et comme ses fils étaient venus au monde, successivement Gonzalvo prit leurs têtes sanglantes et rappela leurs vertus.

— Hélas, disait-il, vous voilà sortis de ce monde et moi je suis captif. Celui qui vous fit assassiner sera appelé traître ; il a perdu le Paradis et pour l'éternité. »

Il regretta Martin, mesuré et sage ; Suero, vaillant guerrier et habile éleveur d'oiseaux ; Fernan, sans rival à la chasse ou à la guerre, et l'adroit Ruy et le fort Gonzalvo.

Et quand il arriva à la dernière tête, il la prit et dit :

— « Gonzalvico, mon fils, comme votre mère vous aimait ! vous étiez son clair miroir, et vous étiez mon soutien... Je n'ai parents ni amis qui se soucient de me venger, mieux vaudrait pour moi être mort ! »

La tête lui glissa des mains, elle alla, rouler sur les autres tandis que le vieillard tombait à la renverse et que le roi Almanzor se mettait à pleurer.

Quelques jours plus tard, le roi dit à Gonzalvo Gustios :

« Bien que tes fils, de leur vivant, aient mis à mort mes meilleurs guerriers, si je pouvais leur redonner la vie pour voir fleurir leur jeunesse et leur vaillance, je le ferais, Gonzalvo Gustios...

« Pour alléger ta peine, tu peux à partir de ce jour t'en retourner en Castille et emporter avec toi les têtes de tes fils. »

Almanzor fit placer les têtes dans un coffre de cèdre, il ordonna de préparer des chevaux et des mules, et Gonzalvo Gustios revint au château de Salas où l'attendait doña Sancha.

« Soyez le bienvenu, lui dit joyeusement doña Sancha ! Comme vous avez tardé, Seigneur ! Apportez-vous des nouvelles de mes fils ?

— Je vous apporte un présent de votre frère », lui répondit don Gonzalvo en lui montrant le coffre de cèdre.

Doña Sancha l'ouvrit, et tomba comme morte.

À partir de ce jour, ni elle ni Gonzalvo n'eurent plus une heure de joie. Ils déposèrent les huit têtes dans la petite église de Salas, et s'enfermèrent dans leur château pour pleurer leur infortune.

Ruy Velasquez, révolté contre le comte de Castille, s'empara successivement de tous leurs biens, et pendant quinze années, chaque

fois qu'il passait devant le château où vieillissaient les infortunés, il les narguait en jetant dans leurs fenêtres sept cailloux pour leur rappeler le meurtre des sept infants.

Pendant que ces choses se passaient en Castille, un enfant grandissait à la cour du roi Almanzor. Et cet enfant était le fils de don Gonzalvo Gustios et de la renégate, sœur du roi de Cordoue. Il s'appelait Mudarra ; il était beau, il était brave, et le roi l'aimait comme un fils.

Lorsqu'il eut quinze ans, il fut armé chevalier et sa mère lui apprit de quelle trahison son père et les infants avaient été les victimes. Mudarra dit au roi Almanzor : « Je veux aller venger mes frères, là-bas en terre chrétienne ! » Le roi lui donna une escorte et Mudarra partit pour la Castille.

La nouvelle de son départ et le but de son voyage furent annoncés à Ruy Velasquez.

« Quoi, dit-il, après plus de quinze ans, un enfant surgit pour venger mes neveux ! De quoi se mêle ce Mudarra ? S'il cherche le sort de ses frères, eh bien, il l'aura sans tarder ! »



Ruy Velasquez est à la chasse, et pour faire la sieste il s'est étendu sous un hêtre. Il pense malgré lui à Mudarillo, le fils de la renégate, il le maudit et jure que s'il le tenait, il lui arracherait l'âme.

Mudarillo s'avance vers lui.

« Dieu te sauve, chevalier qui repose sous ce hêtre vert !

— Qu'il en soit pour toi de même, écuyer, bien venue soit ton arrivée !

— Dis-moi, chevalier, dis-moi comment on te nomme ?

— On me nomme don Rodrigue, don Rodrigue de Lara, beau-frère de Gonzalvo Gustios et frère de doña Sancha. J'eus pour neveux les sept infants de Lara. J'attends ici Mudarillo, fils de la renégate. S'il était devant moi, je lui arracherais l'âme.

— Si l'on te nomme don Rodrigue, don Rodrigue de Lara, l'on m'appelle Mudarra Gustios, fils de la renégate et de Gonzalvo Gustios, beau-fils de doña Sancha. J'eus pour frères les sept infants de Lara. Tu les as livrés, traître, dans le val d'Arabiana, mais si Dieu me vient en aide, c'est ici même que tu perdras ton âme !

— Donne-moi le temps d'aller chercher mes armes !

— Je te donnerai ce que tu donnas aux infants de Lara : tu vas mourir ici-même, traître, ennemi de doña Sancha ! »



Affaissé sur son banc à dossier, Gonzalvo Gustios, vieux et faible, regarde par le mirador la plaine de l'Arlanza. Il voit s'avancer, sur un cheval andalou, un jeune More hardi et beau. Il a bon air et bon visage, il est paisible et gracieux. Il porte sur son écu un croissant posé sur un ciel clair, avec l'inscription : « *Je te cherche, heureux si je te trouve !* » À sa lance flotte un pennon avec la croix verte sur champ blanc ; une tête pend sur le poitrail du cheval, laissant goutter un sang frais parmi les cheveux hérissés. Arrivé devant don Gonzalvo, le jeune homme s'incline sur l'arçon et abaisse la pointe de sa lance :

« D'après ce que l'on m'enseigne, tu dois être le noble seigneur de Salas, celui qui m'a donné la vie. Reçois cette rançon de Ruy Velasquez qui a vendu mes frères, car le traître ne repose jamais en sûreté.

« Je suis Mudarra, Seigneur, et il y a longtemps que je souhaitais faire cette saignée dans ta souche antique et claire ! »

Le vieillard poussa de grands cris :

« Monte, mon fils, et donne à mes bras ce qu'ils désiraient tant. Aujourd'hui s'achèvent mes peines ! »

La légende du Cid

(Extrait du Poema del Cid et du Romancero)

LES NOCES



DANS son palais de Burgos et devant toute la cour, le bon roi Ferdinand avait fiancé don Rodrigue de Bivar à Jimena Gomez, fille du comte Lozano.

Le jour des noces, don Rodrigue, escorté de ses frères, se rendit au palais ; c'était un matin de dimanche, et le soleil joyeux paraissait plus clair encore que les autres jours. Rodrigue avait laissé le casque et l'armure de guerre, il portait des chausses violettes, un justaucorps de cuir tailladé sur un pourpoint de satin noir que son père avait souvent revêtu. Sa toque de velours était ornée d'une plume, et à sa ceinture cloutée d'argent pendait Tizona, sa redoutable épée.

Rodrigue entra dans la cour où le roi, l'évêque et les grands l'attendaient debout, prêts à le conduire à l'église ; et presque aussitôt Chimène parut : une robe de fin drap de Londres toute brodée moulait sa taille, un voile couvrait ses cheveux blonds, un riche collier orné de huit médailles et d'un vénéré saint Michel s'enroulait à son cou.

Rodrigue et la jeune fille s'avancèrent l'un vers l'autre ; mais au moment de lui donner la main et de l'embrasser, Rodrigue regarda sa fiancée et tout troublé, il lui dit : « J'ai tué ton père, Chimène, mais je l'ai tué en combat loyal et pour venger un indéniable affront. J'ai tué

un homme, je te donne un homme : me voici à tes ordres. À la place de ton père mort, accepte un époux honoré. »

Tous les assistants approuvèrent ces paroles et c'est ainsi que se firent les noces de Rodrigue le Castillan.

L'évêque de Palencia dit la messe, et lorsque les époux furent unis pour les bons et les mauvais jours, le roi, la reine et les infantes signèrent l'acte de mariage. Rodrigue et Chimène y dessinèrent tous deux la double croix de Saint-André ornée de quatre points aux angles. Puis, au son des cloches vigoureusement martelées, le cortège se mit en marche vers le palais où le roi avait convié toute la noce. Rodrigue, l'évêque et les seigneurs allaient devant, parmi la foule joyeuse qui encombrait les rues ; des étoffes aux couleurs vives pendaient aux balcons, une jonchée de branches vertes couvrait le sol ; dans les carrefours, des chanteurs improvisés saluaient le marié au passage, tandis que les jeunes gens et les pages se divertissaient à mille folies bruyantes. Chimène s'avavançait entre la reine, sa marraine, et le roi qui lui donnait la main. Les infantes Urraca et Elvira les suivaient avec les dames nobles ; depuis les balcons et les grilles on jetait tant de blé sur la mariée que le roi en récolta des poignées dans son bonnet à larges bords, tandis que la modeste Chimène en recevait mille grains dans le cou. Le bon roi secouait en riant la pluie rebondissante, et chemin faisant il parlait à Chimène. Mais elle se taisait, et par son silence elle répondait au roi mieux qu'elle ne l'eût fait avec tout son esprit.

LE PÈLERINAGE

Lorsque les réjouissances furent terminées, Rodrigue prit congé du roi Ferdinand et partit avec Chimène pour sa terre de Bivar. Or, il avait fait vœu, avant son mariage, d'aller à Compostelle, au tombeau de saint Jacques. Il confia la jeune femme à sa mère, en priant celle-ci de l'aimer et de veiller sur elle, pour l'amour de lui, et il partit en pèlerinage. Vingt hidalgos l'accompagnaient à cheval, et tout le long du chemin, Rodrigue, charitable et généreux, faisait aux pauvres largesses.

Il rencontra un jour, au bord d'un gué, un misérable lépreux, qui demandait à grands cris et pour l'amour de Dieu qu'on le fît passer de l'autre côté. Rodrigue eut pitié de lui, et le prit en croupe, le couvrit de sa cape verte et l'emmena jusqu'à la ville prochaine. À l'hôtellerie, Rodrigue fit dîner le lépreux à sa table, tandis que tous les chevaliers

s'écartaient de lui avec horreur, et comme il n'y avait qu'un seul lit, tous deux s'y étendirent côte à côte pour dormir. Or, au milieu de la nuit, le lépreux souffla sur les épaules de Rodrigue, et ce souffle était si puissant qu'il traversa le dos et la poitrine du dormeur. Rodrigue s'éveilla en sursaut, étendit la main vers le lépreux et, ne le trouvant pas, il demanda de la lumière : le lépreux avait disparu. Rodrigue le chercha longtemps et se recoucha, de guerre lasse, mais il ne put fermer les yeux.

Tout à coup, il vit s'avancer dans la chambre un homme couvert de vêtements tout blancs et qui semblaient tissés de lumière. L'homme lui dit :

« — Dors-tu, Rodrigue, ou veilles-tu ?

— Je ne dors pas, répondit-il, mais dis-moi qui tu es, toi qui resplendis si fort !

— Je suis le lépreux auquel tu fis tantôt si grande charité, et je suis saint Lazare, Rodrigue. Je viens te parler, car Dieu t'aime et te fait une grâce : tout ce que tu entreprendras, tu l'accompliras à ton honneur. Chaque journée verra grandir ta gloire et ta fortune ; chrétiens et infidèles te craindront également, et quand viendra pour toi le terme de la vie, tu mourras vaincu et de mort glorieuse, car Dieu t'a donné sa bénédiction. »

Saint Lazare disparut, la chambre redevint obscure ; Rodrigue, à genoux, rendit grâce à Dieu dans le ciel, et aussi à sainte Marie. L'aube vint et, reprenant la route de Compostelle, le pèlerin s'en fut prier dévotement sur le tombeau de saint Jacques.

LE DUEL

Rodrigue, en quittant la Galice, ne revint pas à Bivar, car le roi Ferdinand l'attendait à Calahorra. Cette ville, que Ferdinand croyait posséder de plein droit avec le royaume de Léon, était réclamée par le roi d'Aragon, Ramire, et pour éviter une guerre inutile, les deux rois avaient décidé de s'en remettre au jugement de Dieu et de confier leur cause à deux champions qui combattraient en champ clos. Le roi Ferdinand désigna le valeureux Rodrigue, tandis que Ramire choisissait le brave Martin Gonzalès.

Les combattants en armes se rencontrèrent dans la plaine de Calahorra, sous les yeux des deux rois et des deux armées. Au premier signal, ils se précipitèrent si vivement l'un vers l'autre et se heurtèrent

si violemment que leurs lances furent brisées et leurs blessures égales.

« — Vous êtes bien osé, don Rodrigue, de vous mesurer avec moi, dit Martin Gonzalès. Vous vous en repentirez et votre tête roulera sur le champ de bataille. Jamais vous ne retournerez en Castille, jamais vous ne reviendrez à Bivar ; jamais plus Chimène votre femme ne vous reverra, bien qu'on dise que vous l'aimez et que vous êtes aimé d'elle ! »

Rodrigue rougit de colère.

« — Ce n'est pas vous, Martin Gonzalès, c'est Dieu qui décidera de ce que vous dites : il tient la victoire dans sa main, il la donnera au plus digne ! »

Et il s'élança sur Martin Gonzalès avec tant d'impétuosité qu'il lui fit de terribles blessures et le désarçonna. Avant que l'homme ait pu se relever, Rodrigue descendit de cheval et lui trancha la tête. Il essuya le sang qui rougissait l'épée ; ensuite, mains jointes et agenouillé sur la terre, il rendit grâce à Dieu qui lui donnait la victoire et retirait Calahorra du royaume d'Aragon.

L'HOMMAGE

Vers le même temps, les armées des Maures parcouraient l'Estramadure, ravageaient les champs, pillaient les troupeaux et faisaient les chrétiens prisonniers. Les habitants vinrent demander secours à Rodrigue ; à la tête de ses vassaux et de ses amis, il poursuivit les Maures et les défit par grande bataille ; il délivra des centaines de chrétiens, fit prisonniers des milliers de Maures et obligea cinq rois à lui payer tribut. Chacun vantait la bravoure de Rodrigue et le bon roi Ferdinand voulut l'armer chevalier de sa main. Ce fut dans Coïmbre reconquise, et devant l'autel de saint Jacques l'apôtre, que le bon roi lui ceignit l'épée et lui donna le baiser de paix. Afin de mieux l'honorer, la reine lui offrit son cheval, et l'infante Urraca lui chaussa les éperons d'or. Mais Rodrigue n'en concevait nul orgueil.

Un jour qu'il était à Zamora, avec le roi et toute la cour, des messagers se présentèrent devant lui et lui dirent bien humblement :

« — Bon Cid, les cinq rois tes vassaux nous envoient vers toi, pour te payer le tribut qu'ils te doivent. En signe d'amitié ils t'envoient en outre cent chevaux : vingt sont blancs comme l'hermine, vingt autres sont gris pommelée, trente bai brun, et trente alezans. Tous sont harnachés de brocart d'argent et d'or. Nous apportons pour doña

Chimène des bijoux et des parures, et pour tes hidalgos, deux coffres pleins de soies variées. »

Mais Rodrigue leur dit : « Amis, votre message se trompe d'adresse, car je ne suis pas le maître là où se trouve le roi Ferdinand. Tout est à lui, rien n'est à moi, car je ne suis que son vassal. »

Le roi fut flatté de la modestie de Rodrigue et répondit aux messagers :

« — Dites à vos maîtres que si leur seigneur don Rodrigue n'est pas ici le roi, il est du moins assis à côté d'un roi comme son égal. Tout ce que je possède, c'est lui qui me l'a conquis et je suis bien heureux d'avoir un tel vassal ! »

Rodrigue renvoya les Maures avec des présents et c'est depuis ce jour que Ruy Diaz de Bivar fut surnommé « *le Cid* ».

LA PLAINTÉ DE CHIMÈNE

Pendant que le Cid était à la guerre, Chimène, qui avait quitté Bivar pour venir habiter Burgos, mit au monde une fille qui fut baptisée Elvira. Et quelques jours plus tard, Chimène, suivie de tous ses domestiques en riche livrée, se rendit à l'église pour célébrer la messe d'actions de grâces. Elle portait une robe de fine écarlate retenue par une ceinture à glands d'argent ; ses cheveux plus blonds que l'or étaient réunis en une seule tresse qui tombait sur ses épaules ; elle avait une coiffure brodée et un long manteau. Sous le porche de l'église, elle trouva le roi qui l'attendait.

« — Noble Chimène, lui dit-il, puisque le Cid, votre illustre époux et le meilleur de mes sujets, est en ce moment à la guerre, permettez-moi de vous donner la main pour vous conduire à l'église ! »

Chimène mit sa main dans celle du roi et, tout émue, elle lui dit en baissant les yeux : « Oh ! mon Seigneur, pourquoi tenez-vous Rodrigue si souvent éloigné de son domaine ? Pourquoi l'envoyez-vous se battre comme un lion quand il pourrait vivre auprès de moi, heureux et tranquille ? Je vis seule dans ma maison déserte ; me faudra-t-il toujours pleurer mon époux vivant comme je pleure mon père mort ? Rodrigue revient parfois, mais c'est entre deux combats ; son cheval est teint de sang et lui-même fait peur à voir. Je sens que jusque dans mes bras il ne pense qu'à ses batailles. Ses rêves mêmes sont des rêves de tuerie où il se plaint et se débat. Et quand le jour paraît, si les trompettes sonnent, si ses compagnons l'appellent, il part et je

recommence à craindre les dangers auxquels il s'expose et l'oubli où il me tient !

— Oh ! doña Chimène, lui dit le roi, vous la noble, la douce, la discrète Chimène, pourquoi vous plaignez-vous ? Rodrigue vous quitte, mais c'est pour combattre nos ennemis et non pour courir à d'autres amours. Ne me demandez pas de le faire demeurer auprès de vous ; si je ne lui avais pas confié mes armées, vous ne seriez qu'une simple dame et lui ne serait qu'un simple hidalgo. Mais aujourd'hui Rodrigue, votre mari très honoré, a des rois pour vassaux, il est la gloire de la Castille et ses ennemis eux-mêmes l'ont appelé leur « Cid ». Pour moi qui l'aime comme un fils, je veux qu'en son absence les honneurs qu'on lui rendait vous soient rendus à vous. Entrons à l'église, doña Chimène, et je vous promets que cette enfant pour laquelle vous allez prier recevra de moi une dot royale. »

Chimène fut touchée par les paroles du bon roi ; elle voulut le remercier, mais elle était si émue qu'elle ne put rien dire et qu'elle prit sa main pour la baiser. Le roi ne le lui permit pas ; et quand la messe fut terminée, il reconduisit Chimène jusqu'au seuil de sa maison.

LE SERMENT DU ROI

Le bon roi Ferdinand mourut. Il avait partagé ses États entre ses cinq enfants, laissant Toro et Zamora aux infantes, tandis que la Galice était donnée à don Garcie, le royaume de Léon à don Alfonse et la Castille à don Sanche. Mais le roi de Castille s'empara de Toro, de la Galice et du royaume de Léon, emprisonna son frère Garcie et poursuivit Alfonse qui se réfugia près du roi maure de Tolède. Il voulut ensuite prendre Zamora à sa sœur Urruca, mais il périt assassiné sous les murs de la ville.

Le Cid, qui l'aimait et le servait aussi fidèlement qu'il avait servi le bon roi Ferdinand, attribua cette mort aux partisans d'Alfonse, et lorsque ce dernier devint roi de Castille, et voulut à Burgos recevoir l'hommage de ses nouveaux sujets, Rodrigue lui dit :

« — Vous êtes héritier de la couronne, don Alfonse, nul ici ne le conteste, mais mon seigneur don Sanche a péri par trahison. Ni moi ni mes hidalgos ne pouvons prêter hommage à un roi qui, de près ou de loin, aurait été pour quelque chose dans ce meurtre. Jurez donc que ni vous ni vos pairs n'y avez eu de part ! »

Le roi fut grandement surpris et mécontent de cette exigence. Néanmoins, il répondit qu'il consentait à jurer.

Le Cid le conduisit à Sainte Gadéa de Burgos. Devant tous les nobles castillans, il exigea du roi le serment sur la serrure de fer, sur les évangiles et sur le crucifix, et il s'écria d'une voix forte : — Que les vilains te mettent à mort, Alfonse, les vilains et non les gentilshommes ; qu'ils te tuent avec des épieux et non avec la lance ou le poignard doré, et qu'ils sortent ton cœur tout vif de ta poitrine si tu

ne dis pas la vérité ! »

Le serment était si terrible que le roi hésita un instant ; il étendit cependant la main et jura sur la serrure de fer, et sur les évangiles et sur le crucifix. Mais il dit ensuite : « Tu fus mal inspiré, Rodrigue, d'exiger le serment de celui à qui demain tu seras obligé d'obéir. Sors de mon royaume, arrogant chevalier, et ne reviens pas devant mes yeux avant qu'une année soit écoulée !

— Il me plaît, dit le bon Cid, de voir que mon bannissement est le premier acte de ton règne. Tu m'exiles pour un an, et moi je m'exile pour quatre ! »

Rodrigue sortit sans baiser la main du roi. Il s'en alla avec ses hidalgos ; tous étaient jeunes et braves, tous portaient la lance au poing et l'écu orné de houppes écarlates. Tous étaient prêts à suivre leur Cid loin de leur pays, sur la terre d'exil.

L'EXIL

Rodrigue partit pour sa terre de Bivar ; il trouva sa maison vide, les portes ouvertes et sans cadenas, et ses fauconneries dévastées et sans oiseaux. Il revint à Burgos. Dans les rues, les gens le regardaient passer et pleuraient à lui voir si fière mine : « Dieu, quel bon vassal, s'il avait eu bon seigneur ! » disaient-ils. Mais tous se cachaient à sa vue, car ils redoutaient la colère du roi.

Le Cid monta par les rues étroites jusqu'à sa maison, et la trouva fermée ; il appela, nul ne répondit. Sans quitter la selle, de son pied chaussé de fer, il heurta rudement la porte. Elle résista, mais l'instant d'après une petite fille entrouvrit le vantail :

« Cid Campeador, dit-elle, vous avez ceint l'épée dans une heure favorable ; mais nous n'osons vous ouvrir, car le roi l'a défendu. Si nous désobéissons, nous perdrons tous nos biens et jusqu'aux yeux de notre tête ; Cid, à notre malheur vous ne gagneriez rien, partez donc et que le Créateur vous aide ! » Et la petite fille referma le vantail.

Le Cid descendit avec ses hommes jusqu'aux prairies de l'Arlanzon où il campa. Son fidèle écuyer Martin Antolinez, qui était de Burgos, décidé à perdre ses biens plutôt qu'à laisser son seigneur, lui apporta des vivres et du vin, et le Cid lui dit :

— Nous allons partir, mais j'ai besoin d'argent pour payer mes compagnons ; avec ton aide, je vais faire construire deux coffres ; nous les remplirons de sable pour qu'ils soient très lourds, ils seront

couverts de cuir écarlate, cloutés de clous dorés et fermés de solides cadenas d'acier poli. Quand ce sera fait, tu iras à Burgos trouver Rachel et Vidas, les prêteurs, et tu leur diras : « Le Cid, mon seigneur, ne peut emporter en exil son trésor, car il est trop lourd, il désire l'engager pour ce qui convient. » Rachel et Vidas nous donneront du bel argent en échange des coffres ; que le Créateur et tous les saints le voient, mais je ne puis faire autre chose et je le fais malgré moi ! »

Martin Antolinez alla donc à Burgos et ramena les deux usuriers ; ils donnèrent six cents marcs d'argent en échange des deux coffres qu'ils s'engagèrent à ne pas ouvrir avant un an, et comme le poids considérable de ce trésor leur faisait croire à une riche aubaine, ils donnèrent à Martin Antolinez, qui leur avait procuré cette affaire, une bonne récompense. En prenant congé du Cid, Rachel lui baisa la main et lui demanda de lui rapporter de ses guerres une belle fourrure mauresque en échange du service rendu.

C'est ainsi que le Cid paya ses compagnons, et lorsque ce fut fait, il éperonna son cheval vers San Pedro de Cardeña où se trouvait alors Chimène. Il y arriva au premier chant dû coq. L'abbé don Sanche entouré de ses moines chantait paisiblement matines lorsqu'on lui annonça l'arrivée de son seigneur. Aussitôt, serviteurs et moines se précipitèrent dans la cour d'entrée avec des cierges et des flambeaux afin d'accueillir le maître, et doña Chimène réveillée par tout ce bruit descendit avec ses filles. Rodrigue les serra sur son cœur : « Doña Chimène, ma femme si parfaite, je vous chérissais comme mon âme, et voici que vivants il faut nous séparer. Plaise à Dieu que je revienne plus tard pour marier nos filles et que j'aie encore quelques jours de bonheur auprès de vous, pour vous servir, ma femme tant honorée ! »

Le Cid expliqua longuement à l'abbé ce qui devait être fait en son absence et il lui recommanda sa femme et ses filles. Bientôt la nouvelle île son arrivée à San Pedro et de son prochain exil se répandit dans le pays et de tous côtés des hommes accoururent pour lui offrir leurs services. Martin Antolinez les réunit tout près du pont de l'Arlanzon et le Cid vint les y voir et leur dit : « Vous avez quitté vos héritages pour me suivre, je prie Dieu qu'il permette que vous receviez de moi le centuple de ce que vous perdez. Soyez sûrs que Tizona travaillera désormais pour votre bien et pour son honneur ! »

Le lendemain matin, l'abbé don Sanche donna la bénédiction à tous ceux qui partaient. Chimène, agenouillée sur les marches de l'autel, priait Dieu de préserver son seigneur de tout mal. Tandis que les chevaux s'impatientsaient et que la petite troupe sortait du monastère, Rodrigue embrassa une dernière fois sa femme et ses filles. Tous pleuraient, et lorsqu'il eut quitté San Pedro, le Cid soupirait en se retournant pour regarder en arrière :

« — Cid, lui dit le fidèle Martin, où est votre courage ? Suivons droit

notre chemin et ces chagrins se changeront en joie ! »

LES CONQUÊTES DU CID

Les exilés sortirent du pays de Castille et coururent le pays maure. Il y eut des châteaux conquis, des villes prises et rançonnées, il y eut des batailles dont la terre trembla ; il y eut des ennemis tués, des rois vaincus et tributaires. Le Cid, monté sur son bon cheval, casque en tête et l'épée à la main, allait toujours devant ses hommes ; sa barbe, qu'il avait juré de ne pas couper durant le temps de son exil, était si large et si longue qu'elle couvrait sa cuirasse, et Chrétiens et, Maures avaient de lui égale fureur.

Il prit Castejon et Alcala, et vainquit les Maures à Alcocer où il fit grand butin ; ainsi qu'il en avait coutume, le Cid partagea ces richesses avec ses compagnons et lorsqu'il eut sa part, il envoya son écuyer Minaya en Castille avec trente chevaux caparaçonnés de brocart pour le roi Alfonse et de l'or pour Chimène.

Le messenger se prosterna devant le roi : « Le Cid, mon seigneur, vous baise les mains et les pieds, et vous envoie ces présents », dit-il au roi. Alfonse admira les magnifiques chevaux et sourit de plaisir :

— « J'accepte l'hommage, dit-il, mais il est trop tôt pour que ton maître revienne. Je pardonne seulement à ceux qui sont partis avec lui, et je permets à tous ceux qui voudraient le rejoindre, d'aller combattre sous ses ordres. »

Minaya se rendit à San Pedro d'où Chimène, presque prisonnière du roi, ne sortait jamais, et il revint trouver son maître avec plusieurs chevaliers de Castille.

Le Cid courut à Huesca et à Montalban, rançonna Saragosse, prit Jérica, Onda, Almenar, Murviédro. Des jours et des jours étaient passés depuis qu'il avait quitté la Castille. Le roi ne lui pardonnait pas. Trois années durant, il lutta autour de Valence dont les habitants n'osaient plus sortir. Il livra tant de batailles aux Maures que Valence à la fin dut se rendre ; elle contenait des richesses sans nombre et ses maisons et ses héritages furent partagés entre les soldats du Cid.

Le vainqueur de Valence renvoya Minaya en Castille : « Sire, dit le messenger au roi, mon Cid batailleur vous baise les mains et les pieds ; il a pris Jérica, Onda, Murviédro, Cebolla, Castejon et Peña ; il a gagné cinq batailles, il est seigneur de Valence. Il vous envoie cent chevaux harnachés de brocart et d'or et cent esclaves pour les conduire. Il vous

prie de permettre à doña Chimène et à ses filles de le rejoindre dans sa nouvelle conquête ! »

Le roi se signa de surprise. « Je suis content du butin qu'a fait le Cid, dit-il ; j'accepte les chevaux et j'autorise doña Chimène à quitter San Pedro de Cardena. »

CHIMÈNE À VALENCE

Des messagers annoncèrent au Cid l'arrivée prochaine de sa femme et de ses filles. Aussitôt il fit garder l'Alcazar, les tours et les portes de la ville, et il demanda son beau cheval Babiéca. Il sauta en selle et sortit dans la campagne au-devant de celles qui arrivaient. Fier cavalier et beau coureur, il arrêta net le galop de Babiéca devant la tête du cortège et d'un bond il fut à terre pour aider Chimène et ses filles à descendre de leurs montures. Ils s'embrassèrent en pleurant de joie : « Ô vous, chère et honorée femme, dit Rodrigue, et vous mes filles aimées, vous êtes mon cœur et mon âme : venez avec moi, entrez dans Valence, car c'est l'héritage que je vous ai conquis ! » Elles lui baisèrent les mains et le suivirent. Il voulut les faire monter tout d'abord sur la plus haute tour de l'Alcazar. Et lorsqu'elles y furent, il leur montra, à leurs pieds, entre la mer bleue et la verte huerta⁽²¹⁾, les innombrables maisons blanches de la ville, et les trois femmes joignirent les mains pour remercier Dieu.

Quelques jours après, le roi de Tunis débarquait devant la ville et il y établissait un camp de cinquante mille cavaliers. « J'ai conquis Valence, dit fièrement le Cid, je n'abandonnerai pas ma conquête ; je me battrai, mais je veux que cette fois ma femme et mes filles voient comment se gagne le pain qu'elles mangent ! »

Et il les fit de nouveau monter sur la tour. Cette fois elles virent du côté de la mer des guerriers innombrables qui dressaient leurs tentes, préparaient leurs armes et faisaient une abominable musique de trompettes et de tambours ; elles furent épouvantées, car jamais encore elles n'avaient vu tant d'hommes rassemblés ; et Chimène sentit son cœur se briser. « Ne tremblez pas en me voyant dans la mêlée, leur dit Rodrigue, le cœur me croît parce que je combattrai sous vos yeux. Avec l'aide de Dieu je gagnerai cette bataille, et les dépouilles de mes ennemis seront la dot de nos filles. Bénissez-moi, Chimène, et que Dieu vous garde ! »

Il descendait au combat lorsqu'il rencontra l'évêque de Valence ;

don Jérónimo était à cheval et armé des pieds à la tête. « Mon Cid, lui dit l'évêque, ce matin de très bonne heure j'ai dit la messe pour vous, donnez-moi maintenant mon salaire, permettez-moi de frapper les premiers coups. J'ai un beau pennon tout neuf et des armes nouvelles, je voudrais les essayer ! – Allez donc en avant, lui répondit le Cid, nous irons vous rejoindre. »

L'évêque sortit de la ville et lança son cheval au-devant de deux cavaliers maures qu'il provoqua. Il les abattit successivement avec sa lance, mais celle-ci se brisa et les deux mécréants se relevèrent. Don Jérónimo sortit son épée, et les pourfendit en deux moitiés bien égales ; après quoi, l'ennemi accourant en foule, il se replia au galop vers la ville. Rodrigue et ses chevaliers en sortirent aussitôt, et la mêlée s'engagea.

Ils s'élancèrent en avant, lances baissées, visages inclinés sur l'arçon. « Frappez, chevaliers, frappez, je suis Ruy Diaz, le Cid Campeador ! »

Tous frappent ; il y a trois cents lances, chacune abat un infidèle du premier coup. À la seconde charge, ils sont trois cents encore, mais la mêlée est plus confuse.

Du haut de sa tour, Chimène tremblante regardait les lances s'abaisser, se relever ; des boucliers sautaient, des cuirasses se rompaient, et les pennons blancs se relevaient tout rouges. Des chevaux erraient sans leurs maîtres, les Maures criaient « Mahomet ! », les chrétiens « saint Jacques, saint Jacques ! » et dans la mêlée, sans relâche, Tizona jetait de longs éclairs.

Le combat dura jusqu'au soir et les Maures furent dispersés. Rodrigue rentra dans Valence, les bras rouges de sang, car il avait tué plus de quinze cents ennemis. Et de même qu'elle avait dû s'habituer sans murmure à le voir partir à la guerre, de même la vaillante Chimène dut s'habituer sans murmure à le voir combattre sous ses yeux.

« Hélas, mon seigneur, lui disait-elle parfois, que deviendrons-nous, ainsi que votre conquête, si Dieu permettait qu'un jour vous demeuriez sur le champ de bataille, mortellement blessé ?

— Dieu veille sur moi, lui répondit le Cid, mais si je succombe à la guerre, emmenez-moi, ma chère Chimène, à San Pedro de Cardena, et placez ma dépouille contre l'autel de saint Jacques, patron des batailles. Ne me pleurez pas à Valence de peur que mes ennemis sachent votre faiblesse et que mes pauvres sujets, en se voyant privés de mon bras, n'abandonnent la conquête. Il faut qu'ici l'on s'écrie « Aux armes ». Vous me pleurerez là-bas !

« Faites que la Tizona qui orne ma main droite ne tombe pas en d'indignes mains. Et si Dieu permet que mon cheval Babiéca demeure sans maître et vienne hennir à votre porte, ouvrez-lui ; caressez-le et lui donnez ration entière, car celui qui eut un bon maître bonne

récompense doit avoir. Et maintenant, Chimène, que votre main vaillante me revête la cuirasse, les épaulières, le brassard et les gantelets ; qu'elle me donne l'écu, la lance et les éperons. Le jour paraît, les Maures nous pressent, donnez-moi votre bénédiction et que Dieu vous ait en sa garde ! »

LES INFANTS DE CARRION

Durant de longues années, le Campeador défendit ainsi sa conquête ; et sa renommée devint si fameuse que le roi Alfonse pardonna enfin et qu'il maria les deux filles du Cid, doña Elvire et doña Sol, aux plus nobles seigneurs de Castille, les comtes de Carrion. Le Cid leur fit de magnifiques présents et leur donna ce qu'il avait, avec ses filles, de plus précieux, ses deux belles épées, *Tizona* et *Colada*.

Mais les comtes de Carrion n'étaient pas dignes de les porter, car ils étaient lâches et le prouvèrent bientôt. Il y eut dans Valence huit jours de fêtes magnifiques, des jeux, des tournois et des courses de taureaux ; le peuple dansait dans les rues et les invités du Cid se divertissaient dans l'Alcazar. Une après-midi, le Cid s'endormit dans la grande salle, tandis que son neveu Bermudo et les comtes de Carrion s'entretenaient gaiement auprès de lui. Ils causaient à mi-voix lorsqu'ils virent apparaître sur le seuil un énorme lion échappé des cages. Bermudo mit la main sur son épée et se plaça devant son seigneur endormi ; mais les infants épouvantés se cachèrent l'un sous le banc à dossier du Cid, l'autre en un réduit obscur et fort malodorant. Un rugissement du lion réveilla Rodrigue ; il se leva, s'approcha de lui en parlant doucement, et la bête féroce devenue tout à coup paisible se laissa docilement conduire jusqu'à sa cage par le vaillant Cid. À son retour, Rodrigue demanda où étaient les infants. Sous les moqueries des rudes et braves compagnons habitués à plus de vaillance, on retira les jeunes gens de leurs cachettes en fort piteux état. Et le Cid fut saisi d'une grande colère : « Quelle frayeur fut la vôtre, leur dit-il rudement. Vous aviez des épées, pourquoi avez-vous fui ? Voilà donc les gendres promis à ma vieillesse ! »

Ce fut en vain que les jours suivants il essaya d'habituer les comtes de Carrion à la bravoure ; il les conduisit à la guerre, mais leur lâcheté était sans remède. Furieux d'avoir été humiliés devant tous les chevaliers, les infants prétextèrent la nécessité de rentrer en Castille, et quittèrent Valence en emmenant leurs femmes. Arrivés aux bois de

Corpès, déserts et plantés de chênes, ils envoyèrent leurs gens en avant et demeurèrent seuls avec doña Elvira et doña Sol. Ils les firent descendre de cheval, les dépouillèrent de tous leurs vêtements, les attachèrent solidement à un arbre et les frappèrent à coup d'étrivières jusqu'à ce que les malheureuses fussent évanouies.

Des bergers les délivrèrent et les ramenèrent à Valence et tandis que Chimène et ses filles pleuraient de honte, le Cid réunit trois cents chevaliers et partit pour Burgos. Il y trouva le roi Alfonse à qui il demanda réparation de l'outrage, et le roi réunit les Cortés à Tolède pour entendre les réclamations du Cid et juger les comtes de Carrion.

Le Cid s'avança au milieu de l'assemblée, baisa la main du roi et dit : « Je vous rends grâces comme roi et seigneur de ce que vous avez réuni cette assemblée pour l'amour de moi. Voici ce que je demande aux infants de Carrion. Ils ont abandonné mes filles, mais ce déshonneur ne m'atteint pas, car c'est vous, Roi, qui les avez mariées. Mais je leur ai donné deux épées, la Colada et la Tizona, deux épées gagnées à ma gloire et pour votre service. En laissant mes filles dans les bois de Corpès, ils ont renoncé à tout ce qu'ils pouvaient avoir de commun avec moi, ils ne sont plus mes gendres, qu'ils me rendent mes épées.

— C'est juste, dirent les juges. »

Les infants de Carrion remirent les deux épées aux mains du roi leur seigneur. Le roi tira hors de leurs fourreaux Colada et Tizona, et toute l'assemblée fut éclairée de leur lumière. Le Cid reçut les épées, baisa la main du roi et retourna s'asseoir au banc d'où il s'était levé. Il mania les épées, les regarda, les reconnut et tout son corps fut agité de joie.

Alors il prit sa barbe dans sa main et dit :

« — Par cette barbe que personne encore n'a touchée, qu'elles aillent venger doña Elvira et doña Sol ! »

Il appela son neveu Bermudo et lui donna Tizona. « Prends-la, mon neveu, elle devient meilleure avec un bon maître ! »

Il appela Martin Antolinez et lui donna Colada : « Martin Antolinez, loyal serviteur, prenez Colada. Je l'ai gagnée sur un brave chevalier, le comte de Barcelone. Je vous la confie pour que vous en ayez soin. »

Bermudo et Antolinez vengèrent sur les comtes de Carrion l'outrage fait aux filles du Cid, car la tache faite à l'honneur ne s'efface qu'avec le sang, et le Cid et ses compagnons revinrent joyeusement à Valence ; à l'issue des Cortés, le roi d'Aragon Ramire et le roi de Navarre, Sancho, avaient demandé la main de doña Elvira et de doña Sol.

LA MORT DU CID

Le Cid Campeador est maître de Valence, son honneur est sans tache et sa gloire est très grande, car il a pour gendres des rois d'Espagne, et les souverains étrangers lui envoient des ambassadeurs. Les infidèles avec leur roi Bucar menacent toujours la ville, mais le Cid, fatigué de combattre, comprend que sa fin est proche. Sans se plaindre, en remerciant Dieu qui l'assista dans ses batailles, il expira entre les bras de Chimène et entouré de Minaya et de Martin Antolinez, de Bermudo et du bon archevêque Jérónimo et de tous ceux qui le servaient et l'aimaient. Sans pleurer, Chimène le revêtit de son armure, et comme elle en avait coutume, elle lui mit la cuirasse et les brassards, les épaulières et les gantelets. On le plaça sur Babiéca, on lui mit au cou son écu avec sa devise, on posa sur sa tête son casque doré et dans sa main droite la claire Tizona. Minaya prit la bride du cheval et marcha à sa gauche ; à sa droite prit place don Jérónimo ; devant lui, Bermudo déploya son étendard, et suivi de quatre cents hidalgos, le Cid sortit de Valence. Chimène venait ensuite avec ses six cents cavaliers, et comme elle avait défendu les cris et les pleurs, le cortège se déroula silencieusement dans la plaine. Les soldats ennemis les regardaient sortir de la ville et lorsqu'ils reconnurent à leur tête l'étendard victorieux et la terrible épée du Cid Campeador, ils se préparèrent en tremblant à combattre. Les chevaliers chrétiens les attaquèrent avec vigueur et les repoussèrent jusque vers la mer. Raidi sur son cheval, l'épée droite dans sa main et étincelante sous le soleil, le Cid victorieux jusqu'à la mort, s'éloigna pour toujours de Valence. Une dernière fois, il parcourut le pays qui le séparait de la Vieille Castille, et son escorte accrue sans cesse le long du chemin arriva enfin dans le vallon de Cardeña.

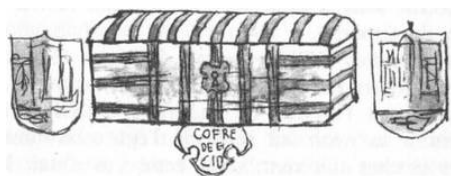
Comme autrefois Babiéca hennit et pressa le pas en reconnaissant les murs de San Pedro ; comme autrefois, les trompettes sonnèrent l'arrivée du maître et l'abbé sortit avec la croix pour le recevoir au seuil de l'église ; comme autrefois, enfin, les cloches tintèrent ; mais cette fois c'était le glas des morts et Chimène se mit à pleurer.

Le Cid mort fut placé contre l'autel de saint Jacques, patron des batailles, et pendant sept années il resta assis sur son banc de pierre à grand dossier. Son manteau l'enveloppait, la visièrre de son casque était rabattue sur ses yeux caves, sa longue barbe couvrait sa poitrine, et sa main décharnée serrait la claire Tizona. Les rois venaient lui rendre hommage et chaque année une grande fête célébrait l'âme glorieuse du Cid Campeador. Un soir que l'église était déserte, un mécréant y pénétra. Il s'approcha du cadavre et le regarda curieusement : « Voici donc ce terrible Cid, celui dont personne, de son vivant, n'eût osé toucher la barbe ! Si je la touchais, moi, que me ferait-il ? »

Il avança la main, mais plus prompte que lui, Tizona s'était abaissée.

L'homme s'évanouit de terreur ; quand il revint à lui, son premier soin fut de se faire baptiser.

Au bout de sept années, le Cid fut placé dans un cercueil de pierre et enterré dans la petite église. Ses armes et sa bannière étaient suspendues au mur, et les rois de Castille, lorsqu'ils partaient en guerre, venaient en grande pompe à San Pedro de Cardena prendre l'étendard toujours victorieux du Cid Campeador pour le faire flotter à la tête de leurs armées(22).



La prouesse de l'Ave Maria

(Légende historique d'après une ancienne chronique)



U mois de décembre 1490, les armées d'Aragon et de Castille étaient réunies à quelques lieues de Grenade, au camp d'Alhama. En moins de huit années, les rois catholiques avaient réduit les Maures au seul territoire de Grenade ; ils attendaient maintenant l'heure où les querelles qui divisaient les ennemis leur livreraient la ville.

Occupant ces loisirs forcés à d'incessantes escarmouches, les soldats rivalisaient entre eux d'audace et de témérité et ne s'entretenaient que de beaux coups de lance, d'orgueilleux défis et d'extraordinaires prouesses ; mais bien des valeureux chevaliers trouvaient humiliante cette halte dans la conquête à deux pas de la ville convoitée, et parmi eux Fernando Perez del Pulgar était peut-être le plus malcontent.

« — Sommes-nous venus ici, disait-il souvent, pour regarder mûrir les oranges de la *Vega*(23) ? Si l'on m'écoutait, la maudite ville serait bientôt prise, ses murs rasés et ses habitants passés au fil de l'épée. Depuis des jours et des jours nous restons là, immobiles, à faire les yeux doux à Grenade sans oser y toucher. Je sèche de rage à la pensée que tous ces mécréants se moquent de nous derrière leurs murailles !

— Si tu t'ennuies ici, Pulgar, lui dit un jour un de ses amis, qui t'empêche de faire comme tant d'autres, et d'aller te battre dans la plaine ? Sanchez Gutierrez vient de rentrer d'une belle expédition ; il est allé, paraît-il, la nuit dernière jusqu'à la Porte de Guadix(24) ; il avait le dessein d'y mettre le feu, mais il n'en eut pas le temps, car une sentinelle donna l'alarme à l'instant même où il battait le briquet pour

allumer les fagots arrosés de goudron.

— Bah, reprit un vieux chevalier, c'est en plein midi que j'ai été planter ma lance dans la Porte d'Elvira.

— Rappelez-vous, dit un autre, le triomphe de Ramirez de Alcalà, lorsqu'il revint à Alhama ramenant par la bride le cheval du Maure qu'il venait de vaincre en combat singulier ! Le beau cheval, plus blanc que neige, avait le poitrail et les jambes de devant éclaboussés d'écarlate, car il portait suspendue à son cou et balancée à chacun de ses pas, la tête sanglante de son maître !

— Ce sont là belles prouesses, assurément, répondit Pulgar, mais prouesses inutiles. Je veux tenter autre chose. Tous, vous êtes restés hors de la ville. Moi, je veux y entrer, et quand j'y serai...

— Comment pourras-tu seulement en franchir l'enceinte ? interrompit un chevalier. La ville a triple muraille, mille tours et trente-deux portes où veillent nuit et jour des centaines de sentinelles. Tu seras arrêté au premier pas ! à moins que tu ne veuilles, pour passer inaperçu, te déguiser en muletier, en porteur d'eau, ou en marchand d'olives ?

— J'entrerai dans Grenade, vous dis-je, et j'y entrerai à cheval, casque en tête et l'épée au poing. Seize camarades me feront escorte, nous irons prendre la grande mosquée et mettre le feu au cœur de la ville.

— Es-tu fou, Pulgar, ou bien veux-tu te moquer de nous ?

— Bravoure n'est jamais folie, et si vous pensez que je plaisante, venez avec moi jusqu'à l'église ! »

Quelques instants plus tard, Fernando Perez del Pulgar, tête nue et cierge en main, s'agenouillait devant la Vierge :

« — Reine du Ciel, Vierge très pure, je fais vœu d'entrer à Grenade. Je fais vœu de prendre la grande mosquée pour la consacrer à ta gloire, je jure de mettre le feu à l'Alcayceria(25), cœur de la ville païenne... »

Malgré la sainteté du lieu, des rumeurs d'étonnement se firent entendre, mais Pulgar poursuivait :

« — Aide-moi, si tu daignes ; mais si, dans trois jours, je n'ai pas accompli mon serment, puisses-tu, Vierge toute-puissante, éteindre ma vie comme j'éteins cette flamme ! »

Et le chevalier s'étant relevé, inclina le cierge vers la terre et d'un grand coup de talon il en écrasa la flamme.

Tandis que la plupart des assistants commentaient avec stupeur l'extraordinaire nouvelle, et s'en allaient la répandre dans la ville, Pulgar, suivi de quelques amis, se rendait à la boutique d'un écrivain.

« J'ai besoin, lui dit-il, que tu écrives, sur bon et beau parchemin sans défaut, l'*Ave Maria* tout entier : ajoutes-y *Pater noster* et *Salve Regina*, et à la suite, mets ceci en grosses lettres : « Le 18 décembre

1490, Fernando Perez del Pulgar est entré dans Grenade ; il a pris possession de la Grande Mosquée au nom de la Très Sainte Vierge, Reine du Ciel, et a consacré ce temple à sa gloire. En témoignage de quoi, il a déposé cet écrit. »

« — Seigneur, dit l'écrivain en se mettant à rire, la plaisanterie est bonne, mais elle vous coûterait moins cher si je l'écrivais sur très ordinaire parchemin. »

Pulgar le regarda d'un air terrible : « Si tu tiens à tes oreilles, fais ce que j'ai ordonné. Je reviendrai demain. »

Il partit, et le pauvre écrivain, sentant déjà ses oreilles s'envoler, se précipita vers le coffre où il conservait ses plus belles peaux d'agneau...

Un jeune homme d'une quinzaine d'années, au visage brun, aux longs yeux noirs, attendait Pulgar au logis.

« Hé bien, Pedro, lui dit le chevalier, qu'y a-t-il de nouveau ?

— Seigneur Parrain, toute la ville est en rumeur ! On dit que demain vous partez pour Grenade !

— On dit la vérité, mon filleul, et je t'annonce en outre que tu seras du voyage ! »

Le jeune homme pâlit et ne répondit pas.

« Je t'emmène avec moi, continua Pulgar, afin de m'assurer que tu es digne de porter mon nom, que je t'ai donné par baptême. Saurais-tu me conduire, la nuit, à travers la ville ?

— Seigneur, j'avais douze ans lorsque j'ai quitté Grenade et toutes ses rues et ses ruelles m'étaient si familières que je les vois encore en fermant les yeux... »

À ce moment, il se fit un grand bruit au dehors ; c'étaient des cavaliers qui avaient appris le projet de Pulgar et qui venaient en hâte lui demander licence de l'accompagner ; ils étaient bien cinquante.

Pulgar les fit entrer dans la cour et leur dit : « Je ne peux emmener que seize compagnons. Choisir parmi vous serait vous faire injure ; vous êtes braves également puisque vous êtes venus ! Il faudra donc, je pense, que vous tiriez au sort ; mais sachez bien que ceux qui viendront avec moi hasardent leur vie grandement. Je ne leur promets pas d'autre récompense que la gloire, mais j'exigerai d'eux une obéissance aveugle à tous mes ordres. Si, par malheur, Dieu permettait que l'un de nous ait un moment de faiblesse au cours de l'expédition que je médite, il recevrait mon poignard dans le cœur.

« Je vous dirai mon plan quand nous serons en route. Mon filleul don Pedro nous guidera, comptez-le dans les seize compagnons. Il est né, vous le savez, parmi la race maudite, mais il a reçu le baptême, je lui ai donné mon nom et je réponds de lui ! »

Les cavaliers acclamèrent ce discours et, désireux de savoir tout de suite qui serait du voyage, tirèrent les noms au sort. L'opération, pour

simple qu'elle parût, n'alla pas sans débats ni sans disputes. Séduits par le danger même de l'aventure, tous ces hommes brûlaient du désir de partir, et nul ne voulait céder la place à d'autres. Il y eut des rixes, quelques coups de poignard et cinq ou six duels, après quoi l'accord se fit et Pulgar donna rendez-vous pour le lendemain à ses futurs compagnons.

Pulgar prépara son expédition. Il vérifia pièce à pièce l'équipement des hommes et s'assura de l'endurance et de la docilité des chevaux. Il confia à Pedro un beau cierge de cire, remit à un autre nommé Tristan de Montemayor, avec ordre de ne pas le laisser éteindre, quoi qu'il arrive, une corde enflammée qui brûlait aussi lentement que l'amadou. Il distribua enfin entre tous les autres du goudron contenu dans de petites outres de peau.

« — Nous cueillerons en route quelques branches de genêt, leur dit-il. La flamme en est vive et chaude ; arrosées de goudron, elles feront merveille ! »

Lui-même se chargea du parchemin qu'il trouva rédigé à son gré et qu'il fit attacher avec des rubans verts et rouges. Enfin, le 17 décembre, à la nuit tombante, les compagnons montaient à cheval et se dirigeaient vers la sortie de la ville.

Toute l'armée les regarda sortir. Par quel moyen ces hommes pensaient-ils entrer dans Grenade ? Chacun, jugeant l'entreprise selon son cœur, la déclarait folle, ou tout au contraire admirable. Quelques soldats plaisantaient les camarades qui portaient : « Vous allez avec Pulgar, disaient-ils. Vous avez la tête épinglée aux épaules ! »

Mais : quand la petite troupe, après avoir franchi la porte, disparut dans la nuit, mille voix émues crièrent d'un même élan : « Dieu vous garde, vaillants, Dieu vous garde et vous ramène ! »



Huit lieues séparent Alhama de Grenade. Les bêtes allaient bon train et les cavaliers les excitaient encore. La nuit était venue, une nuit sans lune et favorable aux aventures ; dans le ciel bleu sombre, les étoiles brillaient, mais leur clarté confuse permettait à peine aux hommes de distinguer les accidents du chemin. Ils atteignirent rapidement et dépassèrent le petit village de Cacin, et leur ardeur était si grande qu'ils n'auraient pas songé à faire halte si Pulgar ne l'eût exigé. Ils s'arrêtèrent au-delà du village, dans la campagne silencieuse et déserte. Pendant que les chevaux se reposaient, le chef, parlant à demi-voix, exposa brièvement à ses compagnons pressés autour de lui de quelle manière il se proposait de pénétrer dans Grenade.

Il savait, leur dit-il, que le Darro, qui traverse Grenade dans toute la longueur de la ville, en sort au sud par un passage en forme de voûte,

pratiqué dans le mur d'enceinte ; à quelques pas plus loin, le Darro rejoint le Jénil, rivière qui longe Grenade extérieurement de ce côté. Le passage voûté réservé aux eaux est situé à égale distance et tout proche des deux portes fortifiées de Bib-Rambla et de Bib-Taubin, il n'est pas gardé. Il suffisait donc de s'engager dans le lit du torrent et de passer sous l'étroite voûte pour entrer sans coup férir dans Grenade :

— Quand nous aurons franchi la voûte, dit Pulgar, nous arriverons très facilement au cœur de la ville en suivant le sillon du Darro. Pedro nous conduira à la grande mosquée, puis à l'Alcayceria où nous mettrons le feu. Avec l'aide de la Vierge, nous reviendrons par le même chemin et nous sortirons de la ville à la faveur du désarroi causé par l'incendie.

— Amen », dirent les seize cavaliers en se signant. Et ils furent si grandement émerveillés de cette ruse, qu'ils se déclarèrent prêts à suivre dans la gloire ou dans la mort celui qui l'avait inventée.

Ils repartirent bientôt et galopèrent à si bonne allure que vers minuit, après avoir fait un détour pour éviter Gavia, ils franchirent le Rio Dilar qui limite à l'ouest la Vega de Grenade. Ils allaient maintenant à travers les plantations d'orangers, de grenadiers et d'oliviers ; dans la terre bien cultivée, les pieds des chevaux enfonçaient mollement ; les cavaliers se taisaient, car la ville était proche, et ils pensaient aussi qu'ils voyageaient à l'heure où, même en pays chrétiens, tous les mauvais esprits, les sorcières, les démons et les âmes du purgatoire ont accoutumé de rôder. Ils ne rencontrèrent cependant âme qui vive. À une heure du matin, ils arrivèrent au bord du Jénil, mais assez loin encore de la ville pour ne pas risquer d'être vus. Afin de se rapprocher d'elle en toute sécurité, ils firent entrer les chevaux à la file dans la rivière peu profonde et la suivirent. Bientôt ils aperçurent à leur droite, plus sombres que la nuit, les hautes murailles de Grenade et c'est ainsi que, confondus avec l'ombre et le bruit de la rivière, ils rejoignirent le Darro qu'ils remontèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la muraille même, devant le passage voûté d'où l'eau s'échappait en bouillonnant.

Les cavaliers descendirent, et prirent leurs chevaux par la bride ; ils avaient de l'eau jusqu'à la poitrine. Pulgar entra le premier sous la voûte ; elle était tout juste assez large pour le cheval et assez haute pour ne pas obliger la bête à se cogner la tête. Assourdi par l'eau, trébuchant sur les pierres, luttant contre le courant assez vif et obligé de tirer de toutes ses forces le cheval qui résistait un peu, Pulgar crut rester des heures dans l'obscurité du terrible passage. Cependant, quelques minutes plus tard, il était à l'intérieur de l'enceinte. Il s'arrêta à l'orifice du souterrain et regarda. La nuit était plus sombre encore que dans la campagne ; il apercevait, à droite et à gauche, les

masses noires des tours où veillaient les gardes ; devant lui, s'allongeait le sillon obscur du Darro, et ses berges aux maisons aveugles.

Tout dormait. Pulgar remonta à cheval et attendit que tous ses compagnons fussent sortis à leur tour. Quand il les eut comptés :

« La mèche n'est pas éteinte ? demanda-t-il à Tristan de Montemayor.

— Je l'ai abritée, elle brûle toujours.

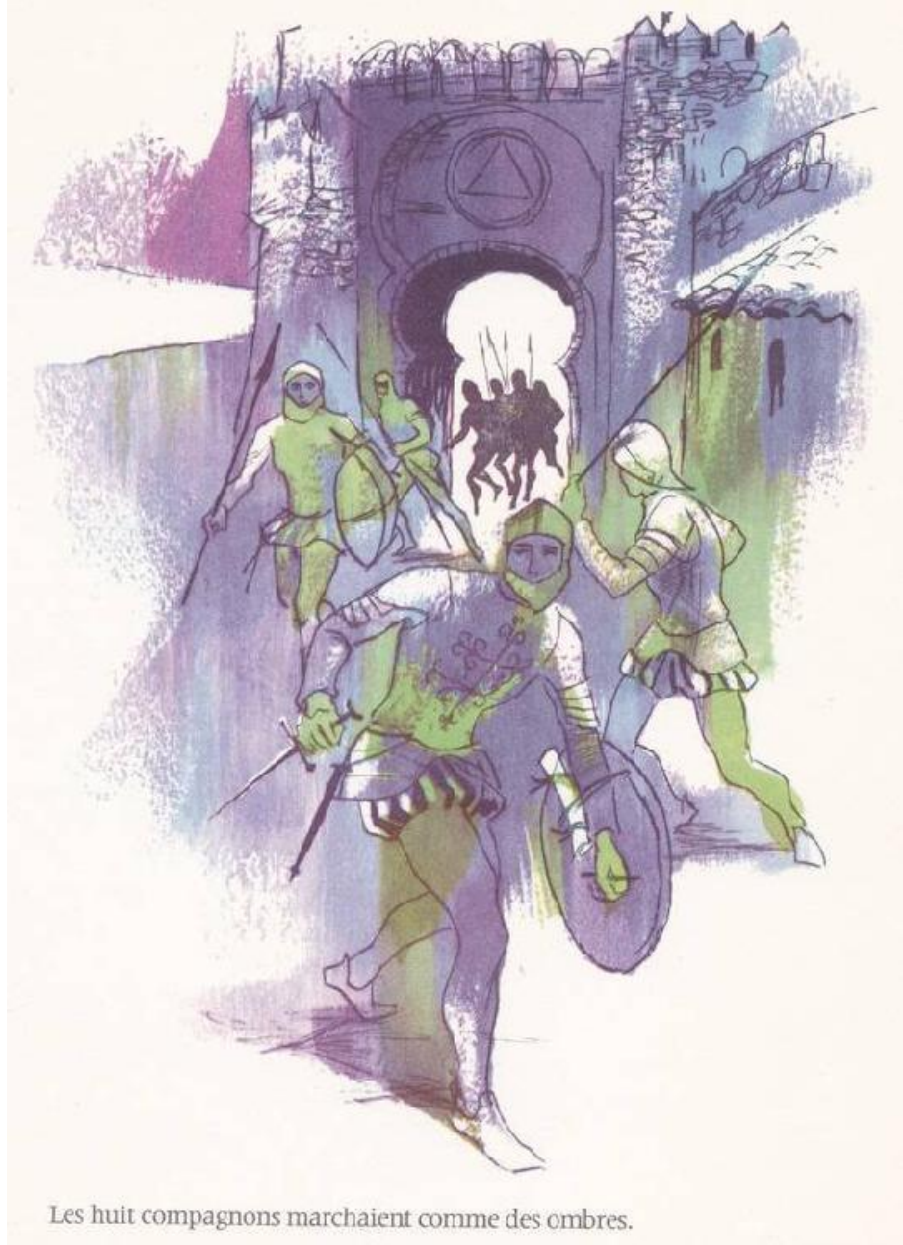
— C'est bien. Allons. »

Le bruit de l'eau vive couvrait le piétinement des bêtes qui butaient parfois sur les pierres. Les chrétiens regardaient avec une appréhension vague les maisons noires qui se succédaient le long de la rivière. À leur droite, une masse sombre s'élevait jusqu'au ciel : l'Alhambra. Dans cette ville inconnue, patrie des sortilèges et des enchantements, dormaient les sorciers et les magiciens.

« Sainte Vierge, ferme-leur les yeux ! » priait dévotement Pulgar.

Ils mirent pied à terre au pont des Tanneurs et tous les chevaux furent dissimulés sous les arches. Pulgar demanda à ses hommes de se diviser en deux groupes, dont l'un seulement le suivrait en ville, portant les fagots, le goudron, le cierge et le feu, tandis que l'autre garderait les chevaux. Cet ordre souleva une dispute immédiate : nul ne consentait à rester près du pont. Pulgar leur rappela leur serment d'obéissance et fit observer qu'il était aussi dangereux de garder les chevaux que de l'accompagner en ville. La dispute s'apaisa avant qu'elle eût éveillé personne.

Au moment de franchir la berge, Pulgar se retourna brusquement vers son filleul qui le suivait ; il l'empoigna au collet et lui dit en le tenant sous son poignard : « Tu vas nous guider, Pedro, mais si tu oublies un instant que tu es chrétien, pour te souvenir que tu es né à Grenade, je te sortirai le cœur de la poitrine. Marche devant moi ; nous allons à la Grande Mosquée. »



Les huit compagnons marchaient comme des ombres.

Le jeune homme obéit. Il reconnut tout de suite les maisons basses du quai de la Tannerie et s'engagea sans hésiter dans le dédale de ruelles du quartier de la Volaille : dans la plupart de ces ruelles, un homme à cheval n'eût pas trouvé moyen de passer. Les huit compagnons marchaient comme des ombres, attentifs à ne pas s'égarer derrière leur guide. Ils arrivèrent au Zacatin, longue place aux maisons plus grandes, qu'ils traversèrent pour gagner la rue des Teinturiers, tout encombrée de cuves et de séchoirs. Subitement ils se trouvèrent devant un grand mur où se découpait en noir une immense porte en fer à cheval.

— « Voici la porte de la Grande Mosquée, Seigneur », dit Pedro qui tremblait.

Instinctivement, les hommes s'agenouillèrent, et tout d'un coup ils sentirent leur fatigue et l'émotion de se voir seuls au milieu de la ville où, d'un moment à l'autre, pouvaient se réveiller des milliers d'ennemis. Ils n'avaient pas peur ; mais ils comprenaient enfin la témérité folle de leur expédition.

Cependant Pulgar avait déroulé le parchemin de l'*Ave Maria*. D'un grand coup de son poignard, il le cloua sur la porte de la mosquée.

« Donne-moi ton poignard pour remplacer le mien, dit-il à son filleul, et vous autres, passez-moi le cierge et la mèche. »

Tristan de Montemayor souffla sur la mèche, une petite flamme jaillit. Pulgar alluma le cierge et le déposa dans le coin de la porte. La flamme rouge dansait dans la nuit calme ; elle éclairait doucement Tare sculpté de marbre blanc, la porte incrustée d'or et de bois précieux, le parchemin traversé du poignard ; elle marquait de grandes ombres sur les rudes visages des compagnons agenouillés ; au-delà de cet étroit halo de lumière, tout était plongé dans une ombre noire.

« À l'Alcayceria ! » dit Pulgar qui avait rapidement terminé sa prière.

C'était le quartier des marchands ; le détruire équivalait à ruiner Grenade, en supposant que l'incendie se limitât à lui seul. Sa porte principale ouvrait sur le Zacatin et, dans ses rues étroites, dans ses maisons tassées les unes contre les autres, s'amoncelaient les richesses de tous les pays, les étoffes de soie, les tissus d'argent et d'or, les bijoux, les pierreries, les armes damasquinées, les essences, les parfums, les aromates.

Pedro reconnut au passage les odeurs complexes de rose, de cannelle et de santal qu'il trouvait autrefois à ce quartier, et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues. Tristan de Montemayor songeait : il considéra un moment la corde qu'il tenait. Quel désastre sortirait tout à l'heure de si petite et si chétive flamme et quel réveil auraient ceux qui dormaient à l'abri de ces maisons paisibles. Brusquement il serra

la corde dans sa main rude. Le feu s'éteignit.

Quand il eut déposé en plusieurs endroits qu'il avait choisis avec soin, les fagots de genêts apportés par ses hommes, Pulgar les fit arroser de goudron, puis il demanda la mèche. Personne ne répondit.

« Êtes-vous sourds ? Je demande le feu, dépêchez-vous ! » gronda le chef. Ses paroles résonnaient dans la nuit.

« — Le feu est éteint, répondit à voix basse Tristan de Montemayor. — Comment ! le feu est éteint ? Il faudrait que tu l'eusse fait tout exprès, traître ! Une corde ne s'éteint pas ainsi, montre-la-moi. »

Pulgar vit la mèche toute noire. Il ne contint pas sa colère. « Lâche, misérable ! Sans toi, Grenade brûlait cette nuit, tu m'as volé ma gloire. »

Et Pulgar, se jetant sur son compagnon, lui donna un coup de poignard en plein visage. Le front coupé, l'œil à demi sorti, la joue arrachée, l'homme ne cria pas, mais il se jeta sur Pulgar et tous deux roulèrent à terre dans un corps à corps sauvage. Leurs camarades, épouvantés du bruit de la querelle, s'efforçaient de les calmer sans y parvenir.

« — Taisez-vous, Seigneur, dit l'un d'eux nommé Diego de Baena. J'irai vous chercher du feu ! »

Subitement calmé, Pulgar se releva d'un bond, tandis que son ennemi, à terre, essayait d'envelopper sa blessure avec un morceau arraché de sa casaque.

« — Si tu fais cela, dit Pulgar, je te donnerai une paire de bœufs ! » Baena prit un fagot de genêts et tandis que ses camarades se dissimulaient pour l'attendre, il retourna à la mosquée. Le cierge brûlait toujours devant la porte. Baena alluma le fagot à la flamme et repartit en courant ; mais au coin du Zacatin, il se heurta contre un homme : c'était un veilleur de nuit. L'homme recula de surprise devant cet étranger qui portait haut le bras une gerbe de feu. Il voulut crier : Baena, plus prompt, lui enfonça son couteau dans la poitrine. L'homme s'affaissa en poussant un grand cri. Pulgar et ses compagnons l'entendirent et devinant quelque alerte, ils sortirent en courant de l'Alcayceria. Pedro les dirigea vers le pont où les chevaux les attendaient. Mais en passant dans la rue des Tanneries, l'un des fuyards tomba dans une fosse pleine d'eau où l'on faisait tremper les cuirs. Afin que l'ennemi ne le prît pas vivant, Pulgar lui allongea un formidable coup de sa lance et continua sa course. Le coup manqua son but, mais *un* autre compagnon tendit sa lance au malheureux qui la saisit et put sortir de l'eau assez à temps pour partir avec les autres. Tous sautèrent à cheval et s'enfuirent par le chemin du Darro. Déjà un bruit confus venait du centre de la ville. Ils passèrent la voûte, aidés cette fois par le courant et dès qu'ils furent sortis de Grenade, sans se soucier d'être découverts, ils galopèrent droit devant eux à travers la

campagne.

Au bout d'un quart d'heure d'une course folle, ils s'arrêtèrent à l'abri d'un bois d'oliviers. Mouillés d'eau et de sueur, stupéfaits d'avoir échappé à si chaude alerte, les cavaliers eurent une explosion de joie. Mais Pulgar était ivre de rage. Il entendait les trompettes sonner l'alarme dans Grenade et se répondre de tour en tour ; il voyait les lumières courir çà et là, des maisons s'illuminer. « Sans la trahison de ce lâche, pensait-il, j'entendrais en ce moment les clameurs d'agonie de Grenade. Je verrais le ciel s'illuminer à la lueur du brasier. Cet homme m'a pris plus que la vie, car sans lui j'aurais accompli la plus extraordinaire prouesse dont on ait jamais parlé en ce monde. »

Exténués de fatigue, mais joyeux à l'idée qu'ils avaient sans doute bien épouventé les Maures, les hommes rentrèrent au camp dans la matinée. Lorsqu'on apprit les péripéties de l'expédition, on voulut porter Pulgar en triomphe, il s'y refusa avec humeur, et, tandis que ses compagnons, moins ambitieux, se laissaient fêter avec complaisance, lui s'agenouillait à l'église :

« Me voici, Vierge toute-puissante, je suis entré à Grenade et je t'ai donné la grande mosquée, mais je n'ai pu accomplir le reste de mon vœu. Fais-moi donc mourir si tu le juges bon ; mais fais mourir avec moi, afin qu'il aille tout de suite en enfer, le misérable qui m'a trahi ! »

La Vierge ne jugea pas nécessaire de faire mourir tout de suite Fernando Perez del Pulgar. Deux ans plus tard, il entra à Grenade à la suite de la reine Isabelle. C'est là qu'il repose, à la place même où il avait cloué avec son poignard le parchemin de l'*Ave Maria*. Sur la pierre de sa tombe, on lit cette inscription : « Ici est enterré le magnifique chevalier Fernando del Pulgar, señor del Salar, qui prit possession de cette église alors que cette ville appartenait aux Maures. Il mourut le XII août MDXXXI. »



Histoire de Lazarillo

(Extrait du Lazarillo de Tormès)



ACHEZ, avant toute chose, qu'on me nomme Lazare de Tormès et que mes parents étaient natifs de Téjares, village voisin de Salamanque. Mon père, que Dieu absolve, avait charge d'approvisionner de mouture un moulin situé sur la rivière Tormès, il y fut meunier plus de quinze ans ; c'est là que ma mère me mit au monde, de sorte que je naquis dans la rivière, d'où me vint mon surnom.

J'avais huit ans lorsqu'on accusa mon père de certaines saignées mal faites dans les sacs des gens qui faisaient moudre au moulin. Mon père fut pris et, comme il ne nia pas, il souffrit persécution par la justice... Quelque temps après, il finissait ses jours en exil.

Ma mère, se voyant sans mari et sans abri, résolut de vivre en compagnie des gens de bien ; elle vint à la ville, loua une petite maison et fit la cuisine pour quelques étudiants ; elle lavait aussi le linge de certains palefreniers du Commandeur de la Madeleine.

Un jour, un aveugle qui vint à la maison pensa que je lui serais utile pour le conduire et me demanda à ma mère. Elle me recommanda à lui, disant que j'étais le fils d'un honnête homme et qu'elle s'en remettait à Dieu pour que le fils ne soit pas moins bon que le père. Elle le pria de me bien traiter et de me bien soigner puisque j'étais orphelin. L'aveugle lui promit que je serais pour lui non un serviteur mais un fils, et je commençai à servir mon nouveau maître.

Au bout de quelques jours, l'aveugle estima que le gain n'était pas satisfaisant à Salamanque, et décida de quitter la ville. Au moment de

partir, j'allai voir ma mère ; nous pleurâmes tous deux, elle me donna sa bénédiction, puis elle me dit : « Mon fils, je sais que je ne te verrai plus, tâche d'être honnête homme et que Dieu te conduise. Je t'ai élevé, je t'ai donné un bon maître. Débrouille-toi ! »

Je retrouvai mon maître qui m'attendait et nous sortîmes de Salamanque. Nous arrivâmes près d'un pont à l'entrée duquel on voit un animal de pierre assez semblable à un taureau. L'aveugle m'ordonna de m'approcher de la bête, et quand j'y fus, il me dit : « Lazare, mets ton oreille contre ce taureau et tu entendras le grand bruit qui se fait à l'intérieur ! »

Dans ma simplicité, je m'approchai, le croyant sur parole, et lorsqu'il sentit que j'avais la tête contre la pierre, il étendit brusquement les mains et me cogna si violemment contre ce diable de taureau que je ressentis pendant plus de trois jours la douleur de son coup de corne ; et l'aveugle me dit :

« Nigaud ! apprends que le garçon d'un aveugle doit en savoir un peu plus que le diable ! »

Et il rit beaucoup de la farce.

Il me sembla qu'en cet instant je m'éveillais de la simplicité enfantine dans laquelle j'étais encore endormi et je me dis : « Cet homme a raison ; il me faut ouvrir l'œil, réfléchir et aviser comment je me tirerai d'affaire, car je suis seul au monde. »

Nous nous mîmes en route et l'aveugle commença à m'instruire. « Je ne peux te donner, dit-il, ni or ni argent ; mais je te donnerai beaucoup de conseils pour l'existence ! » Et ce fut en effet cet homme qui, après Dieu, me créa et, tout aveugle qu'il était, m'éclaira et me guida sur le chemin de la vie. Or, sachez que jamais, depuis qu'il a créé le monde, Dieu n'avait fait aveugle plus rusé et plus fin que celui-là ; c'était un aigle en son métier ; il savait par cœur plus de cent oraisons et priait d'un air digne, sur un ton bas, posé et bien sonore qui faisait résonner l'église. Il avait mille manières de soutirer de l'argent, prétendait connaître des prières pour les cas les plus variés et des remèdes pour les maladies les plus diverses. De sorte que tout le monde courait après lui, surtout les femmes, qui croyaient tout ce qu'il disait : il gagnait plus en un mois que cent aveugles en un an.

Pourtant il était si avare et si ladre qu'il me tuait de famine et me refusait même le nécessaire ; si ma malice et mes bonnes ruses n'y avaient remédié, je serais mort d'inanition. Je raconterai quelques-unes des farces endiablées que je lui jouai, bien qu'elles ne m'aient pas toutes également réussi.

Il portait le pain et les autres aumônes dans une besace de toile fermée par un anneau de fer ayant cadenas et clef. Il était si attentif et comptait si bien tout ce qu'il y mettait et en sortait que personne au monde n'eût réussi à en détourner une miette. Quand mon maître me

croyait bien occupé à autre chose, je décousais un côté du sac et avant de le recoudre, je délestais l'avare besace de quelque bon morceau qui m'aidait à combler le trou que le méchant aveugle creusait dans mon estomac.

Quand nous mangions il plaçait auprès de lui une petite cruche de vin ; prestement je prenais la cruche, lui donnais quelques baisers muets et la remettais en place. Mais en comptant les gorgées, l'aveugle s'aperçut du déchet ; il ne quitta plus la cruche et la tint amoureusement par l'anse.

Or, mieux que l'aimant n'attire le fer, j'attirais le vin au moyen d'une paille de seigle choisie tout exprès ; je humais le breuvage et le mettais en lieu sûr. L'aveugle était si rusé qu'il me devina ; il mit alors sa cruche entre ses genoux et posa sur elle sa main étendue...

Je m'étais accoutumé au vin et je mourais d'envie d'en boire. J'imaginai de percer un petit trou dans le fond du pot, et de le boucher délicatement avec une fine boulette de cire ; au moment de manger, feignant d'avoir froid, je me glissais entre les jambes du triste aveugle pour me chauffer au pauvre feu que nous avions. À sa chaleur, la cire fondait, la petite fontaine commençait à couler goutte à goutte et je plaçais ma bouche en dessous de telle manière qu'il était impossible que rien se perdît. Quand le malheureux voulait boire, il ne trouvait plus rien, il s'effarait, se maudissait, envoyait au diable la cruche et le vin et ne savait ce que ce pouvait être : « Vous ne direz pas, oncle, disais-je, que je vous le bois puisque votre main ne l'a pas quitté ! » Il tourna et palpa si bien la cruche qu'il trouva le trou et comprit la ruse. Il fit comme s'il ne l'avait pas éventée. Le lendemain, ma cruche distillait comme d'habitude, et moi, ignorant le malheur qui m'était préparé, et ne croyant pas être épié du méchant aveugle, je m'étais installé comme de coutume ; j'étais là, recevant les douces gorgées, le visage tourné vers le ciel, les yeux un peu fermés pour mieux savourer la délectable liqueur. Le traître sentit que le moment était venu de se venger de moi ; saisissant à deux mains la douce et terrible cruche, il l'asséna de toutes ses forces sur mon visage. Et moi, pauvre Lazare, qui ne me défiais de rien et qui, pour une fois, étais sans souci et content, je crus que le ciel, avec tout ce qu'il y a dedans, me tombait sur la tête.

Le coup fut si rude qu'il m'étourdit et me fit perdre connaissance ; les débris de la cruche m'entrèrent dans la figure, déchirant ma peau en plusieurs endroits et me brisant les dents qui me manquent encore aujourd'hui.

Je gardai rancune au méchant aveugle, et bien qu'il me cajolât, me regalât, et me soignât, je voyais bien qu'il s'était réjoui de la cruelle punition. Il lavait avec du vin les plaies que la cruche m'avait faites et me disait : « Qu'en dis-tu, Lazarillo, ce qui t'a rendu malade te guérit

et te donne la santé ! » Et d'autres gentillesse qui, à mon goût, n'en étaient pas.

À partir de ce jour, sans cause, ni raison, il se mit à me frapper, à me cogner la tête, à m'arracher les cheveux et si quelqu'un lui demandait pourquoi il me traitait si mal, il racontait aussitôt l'histoire de la cruche... Ceux qui l'écoutaient se signaient en disant : « Voyez-vous ! qui penserait qu'il puisse sortir tant de malice d'un si petit enfant ! »

Ils riaient beaucoup de ma ruse et disaient : « Punissez-le, punissez-le, Dieu vous en saura gré ! »

Et lui, fort de cela, ne faisait pas autre chose.

Pour moi, je le conduisais tout exprès dans les pires chemins afin de lui faire mal et dommage : parmi les pierres, s'il y avait des pierres ; au plus épais de la boue, s'il y avait de la boue ; je n'allais pas alors par de meilleurs chemins que lui, mais j'avais plaisir à me crever un œil pour en crever deux à qui n'en avait aucun !

Un jour qu'il m'avait bien cogné la tête, qui était toujours pleine de bosses et toute pelée par ses soins, des vendangeurs lui donnèrent une grappe de raisin. Elle était si mûre que les grains tombaient et que l'aveugle, ne la pouvant mettre dans sa besace, me dit : « Je vais être généreux ; nous mangerons ensemble cette grappe de raisin et tu en auras la même part que moi. Voici comment nous partagerons : tu piqueras une fois et moi l'autre, à condition que tu me promettes de ne prendre qu'un seul grain à la fois. Je ferai de même jusqu'à ce que nous ayons fini. De cette manière, personne ne sera trompé ! »

L'accord ainsi réglé, nous commençâmes, mais dès le second tour le traître changea d'avis et prit les grains deux par deux, croyant que je faisais de même.

Quand je vis qu'il rompait le pacte, je ne me contentai pas d'aller de pair avec lui, je pris les grains plus vite encore, deux par deux, trois par trois, et les mangeai comme je pus. Quand ce fut fini, l'aveugle resta un moment la main en l'air, tenant la grappe dégarnie et il dit :

« Lazare, tu m'as trompé ! je jurerais devant Dieu que tu as mangé les grains trois par trois.

— Non pas, lui dis-je, mais pourquoi, le supposez-vous ? »

Et le très malin aveugle répondit :

« — Sais-tu pourquoi j'ai su que tu as mangé les grains trois par trois ? Parce que tu ne m'as rien dit lorsque je les mangeais deux par deux ! »

Je ris intérieurement, et bien que je ne fusse qu'un enfant, je retins le subtil raisonnement de l'aveugle.

Un jour, mon maître me donna un morceau de saucisse pour le faire griller ; la graisse avait déjà fondu et l'aveugle s'apprêtait à tremper son pain dans cette sauce, lorsqu'il tira de sa bourse un maravédis et m'ordonna d'aller lui chercher du vin à la taverne. Le diable mit

devant mes yeux l'occasion qui, dit-on, fait le larron. J'aperçus près du feu un navet tout petit, long, chétif, et tel que, ne valant rien pour être mis au pot, on l'avait jeté là. Nous étions seuls, l'aveugle et moi, et je me sentais un appétit féroce que l'odeur savoureuse de la saucisse (seule part que j'en dusse avoir) avait allumé en moi ; sans réfléchir à ce qui pourrait m'arriver, je sortis la saucisse de la broche et mis en sa place le petit navet. Mon maître, après m'avoir donné de l'argent, prit la broche et se mit à tourner et retourner le navet devant le feu, cherchant ainsi à faire rôtir celui qui, pour ses péchés, avait évité d'être bouilli.

Je partis acheter le vin et ne fus pas long à dépêcher la saucisse ; quand je revins, je trouvai le pauvre aveugle qui, n'ayant pas reconnu la substitution, avait placé le navet entre deux tranches de pain. Il mordit, pensant mordre également dans la saucisse, mais ses dents sentirent le froid du navet ; il se troubla et me dit :

— Qu'est ceci, Lazarillo ?

— Malheur à moi, répondis-je, si vous cherchez à me faire quelque reproche ! Ne rentrais-je pas de chercher le vin ? Quelqu'un vous aura fait cette plaisanterie.

— Non ! non ! dit-il, ma main n'a pas quitté la broche ; ce n'est pas possible ! »

J'eus beau affirmer et jurer que j'étais innocent de l'échange, cela ne servit à rien, car rien n'échappait à la sagacité du maudit aveugle. Il se leva, me saisit par la tête, et si grande fut sa colère que si l'on n'était accouru au bruit, il ne m'aurait pas laissé vivant.

On m'arracha de ses mains qui gardèrent les rares cheveux que je possédais encore ; j'avais la figure déchirée, le cou et la poitrine écorchés ; et certes je le méritais cette fois, car c'était bien ma malice qui me valait ces persécutions !

À tous ceux qui étaient accourus, le méchant aveugle racontait mes malheurs ; il répétait l'histoire de la cruche, celle du raisin et ma dernière aventure, et les gens riaient tellement que tous ceux qui passaient dans la rue entraient pour voir la réjouissance. Il contait mes prouesses avec tant de grâce et de charme que moi-même, tout blessé et pleurant que j'étais, je croyais lui faire tort en ne riant pas avec les autres.

Mais ce dernier tour me décida à quitter mon maître.

Le lendemain nous sortîmes dans la ville pour demander l'aumône.

Il avait plu durant la nuit précédente ; il plut également tout le jour ; quand la nuit vint, l'aveugle qui avait dû réciter ses oraisons sous les porches afin de n'être pas mouillé, me dit : « Lazare, cette eau est acharnée, elle redouble à mesure que la nuit vient, rentrons ! »

Il fallait passer un ruisseau, que les pluies avait gonflé ; je lui dis :

« — Oncle, le ruisseau est très large, mais si vous voulez, je vois un

endroit où nous pourrions le traverser sans nous mouiller, et à pied sec ! »

Le conseil lui parut bon ; il dit : « Tu es avisé, c'est pour cela que je t'aime bien ! Mène-moi à l'endroit où le ruisseau se rétrécit ! »

Je tenais ma vengeance ; je fis sortir mon maître du porche où nous nous abritions, le conduisis tout droit vers les piliers de pierre qui soutenaient les maisons de la place et je lui dis :

« — Oncle, c'est ici que le ruisseau est le plus étroit ! »

Il me crut et me dit : « Place-moi bien et saute toi-même le premier ! »

Je le plaçai bien en face d'un pilier, je me mis à l'écart et je lui criai : « Sautez, maintenant, aussi fort que vous pourrez pour arriver de ce côté-ci de l'eau ! »

J'avais à peine fini de parler que le malheureux, se balançant comme un bouc, prit son élan, sauta de toutes ses forces et vint donner de la tête contre le pilier ; la pierre sonna comme si on l'eût frappée avec une calebasse. Il tomba à la renverse, à demi mort et la tête fendue. Je le laissai aux mains des gens venus pour le secourir et je gagnai au trot la porte de la ville. Je ne sais ce que Dieu fit de l'aveugle, et je ne m'inquiétai pas de le savoir ; le lendemain, je quittais cet endroit qui ne me paraissait pas sûr, et j'arrivais à Maqueda.



Je rencontrai, pour mes péchés, un prêtre à qui je tendis la main. Il me demanda si je savais servir la messe ; je lui répondis que oui, et c'était vrai, car le malheureux aveugle, bien qu'il me maltraitât, m'avait enseigné mille bonnes choses. Finalement, le prêtre me prit à son service.

J'échappais au tonnerre pour tomber dans l'éclair ; l'aveugle, bien qu'il fût l'avarice personnifiée, était un Alexandre à côté de celui-ci. Toute la ladronerie du monde était enclose en lui. Il plaçait le pain de l'offrande dans un vieux coffre fermé à clef et il portait cette clef attachée par une aiguillette à son habit. Dans toute la maison on ne voyait aucune de ces choses bonnes à manger que l'on voit ordinairement ailleurs : lard pendu au mur, fromage sur un rayon, corbeille de croûtons dans une armoire ; il me semblait que, même si je n'en eusse pas mangé, la vue seule de ces choses m'eût réconforté. Il y avait seulement une botte d'oignons sous clef dans une chambre haute ; j'en avais la ration d'un pour quatre jours, et il en savait si bien le nombre que si j'eusse, pour mon malheur, dépassé mon compte je l'aurais payé cher.

Au bout de trois semaines que je fus avec lui, je devins si faible que,

de pure famine, je ne pouvais plus me tenir sur mes jambes. Je vis que j'irais tout droit au tombeau si Dieu et mon savoir-faire n'y portaient remède ; malheureusement ce maître-là possédait une vue plus claire que personne au monde. Quand nous étions à l'offertoire, pas une piécette ne tombait dans la coquille sans qu'il l'enregistrât ; il avait un œil sur les gens et l'autre sur mes mains ; les yeux lui dansaient dans la tête comme s'ils eussent été du vif-argent. Je ne pus lui escamoter une seule pièce, de tout le temps que je vécus, ou plutôt que je mourus à son service.

Pour donner le change sur sa laderie, mon maître disait : « Vois-tu, garçon, les prêtres doivent être très sobres dans leurs repas ! » Mais le gueux mentait, car aux repas de confréries et d'enterrements, quand nous officions aux frais d'autrui, il mangeait comme un loup et buvait plus qu'un rebouteux. Si jamais je fus ennemi des humains, ce fut alors : comme je ne mangeais et ne me rassasiais qu'aux enterrements, je souhaitais que chaque jour tuât son homme. Quand nous donnions les sacrements à un malade et que le prêtre ordonnait aux assistants de prier, je n'étais certes pas le dernier à le faire, mais de tout mon cœur, de tout mon désir, je priais le Seigneur d'enlever le pauvre malade de ce monde. Celui qui en réchappait, Dieu me pardonne, je le vouais mille fois au diable, tandis que celui qui mourait emportait de moi mille bénédictions.

J'étais dans cette affliction, que Dieu veuille épargner à tout bon chrétien, et me voyais aller de mal en pis sans savoir que faire, lorsqu'un jour mon méchant, ladre et fureteur de maître étant sorti, un chaudronnier vint à ma porte ; je crus voir un ange, amené vers moi sous cette forme par la main de Dieu. Il me demanda si je n'avais rien à réparer : « C'est en moi, pensais-je, que tu aurais de quoi travailler, et tu ne ferais pas mince besogne si tu me remettais à neuf. » Cependant ce n'était pas le moment de perdre son temps en plaisanteries ; illuminé par le Saint-Esprit, je répondis : « Oncle, j'ai perdu la clef de ce coffre et j'ai peur d'être fouetté. Par votre vie, regardez si, parmi vos clefs, il n'y en aurait pas une qui puisse l'ouvrir ; je vous paierai ! »

L'angélique chaudronnier commença à essayer l'une après l'autre les clefs d'un gros trousseau ; je l'aidais de mes débiles prières lorsque je vis, tout à coup, la face de Dieu sous forme de pains, dans le coffre enfin ouvert. Et je dis : « Je n'ai pas d'argent à vous donner en échange de la clef, mais payez-vous de ceci ! » Il prit le pain qui lui sembla le meilleur, me donna la clef et partit content, me laissant plus content encore. Cependant je ne touchai à rien tout d'abord ; il me semblait, en me voyant possesseur d'un si grand bien, que la faim n'oserait plus m'approcher !

Mon misérable maître revint et Dieu permit qu'il ne s'aperçût pas de

l'offrande prélevée par l'Ange ! Le lendemain, quand il lut sorti, j'ouvris mon paradis, et j'y pris un pain que mes mains et mes dents firent disparaître en deux *Credo*. Je n'oubliai pas de refermer le coffre et je me mis à balayer la maison avec allégresse, pensant qu'à l'avenir j'aurais un remède à ma triste vie. Je fus heureux ce jour-là et le jour suivant, mais il n'était pas dans ma destinée que ce repos durât. Le troisième jour me vint la fièvre tierce : c'est-à-dire que je vis, penché sur notre coffre, celui qui me tuait de famine. Il tournait et retournait les pains, les comptait et les recomptait ; et moi je faisais de muettes prières, oraisons et supplications et je disais : Saint Jean, ferme-lui les yeux ! » Il s'étonna, refit plusieurs fois, avant de refermer le coffre, le compte de ses pains sur ses doigts : il y en avait neuf et un petit morceau. « Dieu t'envoie neuf calamités ! » pensai-je. Il me sembla que mon cœur était traversé d'un épieu, tandis que mon estomac, ramené à la diète passée, commençait à se convulser de faim. Mon maître parti, j'ouvris le coffre pour me consoler et je me mis à adorer le pain sans oser y toucher ; j'y déposai mille baisers, et grattai, le plus délicatement que je pus, la croûte du plus petit morceau. C'est ainsi que je passai cette journée ; mais, les jours suivants, la faim s'accrut ; je me sentais mourir de maie mort et dès que j'étais seul je ne faisais qu'ouvrir et refermer le coffre, pour y contempler le pain, cette face de Dieu, comme disent les enfants. À la fin, j'en pris quelques miettes et en laissai d'autres, pour faire croire que des souris étaient entrées par les trous du vieux coffre... Quelque temps après, mon maître récoltait sur les murs tous les vieux clous qu'il pouvait trouver, cherchait quelques planchettes et bouchait tous les trous du coffre : un moustique lui-même n'aurait pu y entrer !

Une nuit que la faim me tenait éveillé, j'entendis à ses ronflements et à ses soupirs que mon maître dormait ; je me levai doucement et avec un vieux couteau je fis dans le coffre un trou semblable à ceux que font les rats. J'ouvris ensuite, émiettai du pain que je mangeai et refermai le coffre ; un peu calmé, je réussis enfin à m'endormir.

Le ladre chercha de nouveaux clous et de nouvelles planchettes et se mit à reboucher le jour les trous que je faisais la nuit. À la fin, il emprunta une ratière à son voisin et la tendit dans le coffre au moyen de croûtes de fromage qu'il avait également empruntées. Ce fut pour moi une singulière bonne fortune, car je me régalai avec les croûtes de fromage que je retirai de la ratière.

Le prêtre se donnait au diable : le pain était grignoté, le fromage mangé, et le rat ne se prenait pas au piège. Il demanda la cause de cette bizarrerie à ses voisins ; ceux-ci le persuadèrent que seule une couleuvre pouvait le dévaliser ainsi en se glissant impunément dans le piège. Alors il ne dormit plus. La nuit, si quelque ver faisait craquer le bois, mon maître, croyant entendre la couleuvre, se levait et donnait

de grands coups de bâton sur le malheureux coffre afin d'épouvanter l'animal. Il empêchait les voisins et moi-même de dormir.

Je fus obligé de donner mes assauts le jour quand il était sorti. La nuit, afin que mon maître qui cherchait partout sa couleuvre, ne trouvât pas ma clef, je crus plus sûr de la cacher dans ma bouche : c'était l'habitude cachette dont je me servais au temps de l'aveugle ! Mais quand le malheur doit venir, la prévoyance est vaine. Il arriva qu'une nuit, tandis que je dormais ainsi, l'air que je respirais, passant par le creux de la clef, produisit une espèce de sifflement. Mon maître, réveillé en sursaut, prit son gourdin et croyant frapper sur la couleuvre, m'asséna sur la tête un si violent coup de bâton que j'en demeurai sans connaissance et grièvement blessé.

À la grande plainte que je fis, il reconnut qu'il m'avait atteint. Il m'appela, tenta de me ranimer, sentit que je saignais abondamment et alluma une chandelle. La clef était toujours dans ma bouche, il l'aperçut, la retira et l'ayant un instant considérée, il comprit...

Je ne dirai rien de ce qu'il advint les trois jours qui suivirent, car je les passai dans le ventre de la baleine. Quand je revins à moi au bout de ce temps, je me vis étendu sur ma paille, la tête entourée, d'emplâtres, d'huiles et d'onguents. « Qu'est cela ? » dis-je, tout effrayé.

Le cruel prêtre me répondit : « Ce sont les rats et les couleuvres que j'ai chassés ! »

Ace moment une vieille guérisseuse et des voisins entrèrent ; ils se mirent à débander ma tête, à panser la blessure et ils se réjouirent de voir que j'avais repris connaissance : « Puisqu'il est revenu à lui, dirent-ils, cela ne sera rien ! » Ils commencèrent à raconter mes malheurs et à en rire, et moi, misérable, à en pleurer ! Ils me donnèrent aussi à manger, car j'étais défaillant de faim, mais ils ne purent me rassasier. Au bout d'une quinzaine de jours je me levai. J'étais hors de danger, mais toujours affamé et seulement à moitié guéri. Le lendemain, mon maître me prit par la main et me fit passer le seuil. Quand je fus dans la rue, il me dit : « Lazare, à partir de maintenant tu es à toi, et non à moi. Cherche un maître, va avec Dieu, car moi je ne veux pas en ma compagnie de serviteur si ingénieux. Vraiment tu as dû être au service d'un aveugle ! »

Il se signa devant moi comme si j'eusse été possédé du diable, rentra dans sa maison et ferma sa porte.



Avec le secours de gens charitables, je gagnai la célèbre cité de Tolède. Je récoltai toujours quelque aumône, tant que je fus malade ; mais au bout de quinze jours, ma blessure se ferma et les gens me

dirent : « Tu es un paresseux et un vaurien. Cherche un maître ! »

« — Où le trouver, me disais-je à moins que Dieu qui fit le monde ne m'en crée un tout exprès ! »

Un jour, je rencontrai un écuyer bien vêtu, bien peigné, qui allait par la rue d'un pas mesuré et gracieux. Il me regarda, je fis de même, et il me dit :

— Garçon ! tu cherches un maître ?

Je lui dis : « Oui, Seigneur ! »

— Alors, marche derrière moi. Dieu t'a fait une grâce en te mettant sur mon chemin, tu as dû réciter aujourd'hui quelque bonne oraison ! »

Je le suivis en bénissant le Ciel, car à son costume et à son air, il paraissait être celui dont j'avais besoin.

Il était de bonne heure quand je rencontrai mon troisième maître ; il me promena à travers toute la ville et, à mon grand étonnement, passa devant les boutiques sans s'arrêter pour acheter les provisions dont j'avais pensé qu'il me chargerait. À onze heures, il entra dans la cathédrale où il écouta fort dévotement la messe et les offices ; il en sortit après tout le monde et se remit à marcher. Je le suivis allègrement ; je pensais que si nous n'avions pas acheté de provisions, c'était parce qu'un bon dîner nous attendait, tout préparé, à la maison. L'horloge sonnait une heure quand nous nous arrêtâmes enfin devant une maison dont mon maître ouvrit la porte. L'entrée était obscure et triste ; mais à l'intérieur, il y avait un petit patio et des chambres passables.

Mon maître ôta son manteau, le plia avec soin, s'assit sur un banc de pierre et me demanda en détail d'où j'étais et comment j'étais arrivé dans cette ville ; je le lui dis plus longuement que je n'eusse voulu, car c'était, à mon avis, l'heure de servir le dîner plutôt que celle de répondre à ces questions ; je le satisfis cependant au sujet de ma personne, du mieux que je pus mentir ; je lui dis mes qualités et je tus le reste qui ne me paraissait pas utile à raconter.

Cependant mon maître paraissait n'avoir nulle envie de manger ; la porte de la maison était fermée ; en haut et en bas l'on n'entendait remuer âme qui vive ; hors les murs, il n'y avait rien dans ce logis : ni chaises, ni dressoir, ni bancs, ni tables, pas même un coffre comme celui d'autrefois ! La maison paraissait enchantée.

Il me dit :

« — Et toi, garçon, as-tu mangé ?

— Non, lui dis-je, car il n'était pas encore huit heures lorsque je vous rencontrai ce matin.

— Hé bien, j'avais déjà déjeuné bien qu'il fut tôt, et quand je mange ainsi, sache que je reste ensuite jusqu'au soir sans rien prendre. Arrange-toi comme tu pourras ; nous souperons plus tard ! ».

En entendant cela je faillis tomber à la renverse, non de faim, mais de désespoir ; je pleurai ma dure vie passée et ma mort prochaine, mais je dissimulai de mon mieux... J'allai m'asseoir dans un coin près de la porte et je tirai de ma chemise quelques morceaux de pain, restes des aumônes reçues.

Lui, voyant cela, me dit :

« — Viens ici, garçon, que manges-tu ? »

Je m'approchai et lui montrai le pain. Des trois morceaux que je tenais, il prit le meilleur et le plus gros et me dit :

« — Par ma vie ! que ce pain semble bon ! Où l'as-tu trouvé ? A-t-il été pétri par des mains propres ? »

— Je n'en sais rien, lui dis-je, mais pour moi, son goût ne me répugne pas !

— À la grâce de Dieu ! » dit mon pauvre maître, et le portant à sa bouche, il y mordit si férocement que je me hâtai d'en faire autant et d'avaler le morceau que je tenais. Je voyais de quel pied clochait mon maître et je le sentais capable, s'il terminait avant moi, de me proposer son aide pour manger ma part ; aussi nous eûmes fini tous deux ensemble. Il secoua les très menues et très rares miettes qui restaient après lui et but un peu d'eau. Je bus aussi, mais peu, car j'avais le gosier serré, et ce n'était pas de soif.

Il me montra comment je devais faire son pauvre lit : c'était une claie de roseaux, supportée par des tréteaux et sur laquelle reposait un matelas étique. Nous arrangeâmes sur ce misérable matelas une couverture de même qualité dont je ne pus déterminer la couleur.

Le soir, il posa ses chausses et son pourpoint à la tête de ce lit, se coucha et me dit de m'étendre à ses pieds, ce que je fis. Mais quelle nuit maudite ! Mes maigres os et la claie ne firent que se quereller, car mes peines, mes malheurs, et les privations ne m'avaient pas laissé une livre de chair sur le corps ; j'avais le ventre creux, et la faim, qui ne fait pas bon ménage avec le sommeil, me rendait enragé. Je n'osais bouger de peur de réveiller mon maître, et maudissant mille fois ma mauvaise fortune, je demandais à Dieu de me faire mourir. Le jour venu, nous nous levâmes et mon maître commença à nettoyer et à secouer ses chausses, son pourpoint, sa saye, son manteau. Il s'habilla tout à loisir, je lui versai de l'eau sur les mains ; il se peigna, prit son épée et me dit : « Tu ne peux savoir, enfant, combien cette lame est belle et bonne, je ne la donnerais pas pour tout l'or du monde... » Et quand il m'eut fait l'éloge de son épée, il l'attacha à sa ceinture et sortit d'un pas mesuré ; il allait, le corps droit, avec des mouvements gracieux, l'extrémité de la *capa* rejetée tantôt sur l'épaule et tantôt sur le bras, la main posée sur la hanche. On l'eût pris, à son maintien, pour un grand d'Espagne. Et je me disais : « Soyez béni, Seigneur, vous qui donnez le remède avec la maladie ! Ne croirait-on pas, à voir la

mine satisfaite de mon maître, qu'il a bien dîné hier soir, bien dormi dans un bon lit, et bien déjeuné aujourd'hui malgré l'heure matinale ? Qui ne serait trompé, devant cet air content et cet habit convenable ? Croirait-on que ce gentilhomme a vécu sa journée d'hier avec un rogaton de pain rassis que son serviteur Lazare gardait parmi ses vêtements crasseux ? Croirait-on qu'aujourd'hui, après s'être lavé les mains et le visage, il s'est servi pour s'essuyer, faute de serviette, du pan de sa saye ? Oh ! Seigneur, combien en avez-vous ainsi par le monde, qui pour cette maudite chose qu'ils nomment honneur, souffrent ce qu'ils ne souffriraient pas pour vous ! »

Lorsque j'eus fait le pauvre lit si noir et si dur, j'allai chercher de l'eau à la rivière, je mangeai quelques épluchures de chou que je rencontrai en route. Je voulus balayer la maison, mais je ne pus trouver de balai. Toute la matinée, j'attendis en vain que mon maître apportât quelque nourriture et, vers deux heures après-midi, voyant qu'il ne venait pas et que la faim me tourmentait, je sortis, non sans fermer la porte, et je m'occupai de moi. D'une voix basse et altérée, les mains croisées sur ma poitrine, Dieu devant mes yeux et son nom sur ma langue, je commençai à mendier... Et comme j'avais sucé avec le lait ce métier, je veux dire que je l'avais appris du grand maître l'aveugle, je fus assez habile disciple pour que l'on me donnât beaucoup.

Avant que l'horloge ait sonné les quatre coups de quatre heures, j'avais emmagasiné dans mon ventre autant de livres de pain ; j'en avais en plus deux autres livres dans mes manches et sur ma poitrine. En rentrant au logis, je passai devant une triperie où je récoltai encore un morceau de pied de bœuf et des tripes cuites. Mon bon maître était de retour à la maison lorsque j'y arrivai ; il avait posé sur le banc son manteau bien plié et il se promenait de long en large dans le patio. Il me demanda d'où je venais. Je lui montrai le pain et les tripes que je portais dans un pan de mon vêtement et je lui racontai comment je me les étais procurés.

« — Je t'ai attendu pour dîner, me dit-il, et ne te voyant pas, j'ai dîné sans toi, mais tu t'es conduit en honnête garçon, car il vaut mieux quémander que prendre. Fais en sorte seulement qu'on ignore que tu vis avec moi, à cause de mon honneur. Et maintenant, mange, pauvre petit ! »

Je m'assis au bord du banc et me mis à manger le pain et les tripes. Je regardais à la dérobée mon infortuné maître qui ne pouvait détacher ses yeux de mes basques, alors converties en assiette. Dieu aie pitié de moi comme j'eus alors pitié de lui, car j'avais souffert ce qu'il souffrait. Je n'osais pas l'inviter à manger, je craignais qu'il refusât ; ne venait-il pas de me dire qu'il avait dîné ? Tout en se promenant, il vint à moi :

« — Lazare, me dit-il, tu as, en mangeant, la meilleure grâce du monde et nul ne saurait te regarder sans avoir aussitôt de l'appétit, même s'il n'avait pas faim. »

Je saisis l'occasion cherchée : « Ce pain est des plus savoureux, lui répondis-je, et ce pied de bœuf est si bien assaisonné que nul ne résisterait à sa saveur !

— C'est du pied de bœuf ?

— Oui, Seigneur !

— C'est le meilleur morceau du monde et il n'y a faisan qui me plaise autant que cela !

— Alors, Seigneur, goûtez-le, et vous verrez ! »

Je lui remis le pied de bœuf et trois ou quatre morceaux du pain le plus blanc ; il s'assit à côté de moi et se mit à manger comme un affamé qui en mourait d'envie ; il broyait les plus petits os mieux que ne l'eût fait son lévrier.

— Avec une sauce piquante, disait-il, c'est un régal exquis !

— La sauce à laquelle tu le manges est meilleure encore, pensai-je.

Nous vécûmes huit ou dix jours ainsi ; mon maître s'en allait tous les matins, de la même allure cadencée, humer l'air dans les rues ; il avait un pourvoyeur en la personne du pauvre Lazare !

Bien souvent je songeais à ma malchance : échappé à deux maîtres avarés, j'avais, en cherchant mieux, rencontré le troisième qui non seulement ne me nourrissait pas, mais comptait sur moi pour le faire vivre ! Celui-ci ne possédait rien qu'une petite bourse en velours râpé, toute froissée et toujours vide, mais je l'aimais et bien souvent, pour rapporter au logis de quoi l'entretenir, je m'entretenais fort mal moi-même. « Mon maître est pauvre, me disais-je, mais nul ne peut donner ce qui lui manque ; tandis que l'avaricieux aveugle et le prêtre rapace vivaient de la grâce de Dieu et me laissaient plein de famine ; il était juste de haïr ceux-là, tandis qu'il faut avoir compassion de celui-ci. »

Une chose cependant me mécontentait en lui ; j'aurais voulu qu'il eût moins de présomption, et qu'il abaissât un peu son orgueil à mesure que grandissait sa misère ; mais c'est, me semble-t-il, une règle observée et suivie parmi ces gens-là : bien qu'ils n'aient sou ni maille, leur bonnet reste en sa place. Le Seigneur veuille y remédier, sinon ils mourront de ce mal.

L'année était pauvre en blé, et tandis que nous menions cette vie, le conseil de Tolède décida de chasser hors de la ville tous les étrangers indigents et de faire fouetter publiquement ceux qui s'obstineraient à rester. Je n'osai plus ni mendier, ni sortir. L'on Imaginera, si l'on peut, la disette de notre maison, la tristesse et le silence de ses habitants ! Il nous arriva de rester deux ou trois jours sans avaler une bouchée et sans dire une parole. De pauvres voisins charitables me donnèrent de quoi m'empêcher de mourir ; toutefois je n'avais pas si grand pitié de

moi que de mon maître, qui, du moins chez nous, demeura huit jours sans rien avaler. Quand il sortait, je ne sais où il allait ni ce qu'il mangeait, mais à midi on le voyait descendre dans la rue, le corps raidi et efflanqué comme un lévrier de race, et chaque jour, pour soutenir son honneur, il prenait un brin de paille et sortait sur le seuil de la porte pour se curer les dents.

Un jour, par je ne sais quelle fortune ou aventure, mon maître revint avec un réal au logis.

Plus fier que s'il eût possédé les trésors de Venise, il me dit d'aller acheter du pain, du vin et de la viande ; et ce jour-là il m'apprit ce que je grillais de savoir : il me raconta qu'il était de la Castille Vieille et qu'il avait quitté son pays uniquement pour ne pas lever son bonnet devant un gentilhomme son voisin.

— « Seigneur, dis-je, s'il est votre supérieur, vous ne dérogez pas à le saluer le premier, puisque vous dites que lui-même vous rendait votre salut !

— Tu es un enfant, me répondit-il, et tu ne sens pas les choses de l'honneur, qui est, en ce temps-ci, la seule richesse de l'homme de bien. »

Il m'apprit qu'il était écuyer et qu'il possédait des terres où l'on pouvait bâtir des maisons. « Si ces maisons étaient construites dans un certain quartier de Valladolid, elles vaudraient plus de deux cent mille maravédís, car on pourrait les faire grandes et belles, disait-il. J'ai aussi un pigeonnier qui, s'il n'était délabré comme il est, donnerait chaque année plus de deux cents pigeons ! J'étais venu ici pensant trouver une bonne charge, mais j'ai été déçu. »

Mon maître m'entretint longtemps ainsi de sa valeureuse personne et de ses infortunes ; mais vers le soir, un homme et une vieille femme survinrent ; l'homme réclama le loyer de la maison, la femme celui du lit. Mon maître leur donna bonne réponse, leur dit qu'il allait sortir pour faire de la monnaie, et qu'ils revinssent plus tard. Mais son départ lut sans retour.

La nuit vint, j'eus peur dans la maison abandonnée et me réfugiai près de mes pauvres voisines.

Le lendemain, l'homme, la femme, un alguazil et un greffier vinrent constater la disparition de mon maître et saisir son bien.

Ne trouvant rien, ils m'interrogèrent et je leur dis que mon maître avait un beau terrain à bâtir et un pigeonnier délabré.

— « Dans quel endroit de la ville ? demanda l'alguazil.

— Dans le pays de mon maître, répondis-je.

— Et d'où est ton maître ?

— Il m'a dit qu'il était de la Castille Vieille.

L'alguazil et le greffier rirent beaucoup, et les voisines leur dirent : « Seigneur, cet enfant est innocent ; il était depuis peu avec cet écuyer,

et ne sait de lui que ce que vous savez vous-même ! »

Les gens me laissèrent libre.

Habituellement, ce sont les maîtres qui sont abandonnés par leur domestique. Moi j'avais tant de malchance que ce fut mon maître qui m'abandonna.



J'entrai successivement au service d'un moine qui me donna ma première paire de souliers ; puis de deux ou trois autres personnes. J'étais déjà un grand garçon lorsqu'un chapelain me confia un âne, un fouet et quatre *cantaros*(26) ; je vendis de l'eau par la ville, et au bout de quatre ans j'avais si bien réussi que je pus avec mes économies acheter des vêtements. J'allai chez le fripier ; je choisis un pourpoint de vieille futaine, une saye râpée, un manteau épilé, une antique épée. Dès que je me vis habillé en honnête homme, je dis à mon maître de reprendre son âne et je cherchai un autre métier.

Ma misérable enfance était finie.

Dernières aventures de Don Quichotte

CONVERSATIONS



ON Quichotte, vêtu d'une camisole de laine verte et coiffé d'un bonnet rouge, était assis sur son lit, lorsque ses deux amis, le curé et le barbier, entrèrent pour le voir. Il était si maigre et si décharné qu'il ressemblait à une momie. Il les accueillit avec plaisir et les entretint avec tant de modération et de bon sens que ses visiteurs le crurent guéri de sa folie ; mais au bout de quelque temps la conversation dévia, et don Quichotte, retombant dans ses rêveries, ne parla plus que des exploits d'Amadis et de Palmerin, de Renaud et de Roland.

Tandis que les trois hommes causaient de la sorte, ils entendirent un grand bruit de dispute dans la cour : c'était Sancho Panza qui venait voir son maître et la gouvernante qui refusait de lui ouvrir la porte :

« Que nous veut ce vagabond ? disait-elle. Rentrez chez vous, frère, et ne venez pas ici débaucher mon maître et l'entraîner dans les aventures !

— Gouvernante du diable, répondait Sancho, apprends que celui qu'on débauche, celui qu'on entraîne, ce n'est pas ton maître, c'est moi ; et c'est ton maître qui m'a mené courir le monde, c'est lui qui m'a tiré de ma maison en me promettant le gouvernement d'une île que j'attends encore !

— Que les diablesses d'îles t'étouffent, maudit Sancho ! Sors d'ici, boîte à malice ! Va-t'en, sac à méchanceté ! Va gouverner ta

maison !... »

Don Quichotte mit fin à la dispute en ordonnant de faire entrer Sancho, et le barbier et le curé se retirèrent.

« Je suis peiné, Sancho, dit don Quichotte à son écuyer lorsqu'il fut seul avec lui, de toujours t'entendre dire que c'est moi qui t'ai entraîné loin de ta maison : suis-je donc resté dans la mienne ? Nous sommes partis ensemble, nous avons voyagé ensemble et nous avons risqué même fortune et couru même sort. Tu fus berné une fois, je fus moulu cent fois : c'est en cela seulement que j'ai sur toi quelque avantage !

— N'est-ce pas juste, lui répondit Sancho, et d'après ce que dit Votre Grâce, les mésaventures ne sont-elles pas réservées aux chevaliers errants plutôt qu'à leurs écuyers ? »

Ils restèrent enfermés deux heures et l'écuyer rentra chez lui si allègre et si joyeux que sa femme lui dit :

« Sancho, mon ami, pourquoi êtes-vous si gai ?

— Écoute, Thérèse, répondit Sancho, je suis content parce que j'ai résolu de retourner au service de mon maître don Quichotte qui s'en va une troisième fois chercher les aventures. Je vais avec lui parce que la nécessité l'exige, et parce que j'espère bien rapporter cent autres écus. Soigne bien le grison pour qu'il soit en état de prendre les armes dans quelques jours ; double sa ration, visite son harnais et vois si rien n'y manque. Nous n'allons pas à la noce, non ! nous allons courir le monde et nous mesurer avec des géants, des endriagues et des fantômes. Nous entendrons des sifflements, des hurlements, des mugissements, et tout cela, vois-tu, ce sera de l'eau de roses, si nous ne rencontrons pas des Yangois et des Maures.

— Je vois, mon ami, lui répondit Thérèse, que les écuyers errants gagnent leur pain durement : je prierai Notre Seigneur de vous préserver de maie aventure !

— Sache bien, femme, que si je n'avais pas l'espoir de devenir gouverneur d'une île, je tomberais mort à l'instant même !

— Ne faites pas cela, mon cher mari ! Vive la poule, même si elle a la pépie ! Vivez et que le diable emporte les gouvernements ! Vous êtes né sans gouvernement, vous avez jusqu'ici vécu sans cela, et le jour où il plaira au Seigneur de vous rappeler à lui, c'est sans gouvernement que vous serez enterré. Tous les gens n'ont pas des gouvernements et pourtant ils s'estiment heureux ! La faim est la meilleure des sauces, et comme elle ne manque jamais aux pauvres, ils ont toujours bon appétit !

« Pourtant, Sancho, si d'aventure vous aviez un gouvernement, ne m'oubliez pas, non plus que nos enfants. Sanchico vient d'avoir quinze ans, il est temps qu'il aille à l'école, et Marisancha votre fille ne mourra pas de chagrin si on la marie !

— Par ma foi, Thérèse, si Dieu me donne un gouvernement, je

marierai Marisancha de telle manière qu'on l'appellera « Sa Seigneurie ».

— Pour cela, non, Sancho, lui répondit Thérèse, mariez-la avec son égal, c'est plus sûr... Quand vous remplacerez ses sabots par des escarpins et son cotillon de laine par des robes de soie, la fillette s'y perdra ; elle fera mille bévues, trébuchera à chaque pas et montrera tout de suite sa pauvre origine.

— Tais-toi, sotte, c'est l'affaire de trois années au bout desquelles la seigneurie et les belles manières lui viendront naturellement. Elle sera dame, te dis-je. Nous verrons après !

— Tenez-vous-en à votre état, Sancho... Certes, ce serait beau de marier Marisancha avec un noble comte ou avec un chevalier, mais il pourrait, un jour venu, la traiter de paysanne, de fileuse de quenouille, de fille de bûcheron. Ce n'est pas pour cela que je l'ai élevée... Apportez seulement l'argent, je me chargerai de la bien marier !... »

Ils se disputèrent sans se convaincre.

« — Elle sera comtesse, conclut Sancho.

— Le jour où je la verrai comtesse, répondit Thérèse, ce sera pour moi comme si je la portais en terre. Au surplus, vous ferez ce que vous voudrez puisque nous autres femmes nous venons au monde avec l'obligation d'obéir à nos maris, fussent-ils des imbéciles ! »

À ces mots, elle se mit à pleurer comme si elle eût vu Marisancha morte et enterrée. Sancho la consola de son mieux, puis il retourna chez son maître pour organiser le départ.

Lorsque la gouvernante les vit s'enfermer tous les deux dans la chambre de don Quichotte, elle courut chez le bachelier Samson.

« — Seigneur licencié, dit-elle en se jetant à ses pieds, aidez-moi, car mon maître va sûrement repartir. La première fois, on me le rapporta couché en travers d'un âne et tout roué de coups ; la deuxième fois, il revint sur une charrette, enfermé dans une cage où il se croyait enchanté. Il était en si piteux état que sa mère, qui le mit au monde, ne l'aurait pas reconnu : maigre, jaune, les yeux rentrés au fond de sa tête ; et pour le ravigoter un peu, j'ai usé plus de six cents œufs, tout le monde en est témoin, et mes poules ne me démentiront pas !

— Ne vous affligez pas, répondit le bachelier, retournez à la maison et apprêtez-moi quelque chose de chaud pour mon déjeuner. Récitez en chemin l'oraison de sainte Apolline, j'irai tout à l'heure vous rejoindre et tout s'arrangera !

— Malheur ! dit la gouvernante, l'oraison de sainte Apolline !! Ce serait bon si mon maître avait mal aux dents, mais c'est sa cervelle qui est malade !

— Je sais ce que je dis, dame gouvernante, allez et ne discutez pas avec moi qui suis bachelier de Salamanque. »

DULCINÉE

Trois jours plus tard, don Quichotte et son écuyer suivaient la route qui mène au Toboso ; le chevalier allait se prosterner devant sa dame et lui demander sa bénédiction avant de reprendre le cours de ses prouesses.

Ils arrivèrent le soir dans la ville endormie ; la nuit était assez claire ; seuls des aboiements de chiens parvenaient aux oreilles de don Quichotte et troublaient le courage de Sancho. Parfois un âne se mettait à braire, des porcs grognaient, des chats miaulaient et ces bruits semblaient plus sonores dans le silence de la nuit. Les deux voyageurs cherchèrent jusqu'à l'aube le palais de Dulcinée, car Sancho qui avait autrefois raconté à son maître qu'il était venu jusque dans la maison de cette noble dame, n'avait en réalité jamais vu le Toboso. À la fin, don Quichotte résolut de sortir de la ville et d'envoyer son écuyer en ambassade.

Sancho était fort embarrassé de la façon dont il se tirerait d'affaire. Il partit néanmoins au trot de son âne, mais, quand il fut bien sûr que son maître ne le pouvait apercevoir, il descendit, s'assit au pied d'un chêne, et se tint ce discours : « Voyons un peu, frère Sancho, où va Votre Grâce ? Va-t-elle chercher quelque âne égaré ? — Non, certes. — Alors que va-t-elle chercher ? — Je vais chercher une princesse, un soleil de beauté ! — Et où trouverez-vous celle que vous dites, Sancho ?

— Où ? dans la grande cité du Toboso !

— Mais si les habitants du Toboso apprennent que vous venez séduire leurs princesses, ils vous froteront les côtes à coups de bâton, car les Manchegos sont aussi emportés qu'honnêtes. Attention. — Pourquoi irais-je, pour faire plaisir à un autre, découvrir trois pattes à un chat ? Et puis, chercher Dulcinée dans le Toboso, c'est chercher un bachelier dans Salamanque... Mon maître est fou à lier, j'en ai la preuve, et moi je suis aussi fou que lui puisque je l'accompagne et puisque je le sers, car le proverbe a raison : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ! » Donc mon maître est fou et il est très capable de prendre une chose pour une autre, le blanc pour le noir et le noir pour le blanc ; un enfant lui ferait voir la nuit en plein jour. Il ne me sera pas difficile de lui faire croire qu'une paysanne, la première qui passera par ici, est Madame Dulcinée ; et s'il ne le veut pas croire, je le jurerais, et s'il jure, je rejurerai, et s'il s'obstine, je m'obstinerai plus encore ; et il finira par croire qu'un méchant enchanteur a changé l'apparence de sa dame pour le tourmenter. »

Et le fidèle écuyer, s'étant mis ainsi l'esprit en repos, demeura étendu sous un arbre le temps qu'il eût mis à faire la course du Toboso.

Il s'apprêtait à revenir quand il vit sortir de la ville trois paysannes montées sur des ânes. Aussitôt il se précipita vers son maître.

« — Piquez des deux, Seigneur, lui dit-il en le rejoignant. Venez recevoir dame Dulcinée, notre maîtresse, qui arrive, vêtue et parée ainsi qu'il sied. Elle et ses suivantes sont resplendissantes d'or, de perles, de diamants, de rubis, de toile de brocart ; leurs cheveux épars flottent sur leurs épaules, et semblent des rayons de soleil où le vent se joue.

— Allons, Sancho, allons, mon fils ! répondit don Quichotte, et pour étrennes de ces bonnes nouvelles je te donnerai le butin de notre première aventure et les trois poulains qui vont naître cette année de mes trois juments !

— Je préfère les trois poulains, répondit Sancho, c'est plus sûr. »

Les trois paysannes approchaient. Les yeux rivés sur le chemin du Toboso, don Quichotte ne voyait que les trois filles et, tout troublé, il demanda à Sancho s'il avait laissé les princesses hors de la ville.

— Comment hors de la ville ? répondit celui-ci. Avez-vous les yeux dans votre poche et ne les voyez-vous pas qui arrivent resplendissantes comme le soleil de midi ?

— Je ne vois que trois paysannes, sur trois bourriques !

— Est-il possible de prendre pour des bourriques trois haquenées blanches comme neige ! Que ma barbe pèle, si tout ceci n'est pas !

— Je te dis, Sancho, que je vois trois bourriques !

— Taisez-vous, Seigneur, ouvrez les yeux et venez faire révérence à la dame de vos pensées que voici. »

Et Sancho s'agenouilla au beau milieu du chemin devant l'une des paysannes et la salua d'un discours ; don Quichotte l'imita. Les trois filles, croyant que ces deux hommes se moquaient d'elles, ripostèrent vertement et voulurent passer. Les ânes se mirent à ruer, et celle que Sancho disait être Dulcinée roula sur le sol. Don Quichotte voulut la prendre dans ses bras pour la remettre en selle, mais elle se releva toute seule et, s'appuyant des deux mains sur la croupe de la bourrique, elle sauta à califourchon sur la selle :

« — Vive saint Roch ! dit Sancho, notre maîtresse est plus vive qu'un émerillon. Elle a passé d'un bond par-dessus l'arçon de la selle, et maintenant, sans éperon, elle fait courir sa haquenée comme un zèbre. Ses demoiselles ne lui cèdent en rien, et toutes trois vont comme le vent ! »

C'était la vérité : Dulcinée et ses compagnes fuyaient rapidement et sans tourner la tête.

Don Quichotte avait regardé avec des yeux égarés celle que Sancho

nommait dame et maîtresse. Il n'avait vu qu'une paysanne joufflue, au nez épaté. Il se retourna tristement vers Sancho : « Vois, lui dit-il, jusqu'où vont la malice et la trahison des enchanteurs qui me persécutent. Ils me privent de la joie de contempler ma Dame et la transforment en paysanne commune et laide... »

— Ô canailles ! criait Sancho, enchanteurs funestes et mal intentionnés ! Je voudrais vous voir tous enfilés par les ouïes comme des sardines !... »

Don Quichotte s'en allait pensif et triste, tandis que Rossinante, profitant de cette distraction, s'arrêtait à chaque pas et broutait l'herbe verte.

« Seigneur, dit à la fin Sancho, les chagrins assurément ne sont pas faits pour les bêtes, mais les hommes qui s'y livrent trop deviennent bêtes à leur tour. Que Votre Grâce revienne à elle et se ressaisisse. Tenez ferme la bride de Rossinante, réveillez-vous et montrez ce courage que doivent avoir les chevaliers errants !... »

Les discours de Sancho, les rencontres de la route, le dîner que le prévoyant écuyer servit à son maître et à lui-même occupèrent la soirée. Quand la nuit fut venue, Sancho débarrassa l'âne de son harnais et le laissa paître en liberté, mais il enleva seulement la bride de Rossinante, car la monture d'un chevalier errant doit être toujours sellée lorsque son maître est en campagne.

Les deux bêtes s'aimaient de grande amitié. Lorsqu'elles furent libres, elles vinrent se frotter l'une à l'autre pour se gratter ; puis quand elles furent fatiguées et satisfaites, Rossinante allongea son cou par-dessus l'encolure du grison, sa tête posée en croix le dépassant d'une demi-aune, et toutes deux restèrent ainsi, immobiles, les yeux fixés sur le sol, tandis que Sancho s'endormait sous un liège et don Quichotte sous un chêne.

LES LIONS

Sancho achetait des fromages mous à des bergers près desquels il s'était arrêté, lorsque son maître le rappela. Il s'empressa de revenir et ne sachant où mettre les fromages qu'il ne voulait pas perdre, il les déposa dans la « salade » du chevalier, suspendue à la selle du grison.

— « Donne-moi vite ma salade ! ordonna don Quichotte, voici une aventure qui me force à prendre les armes ! »

Sancho n'eut pas le temps de retirer ses fromages, Don Quichotte

prit le casque et le posa sur sa tête sans regarder au dedans. Aussitôt, le petit lait des fromages ainsi pressés se mit à couler sur son visage.

— « Qu'est ceci ? dit-il tout troublé ; est-ce mon crâne qui se ramollit ou ma cervelle qui fond ? Sans doute l'aventure qui se prépare sera terrible, car j'en sue d'avance, et pourtant ce n'est pas de peur. »

Don Quichotte s'épongea le front et les joues, enleva son casque pour voir ce qui lui rafraîchissait la tête, et vit une bouillie blanche qu'il approcha de son nez : « Par la vie de Madame Dulcinée, cria-t-il, ce sont des fromages que tu as logés ici, traître, brigand, malappris d'écuyer !

— Si ce sont des fromages, répondit l'hypocrite Sancho, je consens à les manger, mais le diable seul peut savoir qui les a mis là. Serais-je assez osé pour salir l'armet de Votre Grâce ? Hélas, moi aussi, j'ai des enchanteurs qui me persécutent ; ce sont eux qui ont mis là cette ordure pour vous fâcher et vous inviter à me frotter les côtes à votre habitude.

— Cela peut être, répondit Don Quichotte. »

Il essuya son casque, s'en recoiffa, et s'avança à la rencontre d'une charrette traînée par des mules. Des banderoles flottaient aux quatre coins.

— « Où allez-vous, frère ? interrogea don Quichotte, et que transportez-vous ?

— Je vais livrer au roi deux grands lions d'Afrique plus beaux que tous ceux que j'ai vus jusqu'ici ; et je me hâte d'arriver au prochain village, car les bêtes sont affamées...

— Hé bien, dit don Quichotte, ouvrez ces cages à l'instant, faites sortir les bêtes et je vous ferai voir ce qu'est don Quichotte de la Manche. »

Tous les assistants entourèrent don Quichotte et le supplièrent de renoncer à une entreprise aussi téméraire que dangereuse.

« Si tu refuses d'ouvrir, dit le chevalier au gardien, je te cloue avec ma lance contre ton chariot. »

L'homme se déclara prêt à obéir, et prit tout le monde à témoin de l'obligation où le mettait don Quichotte. Le charretier demanda permission de dételer ses mules et d'aller se mettre à l'abri avec elles.

« Voyez, Seigneur, disait le pauvre Sancho, il ne s'agit pas ici d'enchantements ! J'ai vu, à travers les barreaux de la cage, une griffe de lion véritable, et si l'on en juge par cette griffe, le lion doit être plus gros qu'une montagne !

— La peur te le ferait paraître grand comme la moitié du monde ! Retire-toi, Sancho, et laisse-moi, et, si je meurs ici, tu sais notre accord : tu iras trouver Dulcinée... je ne t'en dis pas plus ! »

Sancho, épouvanté et pleurant déjà son maître, partit avec les

autres, au grand trot de son grison.

De peur que Rossinante ne pût supporter l'aspect des lions, don Quichotte mit pied à terre. Il se défit de sa lance pour prendre son épée, empoigna son écu, et vint se poster, la contenance assurée et le cœur vaillant, devant une cage que le gardien s'apprêtait à ouvrir.

La porte glissa ; le lion en effet était énorme et paraissait terrible. Il commença par se rouler dans sa cage, puis il allongea ses griffes et s'étira de toute sa longueur. Il ouvrit ensuite la gueule, bâilla lentement, et avec une langue de deux palmes de longueur, il se mit à se nettoyer les paupières et à se laver le museau. Il sortit ensuite la tête hors de la cage et regarda de tous côtés avec des yeux de braise qui eussent épouvanté la Vaillance en personne. Seul don Quichotte le regardait sans broncher : il attendait que le lion sortît pour le mettre en petits morceaux.

Mais le généreux lion, plus courtois qu'arrogant, ne faisait nul cas de ces bravades. Quand il eut bien regardé partout, il se retourna, montrant son derrière à don Quichotte, et se recoucha tranquillement dans sa cage. Don Quichotte, furieux, voulait que le gardien fît sortir de force le lion, mais l'homme parvint à l'en dissuader :

« Le grand courage de Votre Grâce est assez démontré, lui dit-il : la porte est ouverte, le lion est libre de sortir ; s'il ne sort pas, c'est qu'il refuse de combattre. La honte est pour lui, et la gloire pour celui qui le provoqua. »

On referma la cage. Don Quichotte attacha à sa lance le mouchoir avec lequel il avait épongé l'eau de son casque, et l'élevant en l'air il donna le signal du retour à ceux qui s'étaient éloignés. Chacun s'émerveilla de l'aventure :

« Que dis-tu de cela, Sancho ? y a-t-il des enchantements qui puissent lutter contre la vraie vaillance ? »

Et don Quichotte, à partir de ce jour et selon l'antique coutume des chevaliers errants, adjoignit à son nom le titre mémorable de Chevalier aux Lions.

REPROCHES

Or, quelques jours plus tard, Sancho tomba aux mains de villageois qui le rouèrent de coups et le jetèrent en bas de son âne. Don Quichotte allait s'interposer, mais sentant des cailloux lui tomber sur le dos et voyant des arquebuses et des arbalètes s'apprêter à le

recevoir, il tourna bride et, au plus grand galop de Rossinante, s'enfuit en recommandant son âme à Dieu. Quand il se vit en sûreté, car nul ne le poursuivait, il s'arrêta et vit venir Sancho couché comme un paquet en travers de son âne. Celui-ci accourait tout droit, car il ne souffrait guère d'être séparé de Rossinante. Arrivé devant don Quichotte, le pauvre écuyer, haletant, moulu et brisé, se laissa tomber aux pieds de son maître. Celui-ci le tâta, vit qu'il n'avait point de blessures et lui reprocha de s'être attiré des horions.

« — Je ne suis guère en état de répondre, gémit Sancho, mais je puis dire que les chevaliers errants prennent la fuite comme les autres, et qu'ils abandonnent aux ennemis leurs pauvres écuyers alors qu'ils sont battus comme grains.

— Celui qui se retire ne fuit pas, répondit don Quichotte ; en cela j'ai imité plusieurs hommes vaillants qui ont cru devoir par ce moyen se conserver pour des occasions meilleures. »

Sancho, aidé par son maître, remonta sur son âne, mais il se lamentait, en suivant la route qui les menait à un bois voisin.

« Hélas, disait-il, comme je ferais mieux de retourner dans ma maison près de ma femme et de mes enfants, plutôt que d'aller le long de routes qui n'en sont pas, et de suivre Votre Grâce, buvant mal et mangeant plus mal encore. Tu as sommeil ? Mesure, frère écuyer, sept pieds de terre, et si tu en désires plus, prends-en sept autres encore pour t'étendre. Oh ! que je voudrais voir brûler et réduire en cendres celui qui inventa la chevalerie errante, ou du moins le premier écuyer qui voulut servir des fous pareils à ce que furent les premiers chevaliers errants ; je ne dis rien des chevaliers actuels, je les respecte puisque vous en êtes, et parce que vous en savez un peu plus long que le Diable... »

À cela et à beaucoup d'autres impertinences, don Quichotte ne répondait pas.

« Avoue, Sancho, que depuis que tu parles ainsi à tort et à travers, lui dit enfin son maître, tu oublies ton mal ? Parle donc, mon fils, dis tout ce qui poussera sur ta langue. Si cela t'empêche de souffrir, je supporterai, l'ennui de tes sottises. Cependant, si tu veux me quitter, fais ton compte et paye-toi, puisque tu portes mon argent... »

Sancho n'était pas si malade qu'il ne pût estimer avantageusement ses services.

Il en fixa le prix à trente réaux par mois et demanda à son maître de le payer depuis le jour où il lui avait promis le gouvernement de l'île.

— Et depuis quand t'ai-je promis cette île ? demanda don Quichotte.

— Si je ne me trompe, il doit y avoir de cela vingt ans, à trois jours près en plus ou en moins, » répondit Sancho.

Don Quichotte se mit à rire : « Vingt ans ! et nous avons à peine mis deux mois pour faire toutes nos courses ! Tu veux, je le vois, que tout

mon argent te reste en salaire, lui dit-il sévèrement. Prends-le, j'aime mieux être pauvre que d'avoir mauvais écuyer. Mais dis-moi, prévaricateur des coutumes de la chevalerie, où as-tu vu qu'un écuyer se soit fait payer au mois par un chevalier errant ? Va, reprends le licou de ton âne, retourne dans ta maison ! Tu me quittes au moment où je m'occupais de t'établir, et de te faire seigneur de la meilleure île qui soit au monde. Tu avais raison de le dire : le miel n'est pas fait pour les ânes ! Âne tu es, âne tu as été, âne tu seras jusqu'à ton dernier jour et tu mourras sans t'apercevoir que tu n'es qu'une bête ! »

Sancho regardait fixement don Quichotte pendant que celui-ci l'accablait d'injures ; à la fin, les larmes lui vinrent aux yeux et il dit d'une voix dolente et faible : « Mon maître, je confesse que pour être un âne véritable, il ne me manque rien que la queue. Si Votre Grâce veut me la mettre, je la tiendrai pour bien attachée et je vous servirai comme un âne tous les jours qui me restent à vivre. Que Votre Grâce me pardonne ! qu'elle ait pitié de ma jeunesse ! et qu'elle considère que je sais peu de chose et que, si je parle beaucoup, c'est plutôt par maladie que par malice. À tout péché miséricorde !

— Je m'étonnais, Sancho, de m'entendre mêler aucun proverbe à tes discours. C'est bon, je te pardonne, mais, à l'avenir, sois moins intéressé ! »

LA BARQUE ENCHANTÉE

Les deux voyageurs arrivèrent aux bords de l'Ebre et don Quichotte se plut à contempler la beauté de ses rives, la clarté de ses eaux, leur cours paisible et leur abondance ; ce riant paysage lui remit en mémoire ses amoureux pensers. Il aperçut une petite barque sans rames, ni agrès, attachée à un tronc d'arbre sur la rive.

Don Quichotte regarda autour de lui, ne vit personne, et descendit aussitôt de cheval ; il ordonna à Sancho de faire de même et d'attacher les deux bêtes à un saule qui se trouvait là. Puis, comme l'écuyer lui demandait la cause de cette halte subite :

« — Apprends, Sancho, lui dit-il, que cette barque m'est sûrement envoyée pour que j'y monte et que j'aie secourir quelque chevalier ou quelque personnage en péril. C'est ainsi que cela se passe dans les livres de chevalerie et ainsi procèdent les enchanteurs... »

Sancho essaya bien de raisonner, et de résister mais il dut obéir et abandonner à grand regret ses bêtes à la protection des enchanteurs.

« Et maintenant, dit-il, que devons-nous faire ?

— Nous signer et lever l'ancre, c'est-à-dire nous embarquer et couper l'amarre », répondit don Quichotte.

Il sauta dans la barque ; Sancho le suivit, coupa la corde et la barque s'éloigna peu à peu de la rive.

Lorsque Sancho se vit à six pieds du bord, il se mit à trembler et se crut perdu ; mais rien ne lui fit plus de peine que d'entendre braire son âne et de voir Rossinante qui ruait pour se détacher...

« Oh, chers amis, disait-il, restez tranquilles et que la folie qui nous éloigne d'ici se change en désillusion et nous ramène bientôt vers vous ! »

Et il commença à pleurer si amèrement que don Quichotte irrité lui dit :

« Que crains-tu, poltron ? Pourquoi pleures-tu, cœur lâche ? Qui te persécute, âme de souris peureuse ? N'es-tu pas assis comme un archiduc dans ce bateau qui descend le cours tranquille de cette belle rivière ? Bientôt nous arriverons à la mer ; déjà nous avons fait sept à huit cents lieues, nous allons passer la ligne équinoxiale... »

Sancho demanda quelle était cette ligne équinoxiale ; et son maître, mêlant zodiaques, pôles, planètes, signes et points, le lui expliqua savamment ; mais l'écuyer demeura incrédule, n'estimant pas qu'ils fussent déjà si loin, car il voyait encore la rive où l'attendait son grison.

— « Il est, continua don Quichotte, un signe infailible auquel on reconnaît l'instant où l'on franchit la ligne équinoxiale, et tous les Espagnols qui s'embarquent à Cadix pour aller aux Indes le savent bien : dès qu'ils ont passé cette ligne, tous leurs poux disparaissent et, fut-ce au prix de l'or, il serait impossible de s'en procurer un seul à bord du navire... Comme je suis sûr que nous-mêmes, à présent, nous venons de passer cette ligne, je parierais que tu es en ce moment plus net qu'une feuille de papier blanc. »

Sancho fit discrètement l'épreuve, et releva la tête : « Ou l'expérience est fautive, dit-il, ou nous sommes encore loin d'être arrivés au point où vous dites !

— Pourquoi, demanda don Quichotte, en aurais-tu trouvé un par hasard ?

— Non pas un, mais plusieurs ! » répondit Sancho, qui secoua ses doigts sur la rivière et se lava la main.

Sans l'aide d'aucune intelligence céleste, ou d'aucun enchanteur autre que le courant paisible, la barque, doucement entraînée, suivait le fil de l'eau.

À ce moment, ils virent un grand moulin qui barrait la rivière.

« Ainsi, dit don Quichotte en l'apercevant, voici la ville, le château, la forteresse où gémit l'infortuné chevalier ou la malheureuse

princesse que je viens secourir !

— De quelle ville et de quelle forteresse parlez-vous, Seigneur ? dit Sancho. Ne voyez-vous pas que c'est un moulin à moudre le blé, qui est au milieu de l'eau ?

— Tais-toi, Sancho, ce qui nous paraît un moulin n'en est pas un, je t'ai déjà dit comment les enchantements transforment et changent toutes choses. »

À ce moment, la barque fut entraînée par un courant plus rapide ; les meuniers qui la virent prête à s'engouffrer dans le canal des roues, sortirent avec de longues perches pour la retenir ; et comme ils avaient la figure et les vêtements tout blancs de farine, ils faisaient peur à voir.

« Diables d'hommes, où allez-vous ? criaient-ils. Voulez-vous vous noyer et vous faire mettre en pièces par ces roues ?

— Canaille maudite ! répondait don Quichotte, laissez en liberté la personne que vous retenez captive, car je suis don Quichotte de la Manche, surnommé le Chevalier aux Lions, et cette aventure m'est réservée ! »

En disant ces mots, il tira son épée et commença à s'escrimer contre les meuniers. Ceux-ci n'écoutaient pas ces sottises, occupés qu'ils étaient à retenir la barque qui déjà s'engageait sous les roues. Sancho agenouillé priait dévotement le ciel de le sauver de ce péril manifeste, ce que firent l'habileté et la prestesse des meuniers. Mais en accrochant la barque pour la maintenir, ceux-ci la firent chavirer et les deux passagers tombèrent à l'eau.

Don Quichotte nageait comme un canard, mais le poids de ses armes le fit deux fois couler au fond et ce furent les meuniers qui lui sauvèrent la vie ainsi qu'à son compagnon. Tous deux furent ramenés à terre, plus mouillés qu'altérés ; Sancho à genoux, mains jointes et les yeux au ciel, demanda à Dieu, dans une ardente prière, qu'il le mît à l'abri des folles entreprises de son maître. Là-dessus les pêcheurs à qui le bateau appartenait vinrent en réclamer le prix à Sancho qu'ils dépouillèrent de ses effets. Don Quichotte, aussi calme que s'il ne lui fut rien arrivé, répondit qu'il paierait le bateau si l'on délivrait les prisonniers.

« De quels prisonniers veux-tu parler, malheureux fou ? demandèrent les meuniers. Veux-tu, par hasard, enlever ceux qui viennent ici moudre leur blé ?

— Cela suffit, pensa don Quichotte. Vouloir persuader cette engeance serait prêcher dans le désert ; deux puissants enchanteurs ont dû se mêler de cette aventure et l'un démolit ce que l'autre fait : l'un m'a envoyé la barque, l'autre me fait naufrager. Que Dieu remédie à cela ! je n'y puis rien ! »

Élevant la voix, il dit en regardant le moulin :

« Amis, qui que vous soyez, vous qui êtes dans cette prison, pardonnez-moi si, pour mon malheur et pour le vôtre, je ne puis vous tirer de la détresse. Cette aventure est réservée à un autre chevalier ! »

Il s'entendit avec les pêcheurs et paya leur barque, malgré la mauvaise humeur de Sancho ; les meuniers rentrèrent dans leur moulin, don Quichotte et Sancho revinrent près de leurs bêtes ; ainsi finit l'aventure de la barque enchantée.

LE DÉFI

Don Quichotte, pour remercier d'aimables villageois qui l'avaient reçu et fêté, leur dit : « Je veux, en souvenir du bon accueil que vous m'avez réservé, vous offrir ce que je possède et ce que je puis faire : je jure de me poster deux jours durant sur le chemin de Saragosse, et de soutenir contre tout venant que les dames de ce pays sont les plus belles et les plus courtoises du monde, à l'exception de Dulcinée. »

Ses nouveaux amis voulaient le détourner de ce dessein, mais il sauta sur son cheval, embrassa son écu, mit sa lance en arrêt et se posta sur la route. Sancho l'escortait, sur son grison, tandis que les spectateurs, curieux de ce qui allait advenir, demeuraient non loin de là.

Don Quichotte lança par deux fois son défi ; par deux fois l'écho répondit seul.

Mais tout à coup l'on vit arriver à vive allure une troupe de gens à cheval. Quelques-uns d'entre eux portaient des lances. Don Quichotte s'affermir sur ses étriers ; Sancho, effrayé, s'abrita avec le grison derrière Rossinante.

Les hommes aux lances approchaient : « Retirez-vous, criaient-ils, les taureaux vont vous massacrer !

— Il n'y a pas de taureaux capables de m'effrayer, répondit don Quichotte, fussent-ils aussi sauvages que ceux du Jarama. Confessez ce que je viens de dire... »

Les conducteurs n'eurent pas le temps de répondre et don Quichotte n'eut pas le loisir de se détourner, même s'il l'eût voulu. Toute une troupe de taureaux sauvages encadrée de bœufs conducteurs et la foule des bouviers et des hommes à cheval qui accompagnaient les bêtes destinées à une corrida passèrent sur don Quichotte et sur Sancho, sur Rossinante et sur l'âne. Tous quatre restèrent étendus sur la route : Sancho, moulu, don Quichotte atterré, le grison froissé,

Rossinante mal en point.

Ils se relevèrent cependant, et don Quichotte essaya même de courir derrière la troupe enragée pour la défier encore. Mais les bouviers étaient loin et ne se souciaient pas plus de ses menaces que des nuages de Tan passé. Il remonta sur Rossinante, Sancho enfourcha son grison, et ils repartirent plus honteux que satisfaits.

RETOUR

Don Quichotte était à Barcelone et se promenait un matin sur la plage quand il fut abordé par un chevalier en armes et qui portait sur son écu une lune resplendissante. Le chevalier salua don Quichotte et lui dit qu'il était venu pour se mesurer avec lui et le forcer à proclamer que Dulcinée n'était pas la plus belle des belles.

Don Quichotte accepta le défi, et les deux adversaires entrèrent en lice ; mais le chevalier de la Blanche Lune mit tant d'impétuosité dans son élan qu'il envoya Rossinante et son cavalier rouler dans la poussière. Le vainqueur mit pied à terre et posant la pointe de sa lance sur la visière de don Quichotte allongé à ses pieds : « Tu es vaincu, chevalier, lui dit-il, et tu es mort si tu ne proclames ce que j'ai demandé ! »

Don Quichotte, moulu et étourdi par le choc, sans lever sa visière, mais d'une voix faible et cassée qui semblait sortir de la tombe répondit :

— Dulcinée du Toboso est la plus belle femme du monde et moi je suis le plus malheureux chevalier de la terre. Appuie ta lance, Chevalier, et ôte-moi la vie puisque tu m'as ôté l'honneur !

— Je n'en ferai rien, dit le chevalier de la Blanche Lune. Que la renommée de beauté de Madame Dulcinée reste intacte. Je me contenterai d'ordonner au grand don Quichotte de se retirer une année entière dans sa maison. »

Don Quichotte répondit qu'il le promettait en loyal chevalier.

On le releva, pâle et faible, et on l'emporta sur une civière, car il était incapable de se mouvoir. Sancho, tout triste, ne savait que dire ni que faire ; il voyait la gloire de son maître obscurcie et ses espérances à lui dissipées comme la fumée dans le vent. Mais ni lui ni son maître ne se doutèrent que le chevalier de la Blanche Lune et Samson Carrasco étaient une seule et même personne, et que le bachelier, grâce à son déguisement, était enfin arrivé à tenir la promesse qu'il

avait faite à la gouvernante, de ramener don Quichotte au logis.

L'infortuné chevalier aux Lions resta six jours au lit, abattu, de mauvaise humeur et préoccupé de sa défaite. Lorsqu'il fut en meilleur état, il reprit à petites journées la route de son pays ; il montait Rossinante, plus maigre que jamais, et ses armes inutiles étaient placées sur le dos du grison, ce qui obligeait Sancho à cheminer à pied. Après avoir longuement réfléchi, don Quichotte eut une idée dont il fit part à Sancho : le chevalier errant et son écuyer allaient se faire bergers et mener ensemble la vie pastorale pour remplacer la vie d'aventures...

Un jour, enfin, ils arrivèrent sur une hauteur d'où l'on découvrait leur village. Sancho se mit à genoux : « Ouvre les yeux, ma patrie tant souhaitée, dit-il, et vois ton fils Sancho Panza qui revient à toi moins riche que bien étrillé ! Ouvre les bras et reçois aussi ton fils don Quichotte.

— Laisse là ces sottises, lui dit son maître et songeons à rentrer dignement dans notre village. »

Ils rencontrèrent d'abord le curé et le bachelier qui les accueillirent à bras ouverts et, parmi les cris et les rires d'une bande d'enfants qui leur faisaient cortège, ils arrivèrent à la maison de don Quichotte où les reçurent la gouvernante et la nièce du chevalier.

La femme de Sancho, prévenue de ce retour, accourut à demi habillée et toute décoiffée, en tirant sa fille par la main :

« Comment, dit-elle à Sancho en le voyant à côté de l'âne, tu rentres à pied et brisé de fatigue ? Est-ce là l'aspect d'un gouverneur ?

— Tais-toi, Thérèse, souvent le lard fait défaut à l'endroit même où il y a cependant un crochet pour le pendre. Allons chez nous, je t'apporte l'argent que j'ai gagné... »

Don Quichotte, rentré au logis, raconta à ses amis sa défaite et le projet qu'il avait formé de mener la vie pastorale, puis, comme il se sentait mal à l'aise, il demanda qu'on le couchât.

LA MORT DE DON QUICHOTTE

Les choses de ce monde ne sont point éternelles. Fut-ce chagrin de sa défaite, fut-ce par ordre du ciel, don Quichotte parvint au terme de sa vie alors qu'il y pensait le moins. La fièvre le tint au lit six jours et ses amis s'ingénierent à le distraire ; au bout de ce temps, le médecin déclara qu'il devait songer au salut de son âme. Il reçut cette nouvelle

avec calme, tandis que la gouvernante, la nièce et Sancho se mettaient à pleurer et à crier si fort que leur maître les éloigna en disant qu'il voulait reposer.

Il dormit une demi-journée ; quand il se réveilla, il était guéri de sa folie :

« Dieu soit loué, dit-il, mon jugement est libre et clair ; il est débarrassé des nuages que les livres de chevalerie avaient répandus en lui. » Don Quichotte fit appeler ses bons amis, dicta son testament où Sancho n'était pas oublié, puis il se confessa et renia bien haut ses héros et ses livres, ses folies et ses entreprises ; et comme Sancho était présent, il lui demanda pardon de l'avoir entraîné :

« Ah ! Seigneur, dit Sancho qui pleurait, ne mourez pas, croyez-moi. Se laisser mourir sans raison et sans que personne vous tue, sinon la tristesse, c'est la plus grande folie que l'on puisse faire en cette vie. Levez-vous, allons dans la campagne, vêtus en bergers ; nous trouverons peut-être, derrière un buisson, madame Dulcinée, enfin délivrée de son enchantement !

— Hélas, répondit don Quichotte, aux nids de l'an passé il n'y a plus d'oiseaux ! J'étais fou, me voilà sage ; je fus don Quichotte de la Manche, me voilà redevenu le bon Alfonso Quijana. Puisse mon repentir me regagner votre estime à tous ! »

Trois jours encore il vécut, mais dans une faiblesse extrême. Toute la maison était bouleversée, ce qui n'empêchait pas la nièce de manger, la gouvernante de boire, et Sancho de se féliciter, car la douleur de l'héritier se console dans la perspective de l'héritage prochain. Enfin, le dernier jour arriva. Don Quichotte reçut les sacrements, renia mille fois les livres de chevalerie et rendit l'âme chrétiennement, au milieu des pleurs et des soupirs de ses amis. Ainsi finit l'histoire de celui qui mourut en sage après avoir vécu en fou.



-
- 1 Cruche en terre poreuse.
 - 2 Cour intérieure.
 - 3 Voir *l'avis au lecteur*.
 - 4 Galicien. On plaisante volontiers en Espagne les habitants de la Galice, travailleurs robustes et quelque peu entêtés.
 - 5 Voir *l'avis au lecteur*.
 - 6 Une version de ce conte existe dans Fernan Caballero (*Cuentos y poesias andaluces*).
 - 7 Danse populaire en Aragon et à Valence.
 - 8 Fiancé.
 - 9 Jean le Soldat.
 - 10 Voir *l'avis aux lecteurs*.
 - 11 Danse populaire andalouse.
 - 12 D'après la version de Fernan Caballero.
 - 13 Chaussures à semelles de cordes.
 - 14 Hôtellerie.
 - 15 Cervantès a fait allusion à ce passage du roman dans le *don Quixote*.
 - 16 Beignets de pâte frite à l'huile d'olive.
 - 17 Voir *La Dame du Lac* où se retrouve la même légende.
 - 18 Le passage qui suit est extrait du *Romancero*.
 - 19 Légende locale.
 - 20 Don Rodrigue de Lara porte également le nom de Ruy Velasquez ; Ruy étant l'abréviation de Rodrigo.
 - 21 Campagne cultivée en jardins.
 - 22 Aujourd'hui, le monastère de San Pedro s'écroule lentement au fond de sa vallée aride ; mais dans la petite église, rangés autour des tombes maintenant vides de Rodrigue et de Chimène, reposent ceux qui furent les réels personnages de la légende du Cid : doña Teresa, la mère du héros, et son père don Diego Lainez ; ses filles Elvira et Sol avec leurs époux les rois d'Aragon et de Navarre, son cousin Minaya, son fidèle capitaine Martin Antolinez et quelques autres compagnons ou serviteurs. Et parmi tous ces noms, écrits sur la pierre, on peut lire aussi le nom de don Gomez de Gormaz, le père de Chimène.
 - 23 Plaine cultivée et fertile qui s'étend aux environs de Grenade.
 - 24 L'une des portes de l'enceinte de Grenade, de même que les portes d'Elvira.
 - 25 Quartier des marchands, à Grenade.
 - 26 Grande cruche.